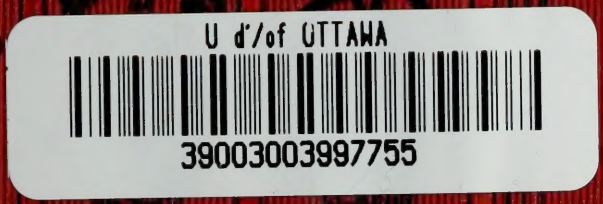
COLLECTION SAROLEA



La Cité Ardente

par

H. Carton de Wiart

Avec une préface de M. Henry Bordeaux.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

Hélas ! déplorable patrie ! Il faudra l'appeler non plus notre mère, mais notre tombeau, cette terre où les douleurs les plus violentes sont tenues pour des chagrins futiles, où le glas funèbre sonne sans qu'on demande pour qui, où la vie des gens de bien expire avant la fleur dont leur chapeau est paré.

(SHAKESPEARE, *Macbeth*, IV, 3.)

Éditions Georges Crès & Cie
116, Boulد Saint-Germain
Paris (6e)

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

À MES FRÈRES
RENÉ, MAURICE ET EDMOND
JE DÉDIE CE ROMAN CHEVALERESQUE
OÙ J'AURAIS VOULU FAIRE VIVRE
UN PEU DE L'HISTOIRE ET UN PEU DE L'AME
DU PAYS QUE NOUS AIMONS

PQ
2605
.A67C5
1904

Hastière par delà
15 Août 1904

TABLE DES MATIERES

I. — La " Verte Tente " 17
II. — Férister 60
III. — Le Marché franc de la Saint-Jean . 94
IV. — La Journée de Brusthem 133
V. — La Maison divisée contre elle-même 175
VI. — Nocturne 205
VII. — La chasse 227
VIII. — Johanne 250
IX. — La fièvre obsidionale 280
X. — La prouesse des Six Cents . . . 310

FIN

Ce volume se vend au profit du Fonds de Secours Belge "Everyman."

The profits from the sale of this volume go to the "Everyman" Belgian Relief Fund.

PRÉFACE

" *La Cité ardente* " — reconnaissez-vous Liége à ce titre ? — le beau livre coloré et pittoresque de M. Henry Carton de Wiart, reparaît sous un format nouveau, dans une édition populaire. Du Havre, l'auteur me confie le soin d'en écrire la préface. Sa lettre me rejoint à l'armée. Comment refuserais-je l'honneur de rappeler à mes lecteurs français celui qui en ce moment — tandis que son Roi, assisté de M. de Broqueville, président du conseil et ministre de la guerre, organise l'armée et la conduit au combat — panse les blessures de la Belgique, maintient sa protestation et son droit, aide à préserver son existence nationale ?

Dans les palais des Flandres, on rencontre les prédécesseurs de M. Henry Carton de Wiart, le visage enluminé ou cérémonieux, souriant ou grave, peints par un Franz Hals, un Rembrandt ou un Van Dyck. J'aime à imaginer comment un de ces maîtres fameux l'eût représenté lui-même. Pour fond de toile, il eût choisi, non

pas un bureau de ministère, mais la campagne de Wallonie avec son herbe plantureuse, ses belles eaux, ses arbres, ses coteaux boisés et la façade d'une maison solide, spacieuse et claire, pleine de passé et de soleil. Dans une de ces compositions harmonieuses où toute une famille trouvait place, il eût groupé la femme et les six enfants du personnage principal que je vois debout, calme, paisible, un peu distant, l'air occupé. Cette toile eût aisément donné l'image du bonheur familial tel que le peuvent façonner la confiance réciproque, la sécurité intime, le travail, une existence d'honneur et de probité, la certitude de l'avenir, et même la douleur acceptée chrétiennement. Tant de jeunes têtes sur qui poser tendrement la main ne peuvent faire oublier qu'il en manque une dans le nombre. Ces vides-là, dans le cœur des pères et des mères, ne se comblent jamais.

Chacun eût dit néanmoins en le voyant ainsi représenté et entouré : Voilà un homme heureux.

Il aurait pu le dire encore au mois de juillet 1914, celui qui aurait été reçu par le jeune ministre de Belgique dans sa terre de Wallonie. Or, au commencement du mois d'août, la claire et solide maison de campagne étaît brûlée après le pillage des meubles et la dévastation des souvenirs. Ministre errant en Angleterre, au Canada, au Havre, Henry Carton de Wiart, contraint de con-

duire en exil les destinées de son pays, se trouvait séparé de sa femme demeurée obstinément à Bruxelles avec ses enfants. L'ouragan de fer et de feu avait passé, brisant ce bonheur si limpide qui semblait défier le temps et l'âge. Mais sur les bonheurs détruits s'atteste la qualité des nobles âmes : malheureuses, elles ne dévient pas du chemin qu'elles ont choisi. Elles ne sont pas différentes dans l'adversité et dans la joie. Et si la voie droite est la voie douloureuse, elles la suivent jusqu'au bout. C'est ainsi qu'elles atteignent naturellement à la grandeur.

Du coin du sol belge inviolé où il était allé rendre les derniers devoirs à son beau-frère Gaston de Gerlache succombant aux suites d'une blessure où la terrible gangrène gazeuse s'était mise, Henry Carton de Wiart m'écrivait ce court éloge funèbre où tient son inébranlable foi : " C'était un admirable officier. Un de ses camarades disait sur sa tombe : Si ce sont les meilleurs qui sont frappés, cela n'est pas injuste : c'est pour que ceux qui survivent en soient améliorés. Je ne sais où, quand, comment ma chère captive apprendra ce nouveau deuil. Mais nous sommes prêts à tout, sauf à céder."

Nous sommes prêts à tout, sauf à céder : cela est prononcé sans déclamation, sans emphase, avec une telle netteté que tout le martyre de la Belgique y transparaît. Mme Carton de Wiart,

qui est une des femmes les plus intelligentes, les plus distinguées de ce temps, et surtout l'une des plus ardentes à la charité était alors prisonnière à Berlin. Elle avait aidé à organiser à Bruxelles le ravitaillement de la population civile. Installée au premier étage du ministère qu'elle occupait en temps de paix, rue de la Loi, et dont les Allemands avaient envahi le rez-de-chaussée, elle avait forcé par sa dignité et sa ténacité le respect de ses redoutables voisins. A cette même heure, son mari portait le fardeau de toutes les misères que subissaient ses compatriotes dépouillés et employait sa merveilleuse activité, sa patience, son esprit de méthode à les soulager. Elle commit la faute—incompréhensible, impardonnable faute !—de correspondre avec lui. L'Histoire gardera mémoire de sa condamnation, de son emprisonnement. Elle aussi, de l'autre côté des lignes osa dire : Je ne céderai pas.

Un soir, à Bruxelles,—peu de temps avant la guerre-comme nous parlions de l'un de ses livres préférés, *Un homme d'autrefois*, de mon compatriote le marquis Costa de Beauregard, elle me rappela le chapitre où Henry Costa de Beauregard séparé de sa femme par la tourmente révolutionnaire, la retrouve enfin à Lausanne. Les deux exilés marchaient l'un vers l'autre, presque tremblants de se revoir après des années longues

comme des siècles, presque interdits devant ce bonheur égaré parmi tant de maux, comme s'ils éprouvaient une sorte de gêne à rejeter leur solitude où ils avaient tant pensé l'un à l'autre. Mme Carton de Wiart ne savait pas alors qu'elle vivrait des heures aussi tragiques.

Le bonheur familial est devenu ce double héroïsme qui soutient un peuple. Et la séparation, ni la distance, ni le danger, ni l'incertitude des jours à venir, ne peuvent rien contre l'union indissoluble de deux cœurs et de deux volontés.

***

Ce ministre, dont l'histoire inscrira le nom à côté de celui du roi Albert, représente très exactement la Belgique dans les lettres françaises, plus exactement même qu'un Maurice Mæterlinck dont la gloire mondiale est en quelque sorte dégagée d'empreinte originelle, ou qu'un Emile Verhaeren dont la puissance magnifique et désordonnée a répudié trop visiblement l'influence latine. Sans doute son œuvre est limitée et ne saurait être comparée à celle de ses deux illustres compatriotes : on la souhaiterait plus abondante, plus riche, plus éclatante. Il n'a jamais joui, dans sa vie trop remplie d'homme de loi et d'homme d'Etat, de cette liberté de production qui permet à un écrivain de réaliser à son heure les ouvrages dont la pensée le hante. Il n'a publié que deux livres.

Et même, quand a-t-il pu trouver le temps de les écrire ? Ils ne sentent aucunement l'improvisation. Ils ont de l'aisance, de la couleur, cette phrase savoureuse, pittoresque, enluminée qui convient à la patrie de tant de grands peintres. Ils sont consacrés, l'un à la Wallonie du XVe siècle, l'autre au Brabant de la Révolution, et ils sont si véridiques qu'on y retrouve épars les traits de la Belgique d'aujourd'hui. Le premier, c'est celui-ci, la *Cité ardente*, et quelle autre ville mieux que Liége mériterait de s'appeler ainsi ? En voici la première phrase : " Pendant sept jours et sept nuits, Dinant, la sœur cadette de Liége, avait tenu bon." Et la dernière : " Sacrifier son amour ou sacrifier sa vie à quelque haut idéal de foi, de patriotisme ou d'honneur : l'héroïsme, c'est cela." Ne croirait-on pas que dans cet encadrement va tenir l'épopée actuelle de la Belgique ? Et pourtant l'épisode historique où M. Henry Carton de Wiart met en scène les rivalités des capitaines liégeois, leurs audaces, leurs violences, leurs élans généreux, combien nous paraît-il chevaleresque et courtois auprès de l'effroyable drame où l'on voit un petit peuple lâchement égorgé se raidir contre ses assassins et imposer au monde l'admiration de sa foi et de son droit ! Mais on peut reconnaître, à distance, à mille traits persistants de la race, le courage, la

résolution et la ténacité du général Leman et de ses soldats qui, le 4 août, firent de Liége la première barrière dressée contre l'invasion allemande.

Les Vertus bourgeoises, le second ouvrage de M. Henry Carton de Wiart, restreignent l'histoire à l'étude familiale, ou plutôt font de la famille le miroir de l'histoire. Un peuple vaut ce que valent les familles qui le composent. Or, dans la vie privée, c'est l'ordre qui assure la prospérité. Chacun à sa place et chaque chose aussi : à cette condition la maison, c'est-à-dire la famille, se fondera d'une façon durable. Si tout est bien rangé dans la maison, — et les descriptions n'omettront même pas les pots de confitures, — la hiérarchie, l'autorité, le respect, la tradition, un ensemble d'habitudes paisibles et raisonnables maintiennent dans les familles une discipline qui va de pair avec le goût d'une existence large et régulière. Voyez par exemple le train que mène M. de Penalegas : " Sa maison était honorable, sinon élégante ; sa cuisine abondante, sinon exquise ; ses vins généreux et justement vantés dans les cures et les gentilhommières du voisinage ; ses chevaux pleins de vigueur ; ses amis nombreux ; ses valets et filles de ferme dévoués et durs au travail. Dans ses jardins fleurissaient les plus beaux espaliers de la région et dans ses prés paissaient les plus belles vaches..." M. de Pena-

legas ne voit pas très loin, mais ce qu'il voit, il le voit bien. Il ne s'égare pas. Et lorsqu'un ami, le digne M. Charlier de Lomprez, se promenant avec lui en forêt, tire parti de cette promenade pour comparer l'avenir des familles à la poussée d'un bel arbre, il l'arrête bien vite dans ses périphrases pour l'entretenir du choix des essences et du régime des coupes. Il s'appuie solidement sur la terre maternelle. Aussi le jeune Thierry Charlier, lorsqu'il revient à Bruxelles en 1790, après avoir terminé ses études à Paris, tout chargé d'un bagage de philosophie humanitaire, sensible et trop généreuse, à la manière des encyclopédistes et de Jean-Jacques, abandonne-t-il bientôt toutes ces billevesées au contact de la vie journalière. Son pays lui restitue l'équilibre perdu. Et pour expliquer la force calme, la ténacité, l'ordre de la Belgique, on pourra l'appeler de ce titre : le pays des *Vertus bourgeoises*.

***

Comment ces vertus bourgeoises conduisent naturellement à l'honneur national, au respect de la foi jurée, voilà ce que la Belgique d'aujourd'hui écrit avec son sang. M. Henry Carton de Wiart nous a montré dans la *Cité ardente* la courage liégeois, et dans les *Vertus bourgeoises* la construction, le maintien et l'agrandissement d'une maison et d'une famille. Mais la vertu

militaire est nécessaire à qui veut défendre son sol et son foyer. Elle fait partie des vertus bourgeoises. Ce petit pays d'ordre et de paix, de belle humeur et d'aisance, qu'on aurait pu croire enlisé dans la vie pratique et les intérêts matériels, le voici qui s'est dressé contre l'injustice et la force, qui a supporté les horreurs de l'occupation, qui a accompli tous ces sacrifices pour maintenir intacte cette âme invisible sans laquelle une nation n'est qu'un agglomérat de gens sans dignité et de bas appétits. A travers les livres de ce romancier, il était aisé de prévoir sa résistance.

L'écrivain a quitté le roman pour l'histoire, non l'histoire qu'on écrit, mais l'histoire qu'on vit, puisqu'il est de ceux en qui, aujourd'hui, s'incarne cette résistance de la Belgique. Ministre de la Justice, il a fait comparaître devant le tribunal du monde l'Allemagne accusée de forfaiture, de vol, de viol, d'incendie et d'assassinat : il a donné l'ordre de rassembler en des rapports officiels, qui ne peuvent se lire sans larmes de rage ou cris de colère, ces témoignages douloureux d'une ignominie et d'une lâcheté sans nom dont le passé, dans les temps les plus barbares, n'offre pas l'équivalent. L'Allemagne restera condamnée et flétrie : elle avait compté sur le triomphe rapide pour imposer par la force l'oubli de ses crimes. Le triomphe n'est pas venu, et les crimes, chaque jour, apparaissent

plus nombreux et plus monstrueux. Elle s'est acharnée sur les faibles, elle a martyrisé les femmes et les enfants. Ou bien elle a profané ce qui portait un caractère sacré, hommes ou pierres, prêtres ou monuments. Elle a affirmé par là, définitivement, la bassesse et l'étroitesse de sa doctrine subjective, dont ses plus grands philosophes avaient prétendu tirer une métaphysique et dont elle avait composé son orgueil national.

Plus tard, il appartiendra à l'homme d'Etat qui a condamné toutes ces atteintes portées au droit éternel, de prononcer le jugement de l'Histoire. Plus tard, après la guerre, au temps des reconstructions, quand la claire maison de Wallonie, rebâtie, ouvrira de nouveau ses fenêtres sur les champs et les bois libérés, quand la famille, rassemblée autour de son chef au sortir du long cauchemar de la séparation, reprendra, comme un beau fleuve un instant troublé par la tempête, son cours naturel, quand les morts vengés et honorés connaîtront la paix du tombeau...

Novembre 1915.

HENRY BORDEAUX.

LA CITÉ ARDENTE

I

LA " VERTE TENTE "

Pendant sept jours et sept nuits, Dinant, la sœur cadette de Liége, avait tenu bon.

Aux bourgeois, aux batteurs de cuivre, aux gens des moindres métiers, s'étaient unis, pour la défendre, trois ou quatre cents de ces bannis liégeois qui, sous le nom de Compagnons de la " Verte Tente," erraient depuis le début de l'année par les forêts, attendant l'heure de la revanche.

Mais que pouvait tout ce petit peuple passionné et désordonné contre les trente mille hommes d'armes du duc de Bourgogne qui cernaient à l'aval et à l'amont la ville écrasée entre son fleuve et sa montagne ?

En vain, du sommet de la grande roche, les Dinantais avaient-ils braqué contre les assaillants leur plus grosse serpentine...

Le comte de Charolais avait riposté en faisant

établir ses pièces d'artillerie près de la porte de Bouvignes et au milieu du cloître des Cordeliers, tandis que le sire de Hagenbach abattait les faubourgs et que le comte de Saint-Pol affûtait une formidable bombarde du côté de Saint-Maur.

En vain, du haut de leurs murs de neuf pieds d'épaisseur et de leurs quatre-vingts tours, les " copères " avaient-ils fait bonne garde, trouvant chaque jour des imaginations plus railleuses et plus cruelles pour tourner en dérision le vieux " monnart " de duc et son bâtard Charlotteau...

Mines et colonnes d'assaut avaient eu raison de l'épaisseur de leurs remparts et de leur étonnante bonne humeur.

En vain, les plus hardis parmi les assiégés avaient-ils tenté de faire diversion par de brusques sorties et des escarmouches contre les châteaux et les moustiers du plat pays...

Tant d'audace n'avait servi qu'à priver la commune de quelques-uns de ses meilleurs défenseurs.

Le mardi 26 août de l'an de grâce 1466, à midi sonnant, par la brèche faite à la muraille du côté des Cordeliers, le comte de Charolais était entré dans la ville, précédé de ses trompettes, de ses timbaliers, de ses fols et farceurs d'office et suivi des gens d'armes du duc en ordre de bataille. Dès le lendemain, le pillage commença. Le jeudi, le comte fit savoir aux prêtres, aux femmes et aux

enfants qu'ils eussent à quitter Dinant. Le vendredi, le feu enveloppa la ville entière et huit cents bourgeois, liés deux à deux, furent noyés dans la Meuse en présence du duc Philippe qui, tout usé et transi de maladie, s'était fait conduire en litière de Namur à Bouvignes, pour assister à la ruine de cette fière vilenaille, coupable de l'avoir défié.

Puis, tandis que les flammes achevaient lentement leur œuvre, dévorant tout, en long, en large, profondément, cette terrifiante armée qui avait passé sur ce pays comme une trombe sanglante s'était éloignée peu à peu, laissant çà et là quelques garnisons.

Alors seulement,—ainsi que des taupes sortent de terre après les derniers grondements de l'orage,—les fuyards de toute sorte, qui avaient pu échapper au sac de la ville et se terrer dans les bois d'alentour, se hasardèrent à quitter leurs retraites.

Affamés, dépenaillés, tremblant à la moindre alerte, ils se glissaient sous le taillis, de fourré en fourré, dans l'espoir de découvrir enfin, pour se renseigner et pour se nourrir, quelque compagnon d'infortune, moins malchanceux qu'eux-mêmes.

Ceux qui faisaient partie de la mystérieuse

association de la " Verte Tente," accoutumés à de tels expédients d'existence, avaient des secrets pour se retrouver et se reconnaître. Ils s'aidaient, au moyen d'appels, de cris et de signes convenus, à rallier leur quartier général, qui changeait de semaine en semaine, voire de jour en jour.

Trois de ces fugitifs venaient de se rencontrer au fond d'une petite gorge, creusée dans le versant condrusien de la Meuse, non loin du château de Crupet.

De taille et de mine bien différents, ils se ressemblaient par leurs pauvres hardes, déchirées en maints endroits et couvertes d'une même poussière.

Assis sur un quartier de roche, au bord du ruisseau, le plus grand et le plus âgé des trois, un gaillard maigre et dégingandé, faisait l'inventaire de ses plaies et de ses bosses, tout en surveillant du coin de l'œil la cuisson d'un lapereau embroché sur une longue épée et qui rôtissait au-dessus d'un petit feu de bois sec. Cet homme était nu-tête sous le soleil qui déclinait à peine, et la lumière chaude, où il semblait se complaire, accusait les contours et les rides d'un masque énergique tanné par la vie au grand air.

Auprès de lui, d'aspect plus jeune, mais d'un teint presque aussi ravagé, un autre " escapé "

adossé à un talus de verdure, se lamentait doucement, en serrant de ses mains la cheville de son pied droit. Il portait une sorte de coquille de feutre, dont la ganse était retenue par une médaille de cuivre. Son accoutrement : veste de cuir, haut et bas de chausses était couleur de boue, couleur de brouillard, couleur de pierre. Les brindilles et les épines qui y restaient accrochées disaient les nuits à la belle étoile. A sa ceinture brillait un de ces coutelas à la fois larges et aigus, à double tranchant et à manche de corne, que l'on fabriquait à Houyet sur la Lesse. C'était, avec le marteau professionnel, tout l'équipement militaire des " dinandiers," au métier desquels le blessé appartenait sans nul doute.

— Ah ! ah ! gémissait-il, Jésus ! Maria ! comme le pied me brûle !...

— Hardi ! hardi ! ami Wautier, tu n'en es pas à un pied près, lui disait, pour le réconforter, le troisième fugitif qui n'avait pas l'accent wallon des deux autres. Gros, assez court, et trapu d'épaules, le visage rond et fleuri, hoqueton et chausses rapetassés, celui-ci paraissait d'humeur débonnaire, presque joviale en dépit de sa malefortune. Et tout en devisant, il achevait, avec la plus religieuse attention, d'amorcer une mouche vivante au bout d'un fil noué à une baguette de noisetier.

— Hein ! que dirais-tu, maître copère, d'un petit plat de truites à la braise, pour servir d'entrée à cette venaison ?

Et comme le dinandier ne répondait que par des gémissements :

— N'est-il pas vrai, messire Anichon, continua-t-il en s'adressant à son autre compagnon qui faisait pivoter dextrement sa broche improvisée, qu'il n'en est pas un à la " Verte Tente " pour pêcher comme moi la truite ou le brochet ?

— Parbleu, don Kyrieleison, ricana le gentilhomme de grand chemin, ainsi interpellé, ce n'est pas pour rien que tu as jadis pensé devenir pêcheur d'hommes. Il t'en est resté d'être au moins pêcheur de poissons. (Don Kyrieleison eut une grimace en entendant rappeler son passage dans la cléricature.) Mais nous ferons bien de ne pas nous attarder longtemps, si nous voulons rallier le campement avant qu'il soit nuit noire. Je gage qu'il nous faudra encore deux heures de marche pour y atteindre.

Ces mots rendirent la parole au batteur de cuivre.

— Ah ! mes bons seigneurs, comment pourrai-je me traîner jusque-là ? Que vais-je devenir ? Vous êtes, je le sais de reste, gens d'épée et gens d'honneur. Vous n'allez point m'abandonner ici, n'est-ce pas ?

L'ancien clerc se rengorgea.

— N'aie point de crainte, fit-il. Puisque ta bonne étoile t'a conduit vers nous, nous te tiendrons la promesse que notre capitaine t'a faite quand tu l'as reçu avec nous en ta maison de Dinant. Vive Dieu ! il faisait bon dans ton logis près la Halle brûlée et tu nous y as dignement festoyés. Mais tu verras qu'il ne fait point mauvais non plus sous la " Verte Tente " et que là du moins nous pouvons librement narguer les vilains sergents de Bourgogne et d'ailleurs.

— Vous en parlez à votre aise, fit l'artisan, pour qui ce langage évoquait de douloureuses réalités. Je n'ai pas fait vœu, moi, de ne plus avoir que la feuillée en guise de toit. Ah ! ma pauvre maison, où mon père et mon grand-père étaient morts, mon bel atelier et mes belles formes, le grand lutrin à tête de griffon que j'avais commencé pour Notre-Dame d'Hastière, et Jacqueline, ma chère promise ! Notre bonne ville où il faisait si doux vivre et travailler !... Et mon pied meurtri ! Me voici tout seul maintenant, réduit à rôder comme un loup mutilé au piège. C'est à peine si j'ai pu emporter vingt ou trente couronnes dans la doublure de ma veste...

Cette dernière déclaration parut intéresser les deux aventuriers.

— Bah ! une fiancée, cela se retrouve, affirma don Kyrieleison. Et si ton pied est malade, ton

bras ne l'est pas. Tu trouveras bien à l'employer encore... Sur ce, je m'en vais un peu plus haut vous quérir vos truites... S'il se produit quelque alerte, Anichon, préviens-moi par le cri de la chouette.

Anichon et Wautier restèrent seuls.

— Là, venez au ruisseau, mon compère, fit Anichon en soutenant le pauvre dinandier. Mettez le pied à l'eau. Cela vous soulagera. Comment ce mécompte vous est-il advenu ?

— Le troisième jour du siège, nous avions tenté une sortie sur Evrehailles avec Guérin, l'ancien mayeur. A peine avions-nous forcé le château, qu'un parti de Bourguignons, beaucoup plus nombreux que nous, et qui nous avait guettés, y pénétra à notre suite. On se battit jusqu'au soir et presque tous mes compagnons furent occis. Moi, j'ai pu, je ne sais comment, gagner le chemin de ronde. J'y trouvai une corde. Après l'avoir liée à un merlon, je me laissai choir jusqu'au fossé qui était presque à sec. Mais ma corde était trop courte, et c'est en sautant dans le fossé que je me brisai la cheville.

Trempé et perclus, j'ai rampé jusqu'au fond du bois dans l'obscurité, me dépouillant aux ronces, me heurtant aux arbres. Puis je me suis tapi dans le tronc d'un chêne creux. Des jours et des nuits ont passé... Je dévorais des

raçines, des fruits sauvages, ce que je trouvais. Avant-hier, j'ai entendu de loin—cela dura des heures et des heures—l'artillerie du duc et les charrois chargés de notre butin qui s'en retournaient vers le Condroz tandis que, dans la direction de Dinant, j'ai vu monter vers le ciel comme des colonnes de feu et des nuages de fumée. Alors, j'ai compris que tout était fini, et je pensais bien être condamné à mourir ici de faim et de chagrin quand je vous ai rencontrés tantôt, vous et votre compagnon. Et vous ?

—Nous, ce fut une autre aventure. Le capitaine nous avait postés à la défense d'une des grosses tours vers Leffe. Nous avions affaire aux gens de M. de Fiennes et à la larronnaille de Bouvignes, qui, subrepticement, avaient attaqué le rempart par une mine. Nous ne soupçonnions point cette ruse, occupés que nous étions tantôt à repousser les porteurs d'échelles, tantôt à réparer les brèches que faisait leur "donderbus," ainsi qu'ils appelaient une damnée pièce à feu. Ce fut le mercredi seulement, quand le reste de la ville était déjà envahi et saccagé par les hommes de Bourgogne que nous eûmes tout à coup la surprise de voir la tour s'ébranler et puis s'effondrer dans un fracas d'enfer. La mine avait sauté. La ruse était bonne. Avec ce pendard qui pêche en

ce moment là-bas,—et qui, à parler franc, est plus propre à ce métier qu'à celui des armes,—nous fûmes précipités parmi les pierres en cascade jusqu'aux fondations de la tour, où un morceau de voûte qui s'abattit sur nous comme une cloche, se trouva merveilleusement à point pour nous éviter d'être aplatis. Pour des compagnons de la "Verte Tente," un abri de cette espèce ne pouvait nous agréer. Après force recherches, nous pûmes mettre à découvert le fourneau de mine et par là, en la déblayant de ses décombres, nous glisser dans la galerie qui était solide, étant creusée en partie dans le roc et garnie d'un coffrage bien étançonné.

Don Kyrieleison eut quelque peine à passer par ce trou, à cause que son ventre y faisait obstacle. Nous en sortîmes cependant, et les gens de Bourgogne et de Bouvignes qui, après avoir forcé cette dernière résistance, s'étaient empressés de pénétrer dans la ville pour avoir encore quelque part du butin ou, s'ils arrivaient trop tard, pour pouvoir du moins piller quelques pillards, ne s'aperçurent pas de l'usage que nous fîmes de leur travail. Puis, nous cachant le jour, marchant la nuit, nous voici maintenant plus rassurés, à quelques traits d'arbalète du camp où nous retrouverons ce soir nos camarades et, si Dieu lui a conservé la vie, notre capitaine.

— Croyez-vous qu'il ait survécu, le vaillant sire ?

— Pas plus que moi, il n'est homme à se laisser faire prisonnier. Et s'il n'a pas été occis dans le siège, nous le reverrons au camp. Vous savez d'ailleurs que son vieil écuyer Domingo veille sur lui comme sur un enfant. Domingo vaut à lui seul une compagnie d'escots.

— Oui, ce grand diable d'Espagnol bâti en Saint-Christophe : il m'a paru être attaché au capitaine, comme le chien à son maître...

Le dinandier, qui avait hébergé le capitaine de la " Verte Tente "—et que la personnalité mystérieuse de ce héros ne laissait pas d'intriguer, chercha à faire jaser Anichon... Mais celui-ci, jugeant en avoir dit assez, ne répondit plus que par monosyllabes.

Bientôt la face réjouie de Kyrieleison apparut dans un fourré, Il s'était fait un collier de trois truites argentées et encore frétillantes, qui brillaient au soleil.

Le lapereau étant à point, les poissons furent mis à cuire dans la cendre. Puis, les trois compagnons d'infortune firent honneur à ce repas improvisé.

Tout à coup Anichon s'interrompit :

— Chut ! j'entends des pas.

Il colla l'oreille à terre. Don Kyrieleison mit

instinctivement la main à la garde de son épée, et le pauvre dinandier, trés inquiet, se dressa sur ses deux bâtons aussi vite que le lui permit sa blessure.

Les pas devenaient distincts.

A quelques toises au-dessus de l'endroit où se trouvaient les fugitifs, un petit chemin destiné aux charrettes forestières traversait le ruisseau, puis grimpait vers le plateau. Des gens qu'on devinait sans les voir encore, s'approchaient par ce chemin.

— Entendez-vous, dit Anichon à voix basse, on dirait du pas d'un cheval.

Ecartant les branches, retenant son souffle, il se glissa avec Kyrieleison jusqu'au bord du chemin qui était encaissé entre deux talus. Ainsi ils pouvaient voir sans être vus.

Mais leur premier sentiment d'inquiétude fit place à un accès de franche gaité quand ils eurent reconnu les arrivants : un vieux prêtre et une jeune fille enveloppée d'une mante, montée sur un âne.

— Eh ! mais ! C'est la fuite en Egypte, fit don Kyrieleison.

Et aussitôt l'instinct pillard des deux aventuriers s'éveilla, bien que le groupe fût d'allure aussi modeste que pacifique.

— Voici une bourrique qui nous conviendrait à merveille pour transporter au camp notre ami

Wautier, souffla Anichon à son compagnon. Et sautant d'un bond au milieu de la route :

— Eh là ! mon révérend, à quel pèlerinage courez-vous ainsi en cette galante compagnie ?

Le vieux prêtre recula de quelques pas, très effrayé de cette apparition. La mine de ces deux personnages ne lui promettait rien de bon.

Quant à la jeune fille, d'un mouvement instinctif, elle s'enveloppa plus étroitement dans sa mante, dont le capuchon laissait à peine entrevoir des yeux bruns et vifs sous un front très jeune.

— La paix soit avec vous, bonnes gens, répondit le viellard. Nous gagnons Assesse où nous devons être rendus ce soir.

— Et vous n'avez pas crainte de courir ainsi les bois, par ce temps de poursuites et d'embuscades ?

— Que pourrions-nous redouter, messire ? Nous sommes ruinés et chassés par la guerre et nous fuyons comme des oiseaux sans nid, ma nièce et moi, dans l'espoir de rejoindre bientôt des gens qui sont de nos parents et qui nous recueilleront. Nous n'avons emporté avec nous qu'un sauf-conduit.

— Voyons ton sauf-conduit, mon maître, fit Kyrieleison.

Le vieillard tira de sa ceinture et tendit non

sans hésitation un parchemin tout neuf muni de deux scels.

Don Kyrieleison examina le document. C'était une pièce en bonne et due forme, signée par Guillaume de Rosembois, châtelain de Montaigle, et par le chancelier de Bourgogne, qui recommandait à tous officiers et préposés des Etats du duc, y compris les pays de Liège, de Looz et de Franchimont de laisser passer Maître Nicolas Bonjean, chapelain de Moulins et sa nièce, se rendant au pays de l'Ourthe et de leur prêter au besoin assistance et main forte.

— Oh ! oh ! fit Kyrieleison. Je vois que Monseigneur de Bourgogne en prend à son aise. Il se croit déjà le maître de toute la Principauté et fait bon marché, ce me semble, des droits du Pays et du roi de France, mon gracieux sire. Tu es donc aussi l'ennemi des Liégeois ?

— Moi, s'exclama diplomatiquement le vieillard, mais je suis Liégeois des pieds à la tête ! Mon sauf-conduit doit simplement me protéger contre les gens d'armes de Bourgogne, dont il reste des postes semés dans tout ce pays. Quant à ceux de Liège, je sais bien qu'ils ne prendront point ombrage d'un vieux prêtre et d'une pauvre enfant.

— Amen, mon révérend, approuva l'ancien clerc. Mais qu'as-tu donc dans ta besace ? (Il

tâtait les deux poches d'un bissac jeté sur le cou de l'âne.)

— Messires, fit alors la jeune fille d'une voix presque impérieuse, si vous êtes gens d'honneur, laissez-nous suivre notre chemin. Nous sommes déjà en retard.

Ce disant, elle donna un léger coup de houssine à son âne.

— Oh ! oh ! la gente amazone, s'écria don Kyrieleison qui avait arrêté brusquement l'âne par la bride.

La secousse avait fait tomber sur les épaules de la jeune fille le capuchon qui dissimulait son visage. Sa tête fine, d'un ovale très pur, encadrée d'une broussaille de cheveux sombres, justifiait l'admiration du drille.

— Vous voulez passer, ma charmante, ajouta-t-il. Eh bien, vous passerez... Mais auparavant, il me faut, pour droit de péage, deux baisers sur chaque joue. Les gentilshommes de la " Verte Tente " ont droit de seigneurie dans ces forêts. Et vous ne m'en voudrez pas d'user d'un privilège aussi légitime. D'ailleurs, je suis de bon lieu, et mon père, Dieu ait son âme ! ne manquait jamais de prélever cette taxe sur ses vassales, quand il les rencontrait sur son chemin.

La jeune fille, irritée et rouge de honte, sauta à bas de l'âne et se rejeta en arrière.

— Malepeste ! la belle, s'écria Kyrieleison. Est-ce que vous voulez marchander ? Un baiser est pourtant un impôt qui n'a jamais appauvri femme qui l'a payé...

— Et qui n'a jamais enrichi l'homme qui l'a perçu, ajouta Wautier, à qui cette scène, dont il était resté le spectateur muet, ne paraissait plaire qu'à moitié.

— Eh ! laisse-moi, compagnon. On voit que tu ne connais pas le langage qu'il faut parler aux belles. Vous avez tort de faire la mijaurée, ma petite. J'ai porté les couleurs de plus d'une dame au moins aussi huppée que vous.

Et comme le drille essayait d'obtenir par force la faveur que la jeune fille refusait de lui accorder de plein gré, celle-ci, en un geste inattendu, lui cingla la face d'un coup de sa houssine vivement décoché.

— Ah ! tonnerre de tous les diables ! s'écria Kyrieleison. La rose a des épines.

— Paix ! paix ! dit Anichon, intervenant d'autorité. Nous n'avons pas de temps à perdre en telles billevesées. Ecoutez, mon maître. Voici un brave Dinantais (et il désigna Wautier au vieux chapelain), qui est incapable de marcher parce qu'il a le pied cassé. Vous ne nous refuserez pas votre âne pour le conduire au but de notre voyage, qui est à deux petites heures d'ici. Quand nous

serons là, nous aviserons... Et vous-même, seigneur chapelain, pourquoi ne nous accompagneriez-vous pas ? Vous rencontrerez sans doute là-haut de quoi employer votre zèle. Quant à votre nièce...

— Je m'en charge, fit Kyrieleison auquel la joue cuisait encore. Je trouverai bien moyen de l'apprivoiser.

Le vieux chapelain, après avoir très vainement fait valoir, en termes sentencieux, l'obligation qu'il avait de ne point se détourner de sa route, dut se résigner à obéir. Au surplus, le farouche Anichon, qui n'admettait point de réplique, aidait déjà Wautier à se mettre en selle.

Se sentant impuissante, la jeune fille serrait les lèvres, et ses yeux brillaient d'un éclat dur.

— En route ! dit Anichon, prenant la tête du cortège en compagnie du chapelain très peu rassuré.

Wautier suivait, à califourchon sur l'âne.

Fermant la marche avec la jeune fille, don Kyrieleison s'efforçait de gagner ses bonnes grâces. Mais elle lui opposait le plus méprisant silence.

La route montait entre ses ornières profondes aux ourlets durcis, sous la nef que formaient les branches des grands chênes.

— En quelle compagnie sommes-nous tombés ?

se demandait anxieusement le vieux prêtre, beaucoup moins inquiet de son propre sort que de celui de la jeune fille qu'il avait espéré pouvoir reconduire sans encombre à sa famille.

Le moustier de Moulins avait été brûlé par les Dinantais, dans une de leurs sorties. A grand peine, les nonnes qui y vivaient recluses et les quelques jeunes filles que des familles nobles du pays de Liège ou de Namur leur avaient confiées pour les former aux bonnes doctrines et pratiques, avaient-elles pu trouver refuge dans l'une ou l'autre ferme voisine. Encore, un tel refuge était-il précaire, le pays étant infesté d'hommes d'armes et de routiers, et les Bourguignons ne valant guère mieux que leurs adversaires, pour des femmes sans défense. Maître Nicolas Bonjean, qui menait depuis tant d'années, à l'ombre du moustier dont il était le chapelain, une existence partagée entre 'exercice de la vertu et l'étude des cycles d'Alexandre, de Rome et de Bretagne, avait cru pouvoir, en obtenant un sauf-conduit du duc de Bourgogne, soustraire à toute nouvelle mésaventure une jeune fille de noblesse liégeoise qu'il comptait bien ramener au château familial, aux bords de l'Ourthe. Ayant imaginé de la faire passer pour sa nièce, c'est à dire pour une humble villageoise, il avait cru, tout fier de sa ruse, éviter les investigations indiscrètes, en un temps ou les partis

n'étaient point scrupuleux sur le choix des otages et des prisonniers.

Et voici que toute son ingéniosité aboutissait à livrer cette enfant de dix-sept ans à des gentilshommes de grand chemin, qui sentaient furieusement la hart !

Maître Nicolas Bonjean retournait vainement en son esprit toutes les catégories d'Aristote pour trouver une issue favorable à son désarroi.

Le laconisme d'Anichon de Spawen, qui se bornait à conduire et à surveiller la marche de la petite troupe, lui laissait tout loisir pour se livrer à ses méditations.

Don Kyrieleison était beaucoup plus loquace, et sans se laisser décourager par la dédaigneuse indifférence de la jeune fille, il lui énumérait, en un langage imagé, tous les charmes de la libre existence des compagnons de la " Verte Tente ".

— Je gage qu'on nous aura desservis et calomniés dans votre esprit, me belle jouvencelle. Il est bien possible que des compagnons aient fait ce coup de main sur votre moustier. Mais ce sont là faits de guerre! Et vous n'aurez point à regretter cette vie de patenôtres pour laquelle vous n'êtes pas plus faite que moi. Songez donc au charme de notre existence sous le ciel et dans les bois, libre et variée comme celle des oiseaux de passage, tantôt au levant, tantôt au ponant, hier au comté

de Looz, aujourd'hui au pays de Dinant, demain au duché de Bouillon, en société de joyeux gentilshommes qui ont vu tous les pays, et sous la conduite d'un chef beau comme les astres et vaillant comme Roland, le neveu de Charlemagne. Vous en jugerez bientôt, nous ne sommes point à comparer à ces piteuses et condamnables compagnies de routiers, de malandrins ou d'écorcheurs dont les nonnettes vous auront fait d'horrifiques récits à donner la chair de poule. Les choses de la chevalerie et de la politique sont chez nous en honneur. Le margrave de Bade est de nos bons amis. Quant au roi de France, Louis de Valois, que Dieu ait en sa bonne et sainte garde (et le drôle ôta respectueusement son bonnet dont la plume de héron balaya le sol) il traite avec la " Verte Tente " de puissance à puissance. Entre nous (il baissa le ton), je puis bien vous confier ce secret, je me flatte d'être un de ses très indignes ambassadeurs. Ce qui nous manque, ce sont précisément quelques demoiselles de bon lignage pour nous accueillir au retour de nos expéditions guerrières et compléter les joies de notre vie aventureuse par celles de la vie domestique...

A l'orée de la forêt, la route se perdait dans les fagnes. Mais des brindilles de bois, enfoncées dans le sol de distance en distance, indi-

quaient aux initiés la direction du campement.

Du plateau ou ils étaient parvenus, la vue s'étendait sur un immense horizon borné par les lignes entrecroisées des montagnes.

Dans un fond, où coulait la Meuse, s'amoncelaient encore des nuages de fumée, que la brise déchirait en longs voiles à la hauteur des premières crêtes.

Le Dinantais, étranger à tout le reste, ne détachait point les yeux de ce spectacle, et de grosses larmes silencieuses coulaient sur ses joues amaigries. C'étaient ses pénates, sa commune, son métier—tous ses souvenirs, toutes ses amours—qui achevaient ainsi de se consumer lentement... Avec les âcres et lointains relents de cet incendie où il avait tout perdu, il respirait une passion farouche qu'il n'avait pas soupçonnée jusqu'alors : la haine !

Le site devenait de plus en plus sauvage. Le soleil, qui déclinait, n'y projetait plus qu'une lueur oblique, et les mares, qu'on rencontrait çà et là encadrées de bruyères, avaient comme de noirs reflets d'armures.

Anichon de Spawen, pour annoncer son arrivée, imitait à intervalles réguliers les hululements de la chouette.

Des chiens efflanqués, aux yeux et aux dents de loups, vinrent flairer les voyageurs.

Ils reconnurent Anichon, qui les flatta d'une caresse et ils accompagnèrent, remuant la queue.

Plus loin, un homme surgit tout à coup derrière une touffe de genévriers.

Anichon lui glissa à l'oreille la formule mystérieuse : *Le pauvre homme ne peut plus être guéri en ce monde.* C'était un des rites de l'association. Puis il lui demanda des nouvelles :

— Le chef ?

— Il est au camp depuis hier. Il est sombre et irrité contre Liège et le roi de France. Plus de deux cents des nôtres ont été tués à Dinant, dont Huar Quarré, Henri de Lompret et Adelin le Mangon... Et cette femme ? ajouta l'homme de garde en désignant la jeune fille.

— Une recrue de don Kyrieleison, fit Anichon.

— Voire ! dit le compagnon, tu sais que notre capitaine ne se soucie point de telles visites.

— A moins que ce ne soit celle de cette fameuse dame Pentecôte qu'il accueille sans déplaisir, même ici, ricana Kyrieleison en passant outre.

L'endroit que les coulevriniers avaient choisi pour y établir leur quartier général, formait une sorte de promontoire entre deux gorges profondes et rocheuses. Il avait sans doute servi jadis à quelque camp gaulois ou romain, à en juger par les

vallonnements artificiels encore très distincts, qui y formaient des fossés et des remblais couverts d'herbes sauvages et de bruyères. A ces abris l'ingéniosité des compagnons en avait ajouté d'autres, et de toutes parts se dressaient en cônes allongés des huttes faites de bois et de terre et surmontées d'une petite croix, telles que les bûcherons de ce pays en construisent pour y passer les nuits. On avait dû d'ailleurs, à une époque encore récente, faire à cette place du charbon de bois, car de petits cirques calcinés—des ronds de fées, comme les appelle l'imagination du peuple d'Ardenne, — se dessinaient de çi de là dans la lande.

Des compagnons étaient assis en groupes.

Quelques-uns étaient couchés dans leurs manteaux et se reposaient. D'autres fourbissaient leurs armes. D'autres jouaient aux dés et aux échecs. D'autres soignaient leurs chevaux attachés à des piquets.

L'arrivée de la petite troupe fit sensation. L'âne fut accueilli par de joyeux quolibets. La jeune fille par de galants souhaits de bienvenue.

Ces coulevriniers étaient pour la plupart de cette race liégeoise, intelligente et prime-sautière, mobile, remuante, toute en dehors, prompte à la dispute et à la réconciliation, ardente à la controverse, au travail et au combat, — soldats tout

prêts, le soir d'une défaite, à se consoler par un bon mot ou par une chanson.

Le siège de Dinant leur avait coûté bien des camarades. Mais les survivants avaient déjà retrouvé leur insouciance. Cette vie aventureuse faisait d'eux comme des phalènes qui volent au danger sans voir les vides que la flamme creuse dans leurs rondes tourbillonnantes.

Il y avait parmi ces coulevriniers des gentilshommes bannis et excommuniés, de serfs de poursuite, des hommes de guerre et des hommes de métiers. Presque tous, également minables d'allures, dans leurs vêtements trop larges ou trop étroits, roussis par le soleil, lavés par la pluie. Des escogriffes, aux grandes barbes flottantes, arboraient des pourpoints et des hauts-de-chausses tailladés et crénelés suivant la nouvelle mode allemade. Ceux-ci étaient des reîtres, venus d'outre-Rhin avec Marc de Bade que les " Vrais Liégeois " avaient choisi pour Prince évêque en opposition à Louis de Bourbon, neveu et créature du duc de Bourgogne, Leurs lourds jurons tudesques éclataient parmi la pétillante et chantante causerie wallonne.

Sans aucune prétention à l'élégance, quelques gaillards presque sauvages se distinguaient par l'originalité de leurs chaussures : des bandes de linge, roulées autour des pieds, et par les insignes

piqués à leurs chapeaux et à leurs manches, représentant un homme armé d'une massue. Ils formaient les débris d'une autre bande, celle des " Klupperslagers " recrutés surtout parmi les paysans du comté de Looz et qui, quelques années auparavant, avaient mené une terrible campagne à main armée contre les procureurs et les fiscaux qui les vexaient au nom du Prince de Liège.

Le vieux chapelain paraissait de moins en moins rassuré à la vue de ces personnages étranges qui sentaient la rapine et la pillerie. La jeune fille, toujours enveloppée dans sa mante, n'avançait qu'avec répugnance. Quant au bon dinandier, la perspective de vivre désormais en cette compagnie le consolait mal de sa maison détruite et de son métier ruiné.

Anichon, pour le réconforter, héla un compagnon réputé expert dans l'art de rebouter les membres démis.

— Voilà, lui dit-il, un savant homme qui, pour quelques pistoles, aura bientôt fait de vous guérir.

Le chirurgien, entendant déjà sonner les écus, s'empressa. Lui-même semblait tout disloqué, comme si son corps eût fait connaissance avec la roue. Il installa Wautier sur un banc de gazon.

Un autre coulevrinier profita de cette halte pour proposer un troc au vieux prêtre ahuri. Il lui

offrait de lui abandonner un mauvais hoqueton troué et rapiécé en échange de sa bonne et solide houppelande de voyage.

Autour de la jeune fille, maintenant arrêtée, les curieux commençaient à faire cercle.

— N'écoutez donc pas ce clerc de grand chemin en rupture de goupillon, disait un coulevrinier, retroussant sa moustache et désignant don Kyrieleison d'un air de défi. Il siéra bien mieux à une princesse errante, comme vous semblez l'être, de prendre pour chevalier un vrai gentilhomme à peine maltraité par la fortune et qui vous servira loyalement... Eh bien ? pas un mot ! C'est trop de modestie... Dites-moi du moins quelle est la couleur de vos cheveux afin que je puisse l'arborer. Je m'engage à fonder pour vous un nouvel ordre de chevalerie, comme Philippe de Bourgogne qui créa le chapitre de la Toison d'or en l'honneur de sa belle comtesse de Gruthuse, plus blonde que les blés mûrs.

— Défiez-vous de ce brelandier, interrompait un autre. Ses dés retournent le double as ou le double six plus souvent qu'à leur tour. C'est mauvais présage pour l'amour ! Acceptez plutôt le bras d'un honnête chrétien qui a failli partir deux fois pour la croisade contre les Turcs, tout comme le bon duc, et qui a servi dix ans dans la garde du Saint-Père de Rome.

Sur ces entrefaites, un de ces bons lurons avait tiré de dessous sa veste une flûte traversière, butin remporté sur quelque Bourguignon. Il y siffla les premières mesures d'un vieil air liégeois qui mirent toutes les têtes en liesse et toutes les jambes en danse. Un cramignon s'improvisa. Se soudant par les doigts comme les anneaux d'une chaîne, arquant en pinces leurs jambes d'échassiers, bombant leurs poitrines, balançant leurs têtes hirsutes où riaient des dents de carnassiers, s'animant parce qu'ils se touchaient par les nerfs, les regards et la voix, les compagnons suivirent le ménestrel, répétant gaiement son refrain :

Avés par vos doulx regards pris,
Or vous requiers, dame de pris,
Que vous me voeilliez faire otri
Dou gracieus don de merci.

Comme un serpent se déroulant et se repliant en cadence, ils tournaient autour de la jeune fille, la saluant avec une courtoisie comique, chaque fois qu'ils passaient et repassaient devant elle.

D'abord lente et rythmée, leur ronde dansante se fit bientôt échevelée et tourbillonnante.

Le dernier compagnon de la chaîne essaya, au passage, d'entraîner la jeune fille qu'il saisit par la ceinture.

Mais soudain, et comme par enchantement, les cris et les danses s'arrêtèrent.

Un homme de haute stature, de mine jeune et fière, venait de surgir au milieu des danseurs.

D'un coup de son poing, ganté de buffle, il envoya rouler à dix pas le drôle qui prétendait faire violence à la jeune fille.

— Marauds, fit-il, est-ce ainsi que vous tenez vos serments ? Etes-vous des Liégeois combattant pour leur patrie ou des coquins au pourchas d'honnêtes femmes ?

Nul ne répondit au capitaine. Le drôle qu'il venait de corriger d'une façon sommaire se releva prestement et se faufila dans des groupes moins proches. Les autres paraissaient de grands enfants pris en faute.

— Qui de vous a conduit ici cette jeune fille ?

Don Kyrieleison prit son air le plus confit :

— Messire capitaine, nous ne lui voulons point de mal. Au contraire. Cette pucelette était égarée dans les bois avec son prudhomme d'oncle que voilà. Anichon de Spawen et moi, nous crûmes faire œuvre de miséricorde en leur offrant ici de quoi les restaurer avant de les remettre sur la bonne voie.

— Tais-toi ! vilain, protesta la jeune fille, vous nous avez menés ici de vive force, tandis que nous

nous empressions pour regagner les nôtres qui nous attendent.

Le démenti décontenança Kyrieleison. Il s'apprêtait à riposter...

— Paix ! fit le capitaine. Si tu renouvelles pareille incartade, je te réserve une cravate de chanvre qui te fera faire une autre figure de paillard !

Puis il fit signe à la jeune fille et au vieux chapelain de le suivre.

Maintenant, le jour était à son déclin. A l'horizon, le soleil s'enfonçait dans une tragique apothéose. Le capitaine marcha jusqu'à une hutte, faite de branches et de feuilles, qui lui était réservée tout à la pointe du plateau, sur une petite éminence qui dominait le vaste campement.

Maître Nicolas Bonjean, qui avait repris quelque assurance, se hasarda à l'implorer :

— Ah ! messire, messire ! Par le chef de Saint Lambert, je vous en conjure, prenez-nous en pitié ! Je vois bien que vous êtes gentilhomme, et non de ces routiers qui grèvent les bonnes gens. Ecoutez-moi. J'ai mission de ramener en sa famille jusqu'aux marches de l'Ardenne, ma niéce que voici. Qu'allons-nous devenir, si vous ne nous aidez ?

— Elle est votre nièce, dites-vous ?

Le capitaine avait remarqué, brillant du dernier feu du jour, une pierre armoriée au doigt de la jeune fille. S'adressant à celle-ci :

— Quel est donc le nom de votre père ? lui demanda-t-il.

— Messire, je ne suis ni votre vassale ni votre prisonnière pour répondre à vos questions, mais vous saurez toutefois que je suis liégeoise et d'assez bon sang pour avoir appris à mépriser les soi-disant chevaliers sans foi ni loi qui arrêtent et insultent les prêtres du Seigneur et les jeunes filles sur les grandes routes après avoir brûlé des moustiers de nonnes !

Le jeune capitaine pâlit sous cette injure.

— Vous êtes une enfant ! fit-il après quelques instants de réflexion, et vous ne savez point ce que vous dites... Quand vous connaîtrez mieux l'histoire de votre pays, celle d'hier et celle d'à présent, vous ne parlerez plus ainsi. Car ceux qui vous l'enseigneront, s'ils ne sont point des êtres pusillanimes et lâches devant le plus fort, vous diront peut-être tout ce qu'ont injustement souffert ces gentilshommes et tous ces pauvres gens parmi lesquels vous vous trouvez aujourd'hui... Et s'animant au flot de ses pensées et au bruit de ses propres paroles :

— Songez, continua- t-il, que beaucoup d'entre eux ont aussi leurs familles, qu'ils ont dû laisser

femmes et enfants auprès de leur foyer éteint et ruiné, tandis qu'eux-mêmes étaient bannis, mis à prix, excommuniés, traqués comme des bêtes fauves pour avoir réclamé leurs droits et leurs franchises ! Savez-vous que ces bannis sont exclus de tous titres et de tout honneur, que leur femme est de droit veuve, leurs enfants de droit orphelins, qu'il ne trouvent plus liberté ni sûreté dans aucune ville ou château si ce n'est dans les places consacrées ?... Ne soyez point trop dure pour eux, ni pour ces pauvres manants que la misère a arrachés à leur glèbe... Si vous aviez vu comme moi tant de censes, de forges, de moulins, de villages brûlés pour le caprice d'un seigneur en rivalité avec son voisin, si vous aviez vu tant de bons artisans, febvres, houilleurs, tisserands, armuriers, à qui des procureurs fiscaux et des officiers étrangers dérobaient avidement le pauvre cuivre, tout noir et tout puant, marqué au coin d'un opiniâtre labeur, si vous aviez vu tant de pauvres mères impuissantes à allaiter encore leurs nourrissons, et surtout, ajouta-t-il en se redressant, si vous aviez l'orgueil de cette patrie libre qui n'a point à accepter d'autre loi que celle qu'elle s'est donnée et que l'on met aujourd'hui à l'encan, à laquelle on impose comme Prince évêque, en trompant le Pape, au mépris du chapître et malgré le Sens du Pays un coquebin en âge d'école qui est le docile ser-

viteur de nos ennemis, peut-être marqueriez-vous plus de justice pour ceux de la " Verte Tente," puisque c'est ainsi qu'on nous appelle. Oui, il est dans cette compagnie des hommes d'armes frustes et peu éduqués, qui n'ont point la grâce élégante des gentilshommes à maheutres et à poulaines. . . Il est même quelques hères de petite conscience que nous avons accueillis parmi nous parce qu'ils sont sans abri ni ressources et qu'ils ont juré fidélité à notre cause. Ils ont pu commettre plus d'un méfait et cherché à rendre œil pour œil et dent pour dent à des ennemis implacables qui, depuis Othée, nous ont bien autrement foulés !... Vous parlez de forfaiture à propos d'un moustier incendié. C'est la fortune de guerre, puisque les gens de Bourgogne et de Namur en avaient fait une de leurs places. Que direz-vous donc de Notre-Dame de Dinant, qui fume encore ? Que direz-vous de ces pauvres manants pour lesquels la terre nourricière n'est plus qu'un bain de sang. Que direz-vous des bourgeoises de Dinant sans feu ni lieu, réduites désormais à la mendicité ou au péché ? Les femmes liégoises de jadis comprenaient autrement l'amour du pays et de ses franchises !

Et comme la jeune fille demeurait interdite, pâle elle aussi et les yeux brillant sous les grands arcs noirs de ses sourcils :

— N'ayez pas peur, continua le capitaine, d'un ton moins amer. Vous ne désirez pas me révéler qui vous êtes et vous voulez rejoindre sans retard les vôtres qui sont inquiets, vous sachant dans ce pays de troubles et de guerres. Vous serez satisfaite. Voici la nuit. Vous la passerez dans cette cabane que je vous abandonne. Demain vous pourrez partir au petit jour, escortée de façon à éviter toute malencontre.

Sur l'ordre bref du capitaine, un écuyer déjà vieux, au teint basané, alluma un tortil de cire, et l'ayant fixé dans un anneau à l'intérieur de la hutte, il disposa un souper frugal et un lit de fougères pour l'inconnue. La jeune fille regardait curieusement ces apprêts. Sa mante était entr'ouverte. A la lumière de la torche, le capitaine fut frappé du charme fier et pur de ce visage et de cette taille, qu'il n'avait que deviné.

— J'eusse voulu vous offrir un gîte plus digne de vous recevoir, lui dit-il. Mais mon château ne m'accompagne pas en guerre... Reposez-vous en toute quiétude et ne rêvez point de brigands.

Sorti de la cabane, le capitaine demanda au chapelain de l'accompagner, tandis qu'il allait s'assurer si tout était en bon ordre dans le camp où les feux s'allumaient pour la nuit.

Chemin faisant, il l'interrogea sur les événements des derniers jours.

Lui-même, après avoir pris la part la plus active à la défense de la ville, avait pu gagner la montagne par la porte d'Anseremme, lorsque les hommes de Bourgogne se ruaient déjà en un élan furieux par les autres entrées. Les nouvelles qu'il avait recueillies depuis lors se bornaient à l'incendie de Dinant et au départ de l'armée.

Maître Nicolas Bonjean, non sans entremêler ses discours de souvenirs littéraires et de doléances personnelles, raconta les effroyables scènes de pillage et de tuerie dont il avait été témoin. A Bouvignes,—où il était allé solliciter du duc un sauf-conduit,—les soudards allemands, après avoir construit jusqu'au tiers du fleuve une sorte de ponton grossier, y avaient poussé en désordre la foule des bourgeois dinantais liés deux à deux. Oui, il avait vu, révolté et impuissant, cet affreux spectacle : des hommes de tout âge et de toute condition, pressés par les soldats qui les suivaient, la lance dans les reins, s'abattant avec de grands cris, les uns par dessus les autres, dans cette eau rouge de sang, où se contorsionnaient les mourants, où s'amoncelaient les cadavres. Cependant, sur les deux rives du fleuve, les berges étaient couvertes d'hommes armés qui repoussaient les femmes et les enfants dont les la-

mentations et les adieux déchirants répondaient à ceux des victimes. Et ces brutes gorgées de vin perçaient de leurs piques ou assommaient de leurs hallebardes les malheureux qui, étant parvenus à se délier dans la frénésie de leur désespoir, essayaient de nager vers les rives. D'autres Dinantais s'accrochant, qui par les poings, qui par les dents, qui par les coudes au tablier du ponton, servaient de cibles au tir des archers. On les voyait se ramasser et palpiter sous les fléches et les carreaux d'arbalètes, puis se détacher, déchiquetés, lardés de traits.

Et la soldatesque s'amusait de leurs grimaces.

Ah ! la prise de Babylone n'avait pu être chose plus terrible ! Et tandis que le fleuve était ainsi mué en charnier, tandis que le ville toute proche, —ateliers, maisons, églises, remparts—flambait, craquait et grésillait en une large fournaise d'enfer,—en face de Bouvignes, tout au haut de Montorgueil, pendus à d'immenses gibets, maître Pierre de Lievensteyn, le bombardier de Dinant, et les autres soldats qui avaient survécu au siège, profilaient piteusement leurs macabres silhouettes dans l'air embrasé. Ainsi, disait maître Nicolas, tous les éléments s'étaient associés à cet affreux massacre.

Le capitaine écoutait ces nouvelles, lèvres crispées.

— Et à Liège, fit-il après un moment de silence. Sais-tu ce qui s'y passe ?

— A en croire les derniers courriers, messire, les métiers y sont en révolte contre leurs chefs auxquels ils reprochent de n'avoir point couru au secours de Dinant. On dit même qu'ils ont fait à leur manière une joyeuse entrée à Guillaume Deschamps, dit la Violette, un des maîtres. Ils l'ont fait entrer à Liège, comme le comte de Charolais est entré à Dinant, avec trompettes, musiques et fols. Ensuite, ils lui ont coupé la tête. Raes de Heers a dû se cacher, assure-t-on, pour éviter le même sort. On dit enfin que Marc de Bade a précipitamment regagné les états de son frère et que Monseigneur de Charolais s'apprête à marcher sur Liège.

Le vieux chapelain compléta ces nouvelles en protestant de ses sympathies pour les vaillantes gens de Liège, se plaignant seulement d'avoir été pris à l'abbaye de Moulins entre l'enclume et le marteau. C'était pour vivre désormais en paix, comme il convenait à son saint état, et pour reconduire dans sa famille la pucelette qui lui avait été confiée qu'il s'était mis en route, à son âge et en un pareil moment, se croyant suffisamment protégé par son innocence et par le sauf-conduit du duc de Bourgogne.

Il exhiba le parchemin au capitaine. Celui-ci l'examina, puis ayant réfléchi, chargea un compagnon de lui mander le sire de Bueren.

Le sire de Malempré-Bueren s'avança. C'était un des plus corpulents seigneurs de Liège,—glorieux au surplus des emprises et des rudes trépignées par lesquelles il avait en maintes occasions prouvé sa vaillance. Toujours prêt à mettre flamberge au vent, jouant sec et buvant d'autant, mêlé à tous les mouvements populaires et à tous les conflits féodaux de la Principauté, —et Dieu sait s'ils étaient nombreux—le sire avait accepté, l'année précédente, et bien qu'il ne sût pas un traître mot de latin, d'être le chancelier de Marc de Bade, lorsque celui-ci avait été nommé en qualité de Prince-évêque par les Etats. Ce n'était pas son seul titre à la popularité. En effet, après avoir aliéné tout ce qu'il avait pu de ses terres et châtellenies pour faire face aux équipements de guerre, aux dépenses d'hospitalité, au train des meutes et des écuries, il était devenu la proie des Juifs et des Lombards. Il avait donc plus d'un motif de s'enrôler parmi les compagnons de la " Verte Tente." Car si son nom avait été inscrit un des premiers sur la liste des bannis dressée par le duc de Bourgogne et Louis de Bourbon, d'autre part, plusieurs prises de corps obtenues par ses créanciers et criées par toute la

Principauté l'exposaient, s'il était rencontré publiquement en dehors des jours de franchise, à être appréhendé par les recors et précipité en quelque cul de basse-fosse de la Violette, pêle-mêle avec les tire-laines, les faux trembleurs de fièvres, les semeurs de peste et les impudiques, si grande était la rigueur des édits civils. A la vérité, les sergents étaient devenus un peu moins redoutables à cause du désordre et des troubles. Mais l'ex-chancelier de l'usurpateur avait à craindre plus que jamais de tomber entre les mains des gens du duc ou de l'évêque.

Sans autre préambule, le capitaine lui demanda :

— Mon ami, j'ai besoin de toi. Des choses graves se préparent à Liège. Il n'est personne en qui j'ai plus de confiance qu'en toi. Je voudrais te charger d'une mission importante pour Raes, pour Pentecôte et nos autres amis.

— Ventre-Mahom ! fit le sire, aller à Liège, en ce moment, par les routes encore infestées de Bourguignons, tu me la bâilles belle !

— On ne touchera pas à un des cheveux qui te restent Voici ton sauf-conduit, signé de la propre main du chancelier de Bourgogne. Il s'agit seulement de changer pour la circonstance de nom et d'habit. Tu seras, pour la durée de ton voyage, maître Nicolas Bonjean, chapelain de l'abbaye de Moulins, et chacun y sera trompé

quand tu auras revêtu cette large houppelande et ce profond capuchon. Quant à la nièce que t'attribue ce sauf-conduit, tu feras sa connaissance demain matin. Avant d'aller à Liège, tu la conduiras, en forçant les étapes, dans le pays de l'Ourthe à l'endroit qu'elle te dira. Le détour n'est pas grand et la compagnie n'a rien de déplaisant. J'ai voulu confier au meilleur chevalier qui soit ici cette damoiselle qui me paraît être de bon lignage. Si elle ne désire pas te faire connaître son nom ni le lieu exact de sa résidence, tu auras la discrétion de ne pas les lui demander. Vous partirez demain à la première heure, toi sur ton courtaud d'Ardenne, la damoiselle sur mon bon cheval Marchegay dont je lui veux faire hommage.

Bueren n'avait point coutume de discuter ou même d'approfondir les projets du jeune capitaine. Après l'avoir formé au métier des armes, il était devenu son ami le plus dévoué, presque son féal, — respectueux qu'il était de son précoce génie militaire et politique.

— C'est bien ! dit-il, je serai prêt.

Quant au chapelain, il n'en croyait pas ses oreilles.

— Et moi, messire capitaine ? Vous voulez donc me ravir mon nom et mon habit ?

— L'habit ne fait pas le moine, seigneur cha-

pelain... Vous aurez très bon air sous ce harnais d'homme de guerre que le sire de Bueren vous laissera en échange de vos hardes. Et j'entends bien que vous ne nous quittiez pas de sitôt. Nous sommes ici quelques centaines de bons chrétiens que la rigueur des temps a condamnés à vivre et parfois à mourir sans les secours de la religion. Le dimanche de Quasimodo est passé depuis longtemps, et beaucoup d'entre nous n'ont pas encore pu accomplir leurs pâques. Ce sera donc tout profit pour notre salut qui doit vous être plus cher que vos aises...

Le bon chapelain ne s'habituait pas à cette combinaison inattendue.

— Messire, je ne puis me prêter à un tel stratagème. Ce sauf-conduit est à moi. Il ne m'est pas permis de le faire mentir.

— Ne l'avez-vous pas déjà fait mentir un peu en faisant passer cette belle damoiselle pour votre nièce ? fit le capitaine railleur.

Le chapelain rougit jusqu'aux oreilles.

— Mais si les bannis sont excommuniés ? fit-il.

— N'ayez point cette crainte, maître Bonjean. Souvenez-vous qu'il y a trois ans, lors de l'interdit qui fut jeté sur tout le peuple de Liège et qui refusait le baptême à l'enfance, le mariage aux jeunes gens, la sépulture aux morts, les dominicains et les franciscains adhérèrent à la Cité et

ne cessèrent pas d'assurer leurs secours aux bonnes gens. Le Pape ne les a-t-il pas absous ?

Et sans s'inquiéter davantage des protestations du vieillard, il lui désigna son gîte pour la nuit et lui souhaita un sommeil réparateur. Puis, il s'éloigna avec le sire de Bueren, auquel il donna des instructions détaillées pour sa mission à Liège.

Tous les feux étaient couverts et tout le camp endormi, à l'exception des hommes de garde, lorsque leur entretien prit fin.

Le lendemain, lorsque la jeune fille sortit de la cabane qui lui avait été réservée, il faisait à peine jour. Un soleil blafard, mal réveillé, s'étirait sur la lande, parmi l'air rose et froid. Au fond des vallons, sur les flancs des collines et au ras du sol, flottait un brouillard lacté.

Le capitaine fit part à la jeune fille de ce qu'il avait décidé.

— Je vous cède mon cheval favori, dit-il. Il est doux et prompt à l'allure et s'appelle Marchegay. Il vous mènera mieux que votre monture de hier et vous fera regagner le temps perdu. Soignez-le bien ! Quant à votre compagnon, il s'appelle encore maître Nicolas Bonjean et continue à être votre oncle, mais vous le trouverez un peu changé...

Le sire de Bueren, bien en selle, d'une étonnante souplesse malgré sa corpulence et le vête-

ment ecclésiastique qui l'enveloppait comme une housse, arrivait au petit trot de son courtaud Bayard, saluant de l'air le plus respectueux la jeune compagne dont la garde lui était confiée.

A son tour, le véritable chapelain apparut derrière Bueren, s'empressant à petits pas, mal à l'aise dans un ample pourpoint de cuir de Hongrie, noirci par le frottement de la cuirasse. Résigné à son sort, il multiplia ses recommandations à l'adresse de son suppléant.

La jeune fille ne put réprimer un léger sourire. Ce travestissement éveillait en elle ce fond de gaminerie qui sommeille dans toute âme de pensionnaire. Elle n'avait plus d'inquiétudes d'ailleurs. Ni pour le chapelain, car le capitaine le protégerait, ni pour elle-même, car le front chenu et l'allure courtoise du sire de Bueren lui inspiraient confiance. Puis la vue de Marchegay, qui piaffait d'impatience, la ravissait.

— Messire, dit-elle au capitaine, j'ai vu et entendu depuis hier des choses bien étranges. Je ne les comprends guère, et comme vous me l'avez dit, je ne suis encore qu'une enfant. Mais je prierai pour vous et même pour vos compagnons, et je soignerai bien votre beau cheval.

Elle embrassa le vieux chapelain. Puis, avec une grâce et une expérience parfaites, elle se mit en selle.

— Adieu ! fit le capitaine. Et que les Trois Rois de Cologne vous protègent.

Gais de la fraîcheur matinale, les deux chevaux s'enlevèrent d'un bon train et disparurent dans le brouillard.

II

FÉRISTER

Perché sur une cime rocailleuse, le château de Férister domine de ses quatre tours la vallée de l'Ourthe, étroite et profonde en cet endroit.

Aux flancs de la colline ainsi couronnée, s'accrochent en grappes une trentaine de chaumières, toutes d'honnête apparence, quelques-unes complétées d'un jardin en terrasse. Au bas, le long de la rivière, les ruines d'un moulin et de quelques bâtiments incendiés attestent combien il est dangereux, en ces temps de rapines, de s'écarter hors de l'immédiate portée de son protecteur naturel.

Quoiqu'il soit ancien déjà, à en juger par les lierres noirs et les houppes de clématites qui l'escaladent jusqu'aux collerettes de ses créneaux, Férister est merveilleusement aménagé pour la paix et pour la guerre. Sa seule entrée, vers le plateau, est gardée non seulement par des douves et par de lourdes portes, mais aussi par des ouvrages avancés, d'un style tout récent, percés

d'archères embrasées où apparaissent les gueules des coulevrines.

La cour d'honneur est assez spacieuse. Bien qu'un de ses côtés soit fermé par la haute façade d'une chapelle ogivale, elle donne quelque lumière aux salles du château dont les fenêtres extérieures, à cause de leur étroitesse et de la formidable épaisseur des murs, laissent à peine filtrer par leurs barreaux les rayons du soleil.

Vers le plateau, le donjon se prolonge en communs et dépendances d'allure non moins massive : granges, écuries, étables, bergeries, colombiers, basse-cour, auxquels font suite des vergers et des champs encerclés d'un puissant mur d'enceinte.

C'est dans ce donjon que s'est réfugié, tel un sanglier blessé dans sa bauge, le vieux comte de Berlo, célèbre, même au delà des frontières de la Principauté, pour sa valeur et sa sagesse.

Peu d'existences ont été aussi remplies que la sienne.

Tout jeune écuyer, à peine sorti de page, il a fait ses premières armes en 1408, il y a bientôt soixante ans, lors de la fameuse bataille livrée dans la plaine de Russon, auprès d'Othée, et qui mit aux prises Thierry de Perwez, l'élu d'Avignon, et Jean de Bavière, l'élu de Rome, en compétition pour le siége de Saint-Lambert,

Bataille terrible, où les Liégeois qui croyaient déjà avoir le dessus, furent victimes d'un mouvement tournant qu'ils prirent pour un commencement de fuite, et se trouvèrent tout à coup enveloppés, chargés à flanc, percés et rompus... Résistance acharnée, terminée en boucherie, oû vingt mille hommes furent occis du côté des Liégeois.

Le jeune Berlo avait failli y trouver la mort auprès de son père qui commandait les milices, et de son ami d'enfance Henry de Salm à qui avait été confié, en cette journée, le fameux étendard de Saint-Lambert.

Réduit à fuir au lendemain de cette bataille devant la répression de Jean de Bavière et les vengeances privées, qui furent non moins sanglantes que le combat lui-même, Guillaume de Berlo, orphelin, frappé de bannissement dans sa personne et de confiscation dans ses biens, s'engagea comme soldat sur les galères de Venise. Cinq ans, il demeura au service de la Sérénissime République. Avec Foscari, il fit campagne contre les Infidèles qui pressaient de toutes parts l'empire d'Orient et les comptoirs vénitiens. Il fut aux marches du Danube. Il fut en Grèce, en Egypte, en Syrie. Pour les assauts, on ne lui connaissait point de rival. Un jour, il faillit entrer par surprise, et longtemps avant tous les autres

assiégeants, dans la place de Zara en Dalmatie. Mais au moment même où, après avoir laborieusement escaladé un mur de basalte presque à pic, il s'accrochait à un des créneaux du rempart, une hache lui trancha la main gauche. Il tomba de vingt pieds de hauteur et quand on put le ramasser, son heaume et son corselet de guerre étaient fracassés et chacun le crut mort.

Cependant il ressuscita tout à coup, juste à temps pour n'être pas enterré. Quelques semaines plus tard, le membre mutilé était remplacé par un crochet de fer. Et les méchants n'y avaient rien gagné.

Venise ayant traité avec les Ottomans, il s'en alla, richement récompensé par le doge, porter son humeur vagabonde par les autres villes de cette douce Italie dont il aimait les hommes d'épée élégants et hardis et plus encore les hommes d'études et de science au commerce desquels il trouvait son meilleur plaisir.

Il était aux côtés du gonfalonier de Pise quand celui-ci fut tué d'un carreau d'arbalète en reconnaissant l'assiette du retranchement de San Giminiano. Un autre jour, il entra à Sienne avec des reîtres allemands engagés par Florence.

A la cour des Médicis, il s'enivra d'art et de poésie.

En France, il lutta contre les Anglais avec

Jeanne d'Arc, et ce fut le beau Dunois qui l'arma chevalier.

Tant d'aventures ne lui avaient point fait oublier sa petite patrie liégeoise qu'il aimait d'un âpre et profond amour, — tout son être vibrant aux nouvelles qu'au hasard des voyages il pouvait en recueillir.

Des temps un peu plus propices étaient venus pour Liège.

A Jean-sans-Pitié avaient succédé des princes évêques plus ménagers des droits et des habitudes de leur peuple : Jean de Walenrode, puis Jean de Heinsberg, le jeune archidiacre de Hesbaye. Le régiment de Bavière avait été aboli et la paix de Fexhe remise en honneur.

A l'intervention du légat de Rome, Berlo obtint que la sentence de bannissement, décrétée contre lui, fût rapportée. Agé de trente-huit ans, il rentra au pays de ses pères, riche de gloire et de fortune loyalement amassées. La noblesse de Liège lui fit fête. Il se maria, restaura les biens de son patrimoine, en acquit d'autres, s'inscrivit au métier des armuriers qu'il aidait de son expérience, — usant de toutes choses avec prudence et largesse, appelant et retenant auprès de lui les savants chroniqueurs, les gentils poètes, les musiciens du Hainaut, les peintres des Pays-Bas. Il reçut et hébergea maître Jehan Van Eyck,

dont le renom d'imagier commençait déjà à se répandre. Avec Chastellain, il s'initia aux gloses des anciens et aux choses de la rhétorique. Il compléta par de savantes notices le "Miroir des Nobles de la Hesbaye," œuvre du très docte Jacques de Hemricourt.

On s'habitua à recourir à Berlo, tantôt comme à un citoyen de bon conseil, tantôt comme à un chevalier instruit des choses de la guerre et des tournois.

En 1433, il réprima la conjuration des d'Athin qui avaient voulu de vive force reconquérir le pouvoir dans la Cité. En 1446, il alla mettre bon ordre aux rapines d'Evrard La Marck et s'empara de son château d'Agimont.

Ainsi, il vivait de toutes les péripéties de la vie liégeoise, ne refusant pas non plus son concours à l'administration de la "Temporalité." Il avait fait longtemps partie du collège des commissaires chargés de veiller à la sécurité publique, au maintien des privilèges et à l'observation des statuts. Il avait siégé au Tribunal des XXII. Il avait pris rang dans les ambassades auprès du Pape, du roi de France et du duc de Bourgogne. Elu maître à plusieurs reprises, il avait dirigé prudemment les affaires publiques.

Lorsque ses charges le lui permirent, il lui arriva encore de promener en pays voisins sa vieille épée, nostalgique des aventures de sa jeunesse. Un hiver, à la prière de Charles VII de France, il courut jusqu'aux Pyrénées combattre avec d'anciens compagnons d'armes les Armagnacs alliés des Anglais. Plus d'une fois, des instances amicales ou des défis courtois l'appelèrent à des joûtes avec René d'Anjou, Jean de Luxembourg, le comte de Saint-Pol, ou avec Jacques de Lalaing, le " bon chevalier flamand " qui tenait Berlo en haute estime. Ensemble, ces deux vaillants rompirent plusieurs lances au fameux tournoi qui fut donné sur le marché de Bruxelles, le premier dimanche du Carême de 1452.

A connaître tant de pays et de gens, en cette période ambigue et trouble, grosse de prophéties et d'etranges pressentiments, où la foi et les violentes passions de la Chrétienté étaient sourdement travaillées par l'annonce d'un renouveau, Berlo n'avait laissé entamer ni la fermeté de son caractère ni la clarté de son jugement.

Certes, l'âme humaine est hospitalière et peut, avec beaucoup d'impartialité, donner asile à des sentiments et à des goûts qui semblent disparates. Mais s'il avait appris à se défier des hommes, il n'avait rien renié de ses traditions d'héroïsme et

d'honneur sans tache. Il savait apprécier le commerce des grands, le charme de ces cours où brillaient les chevaliers et les artistes, mais il aimait aussi le bon peuple des métiers auquel il pardonnait sa mobilité et même ses excès pour sa franchise et sa hâte à s'aider mutuellement. Tout en se plaisant à converser avec ses pacants et ses forestiers, auxquels il enseignait les progrès de la culture qu'il avait appris en d'autres régions, il se délectait aux choses de l'antiquité païenne, curieux d'anciens manuscrits et de gloses savantes. D'ailleurs, il était bon et loyal chrétien, et Notre-Dame de Montenaeken, à laquelle il avait fait don de merveilleux vitraux, en pénitence de ses péchés de guerre, n'avait pas de fidèle plus dévoué à son culte.

Aux hommes de ce temps, où l'action demeurait brutale, où la duplicité régnait sur les transactions, une philosophie nouvelle offrait comme un but suprême, non l'équilibre des sensations et des facultés, mais les transports d'une adoration infinie et d'une sensibilité presque féminine. En contraste avec leur existence violente, elle leur proposait la contemplation extatique, les ravissements inexprimables et des délices que les sens, la parole et l'imagination n'atteignent pas. Plus il avançait en âge, et plus Berlo prisait cette philosophie. A suivre ses enseignements, il se

promettait de trouver la félicité de sa vieillesse et un doux acheminement vers le salut.

Sa famille n'était pas nombreuse. De son mariage, trop tôt brisé par la mort, il n'avait gardé qu'un fils et qu'une fille. Le fils, tout jeune encore,—ayant été désigné pour accompagner en 1444, l'évêque Jean de Heinsberg qui avait promis le voyage de Terre Sainte, — fut surpris à Milan par une fièvre maligne et y succomba en quelques heures. Sa fille avait épousé un digne et sage homme, Gilles de Metz. Mariée d'un an, elle était morte en donnant le jour à une fille, dont le vieux comte de Berlo avait été le parrain et qu'il avait appelée Johanne en souvenir de l'héroïque Pucelle avec laquelle il avait combattu. Mais l'affection de son beau-fils et le charme enfantin de la petite Johanne consolaient mal le vieux comte de n'avoir point d'héritier direct pour perpétuer les nom des Berlo.

Hélas ! sa vieillesse devait être plus contrariée que ne l'avaient été les autres âges de sa vie. Dès 1455, date à laquelle, cédant aux artifices et à la duplicité de duc de Bourgogne, Jean de Heinsberg avait consenti à résigner son évêché au profit d'un neveu du duc, le jeune Louis de Bourbon, — un écolier de Louvain, âgé de dix-sept ans, ami de la bonne chère et du plaisir, — la Principauté

était entrée dans une ère de bouleversements où presque sans répit, les émeutes succédaient aux coups de force, les proscriptions aux complots, les massacres aux révoltes, les appels au Pape aux mises en interdit, les fuites du Prince aux usurpations, les interventions étrangères aux luttes civiles... Temps de guerres sans pitié et d'inimitiés mortelles. Le désordre était partout. L'autorité, nulle part. Conférences, députations, remontrances, assemblées, ordonnances, décrets ne servaient, semblait-il, qu'à rendre plus inextricable l'enchevêtrement des haines, des ambitions, des passions, des intrigues. Berlo essaya de réagir. En vain. La noblesse ne connaissait plus de hiérarchie. Ni suzerain, ni vassal. Ni aînés, ni cadets. Chacun voulait être chef de sa branche et se composait un blason indépendant. Il en allait ainsi de la république liégeoise elle-même. N'ayant plus de maître ou en ayant trop, elle se transformait en une démagogie factieuse. Comme un instrument affolé, elle passait d'une influence à l'autre. Des tribuns, dont certains voulaient le bien de la patrie, et quelques-uns leur bien propre, Raes de Heers, Baré de Surlet, Eustache de Strailhe, Jean Collard, Joris Delvaux, Guillaume Deschamps, Renaud de Rouveroy, Jean de Ville, Anselme de Velroux, un jour tout puissants, étaient dénoncés le

lendemain comme traîtres à la Cité. Eux-mêmes succombaient souvent à cette exaltation qui poussait les esprits populaires à tous les excès.

Tandis que le vieux comte, amer et désabusé, se retirait à Férister parmi ses souvenirs et ses manuscrits, son beau-fils Gilles de Metz, qui avait commencé le mouvement contre l'évêque, crut pouvoir servir encore la cause du pays en demeurant à Liège où les fonctions de maître lui avaient été dévolues. Ses sages conseils n'empêchèrent point les milices d'aller piller le ban de Herve et d'aller assiéger Fauquemont pour se faire battre ensuite à Montenaeken le 15 d'octobre 1465 par la cavalerie du duc de Clèves, des comtes de Nassau, de Horn et de Gaesbeek, alliés de Philippe-le-Bon. La défaite entraîne des sacrifices. Gilles de Metz voulut éviter à Liège une ruine complète. Désigné par les métiers pour négocier avec le comte de Charolais, il obtint la paix à condition que la ville payât au duc 340.000 florins du Rhin et qu'elle renonçât à toute alliance. Lorsqu'il rentra de Saint-Trond à Liège, heureux du résultat de sa mission, le populaire, instigué par Baré de Surlet, l'accueillit avec des cris de fureur : " Traître ! vendeur de sang chrétien ! " Baré le fit arrêter et conduire au Palais. Sans autre forme de procès, un tribunal improvisé, où siègeaient Eustache de Strailhe et Raes de Heers, le condamna à la piene

capitale comme traître à la Cité. Conduit au pied des degrés de Saint-Lambert, au son de la cloche du Ban, par une sinistre journée de neige et de brume, Gilles de Metz invoqua en vain devant la foule toute une vie d'honneur consacrée au service de l'Etat. Le fauve était déchaîné. Il voulait sa victime. Comme Gilles de Metz était chevalier (ayant été armé par Louis XI), son écu, blason effacé, pointe renversée, fut traîné dans la boue. Ses éperons lui furent coupés au ras du talon. Puis, après l'accomplissement de ce rite infamant, la tête de Gilles de Metz, tranchée par le glaive de justice, roula sur la place.

La nuit venue, quelques amis du sire de Metz transportèrent son cadavre mutilé au château de Férister, où on l'ensevelit.

La désolation et la rage du vieux comte de Berlo furent extrêmes. Puis, il se renferma en un silence farouche, demandant qu'on le laissât mourir seul, exigeant que la fille unique de Gilles de Metz, sa filleule Johanne, qui vivait depuis plusieurs années à Férister, égayant de son charme la solitude de l'aïeul, fût désormais confiée à d'autres mains que les siennes. Il se jugeait incapable maintenant de lui enseigner autre chose que la haine de l'humanité. Tant de traverses et tant de deuils successifs ne démontraient-ils point, disait-il, qu'il portait malheur aux siens ? Mieux valait qu'elle

fût élevée par d'autres et que cette fleur à peine éclose, presque sauvage encore, ne se desséchât point aux côtés d'un arbre vermoulu et tout près de s'abattre. La jeune fille fut conduite chez une de ses tantes, abbesse au moustier de Moulins, qui se chargea de l'instruire comme il convenait à une fille de telle lignée. Depuis de longs mois, Johanne avait donc quitté Férister. Et le vieux comte y demeurait seul, ne sortant point du donjon.

Cet après-midi de septembre, il s'est installé à sa place favorite, dans une des baies, profondes de toute l'épaisseur des murs, qui éclairent la grande salle du château. La salle est d'un luxe sévère. Des tapisseries d'Arras y racontent le siège du château de Montfort que les quatre fils Aymon, aidés de leur cousin Maugis, défendirent pendant treize mois contre l'empereur Charlemagne. Entre les tapisseries, des trophées où les heaumes, les lances, les cimeterres jettent des reflets de pierreries et d'acier, rappellent les prouesses du comte, tandis qu'aux dressoirs, des plats mauresques, de grêles flacons de Venise, des vidrecomes allemands historiés de blasons évoquent ses voyages, et que, sur quelques tables, des vases antiques très précieux et de nombreux manuscrits disent ses goûts de retraite. Au manteau de l'énorme cheminée brillent faiblement les armes que les

Berlo ont empruntées à la villa de Tongres ; " vairées d'argent et d'azur à une fasce d'or " et qui se reproduisent aux solives du plafond et aux corbeaux des poutres traversières.

De l'embrasure où il est assis, contre le volet intérieur qu'il a ouvert, le vieux comte peut voir la vallée sinueuse aux flancs rocailleux et boisés. Mais il paraît tout absorbé par l'examen d'un in-folio sur lequel se penche son front pâle, qu'encercle un bonnet de velours noir. Ce n'est point un manuscrit, mais un de ces nouveaux livres que les marchands allemands vendent aujourd'hui dans les foires et dont l'extraordinaire régularité d'écriture révèle l'emploi de procédés mécaniques. Le regard du vieillard brille avec une attention pénétrante sous ses sourcils touffus, d'un blanc de neige, comme les boucles de la chevelure qui s'échappent de son bonnet, comme la barbe longue et large qui descend sur sa poitrine. Et cette étude le distrait de ses douloureuses rancœurs. Il en oublie pour un moment les visions de deuil et de sang qui s'éveillent en son esprit au souvenir de la révolution liégeoise et du meurtre de son beau-fils. Il en oublie les nouvelles qu'il a reçues quelques jours auparavant touchant le siège et la ruine de Dinant. Il en oublie même les inquiétudes que ces nouvelles lui donnent sur le sort de sa petite-fille et filleule.

Des courriers, venus de Liège, lui ont appris qu'après avoir assouvi ses vengeances sur Dinant, le comte de Charolais, sans désemparer, s'était dirigé vers Liège, campant à Namur, puis à Tirlemont, puis à Waremme, tandis qu'Antoine, bâtard de Bourgogne, entrait déjà en vainqueur à Saint-Trond. Dans une telle conjoncture, les Liégeois, suivant leur coutume, avaient tourné fiévreusement, follement, d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre, comme des girouettes à tous les vents que soufflaient les factions. Tout d'abord, on déclara traître à la Cité le vieux maître Guillaume Deschamps, qui avait suggéré d'aller proposer la paix au duc de Bourgogne. Il subit la peine capitale qu'avaient subie quelques mois auparavant le bourgmestre Gilles de Metz et le comte de Graz, haut avoué de Hesbaye. En cette décade sanglante, c'était ainsi que les magistrats liégeois résignaient leurs fonctions, et le roi de la démagogie, Raes de Heers, qui laissait à d'autres les emplois, veillait à maintenir cette coutume. Puis, comme l'armée bourguignonne était toute proche, les milices, équipées en hâte, coururent à sa rencontre jusqu'à Oleye, que est à une demi-lieue de Waremme. Un des maîtres, Rouveroy, qui voyait bien le danger, prit une résolution soudaine. Courageusement, il se rendit à l'ost du comte de Charolais et lu

proposa la paix, aux conditions que Gilles de Metz avaient obtenues au début de l'année. Le comte accepta, exigeant de plus cinquante otages en garantie de l'exécution de la convention. Comme Raes de Heers passait volontiers au second plan les jours de bataille, Renaud de Rouveroy échappa à la décollation. Le peuple ratifia la paix et envoya les ôtages. Le comte de Charolais, ayant désigné Guy de Brimeur, seigneur d'Humbercourt, pour exercer en son nom les fonctions de mambour de la ville et du pays de Liège, retourna à Bruxelles.

Mais c'est à peine si le cœur desséché du vieux Berlo a tressailli à ces nouvelles. Que lui importent désormais les dangers courus ou évités par la patrie, les maléfices de Raes, les excès de cette foule ingrate ? Il n'est plus de ce monde, sauf pour y préparer son salut. Plongé dans ses lectures, *in een hoeksken met een boeksken*, selon le dicton thiois, — également épris des historiens et des théosophes de langue latine, de langue française, de langue flamande, il se plaît aux chroniques de Jehan Lebel et de Jehan Froissart, aux écrits mystiques de Jehan de Ruysbroeck *doctor admirabilis*, de Denys Van Leuwen le Chartreux *doctor extaticus* et de Gérard De Groote de Deventer *malleus hereticorum*.

Toutes les inventions par lesquelles se traduit

l'esprit curieux du temps ne le trouvent point systématiquement rebelle comme d'autres chevaliers. Il ne s'effraye point de voir l'instruction devenir une chose vulgaire. Mais il s'inquiète à l'appréhension que ces imprimeurs mécaniques ne remplissent le monde de ces fautes grammaticales et de ces anomalies que les moines calligraphes évitaient religieusement.

A tant lire, ses yeux se fatiguent. Un moment, le regard voilé, le comte referme le volume qu'il tient à la main et dont la reliure de vélin est armée au dos veines saillantes. Il se surprend à penser à sa petite-fille absente. Si fière, sous ses cheveux aux bandeaux légèrement ondulés qui tombaient en écharpe sur ses épaules, si gracieuse avec son petit bliaud fait d'une étoffe à bêtes et à fleurs, elle lui lisait, d'une voix fraîche et sûre, les livres de son choix, n'étant même point butée aux phrases difficiles des " libri Teutonici." Le soir venu, elle chantait, en s'accompagnant de son luth, les sirventes et les chansons de guerre, glorifiant les chocs des glaives sur les targes et les défis des preux. Puis lui-même, renversé au dossier de sa cathèdre, lui contait les gloires de sa patrie et de sa famille.

Il se reproche d'avoir éloigné cette enfant dont il est le seul protecteur. La digne abbesse de Moulins aura-t-elle pu traverser sans encom-

bre, elle et sa famille religieuse, cet orage d'incursions, de pillages, de combats, qui vient de passer sur le pays de Dinant ? Il songe...

A la poterne d'entrée, le son du cor a retenti. C'est l'annonce de quelque arrivée importante. Le vieux comte tressaille comme sous l'empire d'un pressentiment. Les deux lévriers qui, auprès de lui, étaient couchés en des attitudes de sphynx émaciés sur les carreaux jaunes et verts, surgissent de leur nonchaloir et dressent l'oreille.

Un vieil écuyer apparaît aux degrés de la salle. Il ne peut point cacher son émotion :

— Monseigneur, dit-il, c'est la damoiselle Johanne qui rentre au château. La voici qui descend de selle aux montoirs du perron.

Oh ! comme le parti-pris de détachement et d'impassibilité que sa philosophie et sa propre volonté lui commandent, a vite fait de fondre sous l'afflux du sang qui monte au cerveau du vieux seigneur. Il chancelle presque en allant au devant de la jeune fille.

Mais déjà la voici qui tombe dans ses bras. Avec un respectueux amour, elle baise sa barbe blanche.

— Mon père ! mon père ! fait-elle presque défaillante.

Les deux lévriers qui l'ont reconnue sautent à ses mains pour les lécher.

— Viens, mon enfant. . . Repose-toi.

Le vieillard commande qu'on apporte l'aiguière et le bassin pour qu'elle se rafraîchisse. Il veut qu'elle boive un plein hanap de ce vin aromatisé dont il connaît le secret el qui réconforte de la fatigue des longs voyages. Déjà, la jeune fille conte au vieillard qui l'interroge son départ de Moulins en société du chapelain,—comment des routiers les surprirent avant Assesse, qui devait être leur première étape,—comment ils les conduisirent au camp des compagnons de la " Verte Tent,"—et comment un de ces compagnons, muni de l'habit et du sauf-conduit du chapelain (s'étant d'ailleurs montré en l'occurrence digne du personnage qu'il avait emprunté), l'avait escortée jusqu'aux limites du fief, où elle l'avait d'elle-même congédié, désormais sûre de la route et désireuse de lui cacher son nom. Elle dit aussi au vieux comte la désolation des campagnes parcourues : les chemins défoncés, les terres incultes, les métairies mornes et silencieuses, les maisons abandonnées, ouvertes à tous les vents, portes et châssis brûlés, et çà et là des animaux domestiques à l'abandon.

Le vieillard avait souvent ouï parler des compagnons de la " Verte Tente." Son âme assagie

répugnait à ces expédients de vie sauvage. Puis, il avait gardé le souvenir des condottieri italiens et de leurs bandes toujours prêtes à tous les méfaits. Lui-même avait traqué dans le Languedoc les compagnies d'écorcheurs, alliées des Armagnacs. Il s'indigna contre ces partroubleurs de paix, ennemis de Dieu et des bonnes gens.

— Pourtant, messire, dit Johanne, ceux que j'ai vus (elle pensait au noble langage que le capitaine lui avait tenu), m'ont dit que l'amour de la Cité, la défense de nos villes et de nos champs, étaient les plus chers de leurs soucis. Leur chef ne m'a point semblé un brigand tel que vous dites, mais plutôt comme un de ces chevaliers d'aventures dont parlent les vieilles histoires.

— Vertu de Dieu ! fit le vieux comte. S'il a reçu le saint baptême de la Chevalerie, ce que je ne sais, je tiens qu'il profane ce sacrement. Le chevalier doit protection aux faibles et le secours à ceux qui l'appellent. Mais ce n'est point en armant toutes sortes de gens sans aveu, en désorganisant les institutions de la Cité, en grossissant le nombre de ceux qui vivent de brigandage plutôt que de travail qu'il accomplira sa mission. Aux temps lointains des Roland et des Godefroy, la Cité n'existait pas. La Chevalerie errait par le plat pays, où les bonnes gens disséminées n'avaient

qu'elle pour les protéger. Des temps moins farouches sont venus. Les gens de communes, qui sont des gentilshommes à cloche, doivent être défendus autrement que les manants toujours en crainte d'une incursion des Maures. Les vieilles raçines de l'arbre de la Chevalerie ne sont pas desséchées, mais il faut aujourd'hui à cet arbre de nouveaux rameaux. C'est dans la Cité, suivant ses lois et ses coutumes, que la Chevalerie doit perpétuer ses devoirs d'honneur et de tutelle. A Liège, plus qu'ailleurs, notre Paix de Fexhe que les chevaliers ont consentie avec l'évêque, le chapitre, les villes et les métiers, établit des tribunaux pour protéger chaque citoyen contre toute autre force que celle des lois. Aux tribunaux de veiller à la liberté, de sauvegarder le bon droit de chacun, d'entendre et de juger les plaintes. Que s'il faut changer les lois et les usages, c'est à la volonté générale, au " Sens du Pays " à y pourvoir. Il faut respecter ces paix que nous avons jurées, et non point chercher, en dépit d'elles, à se faire justice à soi-même. Le premier devoir d'un chevalier est de tenir sa parole.

Et s'exaltant au son de sa voix, le vieux comte ajouta :

— Ce n'est point à dire, Dieu merci ! qu'il n'y ait plus de rôle à remplir pour les chevalier d'aujourd'hui. L'épée peut accomplir des ex-

ploits quand elle obéit à la Cité aussi bien que lorsqu'elle sert la volonté d'un seul. A défaut d'épée, on peut d'ailleurs protéger les faibles par la parole, par le bon gouvernement, par l'exemple de sa vie, les conseils et les soins qu'on prend des bonnes gens,—et cela n'est pas moins méritoire !

— Je sais que vous l'avez fait, messire, dit la jeune fille.

— Oui, Johanne, je l'ai tenté... Ton père aussi. Et avec nous, tant de vaillants parmi mes amis de jadis. Mais il s'en faut que tous les autres aient cherché à conformer leur idéal chevaleresque aux conjonctures nouvelles et à grandir leurs âmes aux besoins des temps nouveaux. Tandis que les inventions de toutes sortes : hier les archers, aujourd'hui les bombardiers ont réduit le rôle de l'épée, sans que les principes chevaleresques aient cependant changé, n'est-ce point une dérision qu'en notre pauvre pays de Liège comme ailleurs tant de seigneurs n'aient vu dans tous les conflits que coups à donner, vivant de la guerre sans songer du tout à ceux qui en meurent, et, au lieu de servir les humbles, se servant d'eux ? Bien plus, il en est qui, sous couleur de défendre les gens des métiers, les poussent à réclamer toujours sans mesure et sans merci, les arment les uns contre les autres au grand dam de la paix publique, si bien que nos bourgeois vont s'acha-

lander auprès des marchands étrangers, dans les villes voisines ou les franches foires. Voilà pourquoi cette terre, jadis saine et féconde, se transforme en un champ d'herbes vénéneuses et mortelles. Dans d'autres pays, il est vrai, ce sont les princes ou les rois qui jouent aux chefs de bandes ou de factions. Partout, traîtrises et coups de force ! Le roi d'Aragon fait tuer ses neveux. Le duc de Gueldre empoisonne son père. Le comte d'Armagnac ose demander au Pape des dispenses pour épouser sa sœur. Temps de pestilence et de scélératesse !

Johanne retrouvait dans ce flux de paroles, par lequel le vieux comte se soulageait, semblait-il, d'un silence trop long pour sa nature malgré tout active, les propos de son père et de son aïeul, auxquels, enfant, elle avait assisté et les enseignements qu'elle avait reçus de ces hommes austères. Mais elle y découvrait une forme plus violente, plus âpre, et les éclairs qui brillaient dans les yeux du vieux comte lui causaient une sorte de malaise.

— Viens, dit Berlo, se levant de son siège. La nuit va bientôt tomber. Et je veux que le jour de ton retour ici ne soit pas perdu pour ton devoir.

Avec elle, la dominant de sa haute taille et s'appuyant à son épaule, le vieillard sortit de la salle,

traversa quelques chambres désertes, puis la cour d'honneur où picoraient des pigeons familiers.

D'une clef qu'il portait à la ceinture, il ouvrit l'huis de la chapelle. Tout au fond de l'abside déjà sombre, derrière l'autel, un monument funéraire avait été disposé dans une niche. La lueur recueillie qui filtrait à travers les croisillons de parchemin d'une grande lanterne suspendue à la voûte éclairait faiblement une dalle sur laquelle gisait, étendu, un corps de pierre. Johanne frissonna à la vue de ce tragique simulacre qui figurait un chevalier, revêtu du haubert et des cuissards, croisant les mains sur la poitrine d'un geste hiératique,—mais sans tête... Ses yeux déchiffrèrent, en dessous de la statue tronçonnée, une devise sculptée dans la pierre : "Heure viendra qui tout payera." D'ailleurs, pas un nom, pas une date, pas un blason.

— Mon père ! murmura-t-elle.

— Dieu ait son âme en son saint Paradis ! Tu vois son cadavre mutilé et tu lis la devise. J'ai fait sculpter cette pierre en ton absence... Tant qu'il ne sera pas vengé, il ne faut point, entends-tu, lui donner d'autre tombeau.

Il lui mit sur l'épaule sa main droite, osseuse et lourde, et regardant en face ce jeune visage dont la grâce sévère se troublait d'émotion, ce front ingénu qui palpitait, ces grands yeux dilatés, ces

lèvres d'un rouge de pourpre qui ne s'étaient point encore attendries à l'amour humain, mais qu'une sorte d'effroi religieux faisait frémir :

— Tu n'es qu'une femme, ajouta-t-il, et je garde toujours quelque rancune à Dieu qui nous a si mal servis, de laisser tomber en ta quenouille la race des sires de Metz et la mienne. J'avais rêvé des fils et des petits-fils, que j'aurais formés aux intentions droites et que j'eusse moi-même armé chevaliers. Ils auraient pu servir la Cité, en profitant de mes exemples et en évitant mes fautes, tenir le fief, un jour peut-être marcher à l'Infidèle. Ma science déjà mûre eût profité aussi de leur esprit jeune et entreprenant. Sans doute, j'aurais pu leur laisser en toute quiétude le devoir de venger leur père et leur aïeul... Mais nous sommes seuls, seuls. Et c'est à toi, à toi, Johanne, que ce devoir incombe... Tu connais les ennemis de ton aïeul et les meurtriers de ton père. Tu sais, insista-t-il d'une voix plus basse et plus pénétrante, de quelles injustices, de quelles infamies, de quelle mort, ils ont outragé cet homme de grand sens et de grande vertu. Raes de Heers, Fastré Baré de Surlet, Eustache de Strailhe, retiens ces trois noms. Raes, le rebut de la noblesse lossaine, le fourbe entre les fourbes, tremblant devant l'épée comme Wathieu d'Athin, mais plus que lui habile à se servir des pauvres gens. Baré de Surlet, l'être

d'ambition et de volupté, jouet docile entre les mains de Raes et de Pentecôte d'Arkel. Eustache de Strailhe, le seigneur d'Othée et d'Hamale, dont le nom m'était cher jadis comme celui d'un vieux compagnon d'armes, mais que je hais maintenant à l'égal des plus odieux pour l'arrêt infâme auquel il s'est associé. Plus coupable que ses complices parce qu'il a dû mieux comprendre sa forfaiture, à moins que le mercantilisme auquel il s'adonne dans son avidité des richesses n'ait avili son sang. Je l'excuse aussi moins qu'un autre, parce que son beau-père à lui, Jean de Seraing, le vieux mayeur, avait de même été lâchement occis par les gens de Raes sur le marché de Tongres un an auparavant et qu'il n'a pas eu honte de prêter son concours à Raes pour faire massacrer ton père ! Raes de Heers, Surlet et Strailhe, retiens ces trois noms, enfant. Si l'avenir permet que tu puisses te venger d'eux par toi-même ou par d'autres, sur eux-mêmes ou leur lignée, tu n'y failliras point, n'est-ce pas ? ... Un jour viendra,—et bientôt,—où tu auras à pourvoir le fief d'un défenseur en épousant un seigneur digne du fief et de toi. Tu as le cœur trop haut pour penser à le choisir dans la race de tes ennemis. Ce serait la honte des hontes ! Mais que celui qui t'épousera épouse aussi ta haine. Que les enfants qu'il te donnera boivent

cette haine avec le lait maternel. Qu'ils la transmettent à leur tour à ceux qui sortiront d'eux.

Heure viendra qui tout payera ! Mais tant que cette heure ne sera pas venue, que le souci d'une juste vengeance coule avec le sang dans tes veines et dans les veines de nos descendants. Jure-le-moi, sur cet autel !

La jeune fille écoutait, sans en rien perdre, ces paroles haineuses. Ses longs cils frémissaient et une émotion croissante oppressait sa jeune poitrine.

— Si j'étais homme comme vous ou mon père, fit-elle, j'aurais voulu être comme vous loyal chevalier. J'aurais eu comme vous la haine et le mépris de toute bassesse, de toute injustice, de toute méchanceté. Au prix même de la vie, je n'aurais pas voulu parjurer ma foi... Je ne suis qu'une femme, vous l'avez dit. Mais croyez-vous que je n'ai pas, moi aussi, le sentiment de ce que je dois à Dieu et aux miens ? Je vous aimerai, messire, afin que vous n'ayez point trop à souffrir de moi. J'étudierai avec zèle pour pouvoir lire les ouvrages que vous préférez et consoler ainsi votre vieillesse. N'ayez pas crainte que j'oublie jamais la mémoire de mon père. Vous dites que nous ne sommes que deux en ce monde. Non, messire, ce mort vit avec

nous ! Il n'est pas de jour où son souvenir ne me hante et où je ne pleure en secret de la monstrueuse sentence qui le condamna. Oui, je jure d'en poursuivre la réparation... Mais vous voulez que je jure la haine !... Mon père, Dieu n'est-il pas là pour nous venger ?

— Oui, Johanne. Mais il faut seconder sa justice. Et nous avons trop longtemps aidé sa misèricorde.

Agitée par vingt sentiments contraires, Johanne ne trouva que ce mot :

— Prions.

Et la face contre terre, elle se prosterna vers le tombeau paternel. Les versets du Pater qu'elle avait commencé à réciter, elle les acheva en d'irrésistibles sanglots, qui secouaient son corps gracile. Elle resta longtemps, longtemps ainsi, jusqu'à ce que le vieillard la fit se relever.

— Je croyais ton âme plus forte, lui dit-il, d'une voix où perçaient le reproche et la commisération. Viens, viens...

Devant l'autel, il lui montra, enchâssée dans le chœur, une grande dalle nue de marbre noir.

— Quand je mourrai, dit-il, c'est à cette place que je veux être enseveli.

Puis, il la bénit, d'une croix tracée sur le front, comme c'est la coutume des aïeux de bénir les enfants.

— Tu es lasse, mon enfant. Va te reposer. Nous reparlerons encore de ces choses...

En ce domaine qui l'a vue enfant rieuse, et où chaque pas éveille pour elle quelque souvenir, Johanne se reprend à vivre, avec plus de recueillement, la vie qu'elle mena avant son départ pour le moustier de Moulins.

Le plus souvent, elle demeure auprés de l'aïeul. Elle veille aux soins domestiques, elle écoute les longs récits du vieillard et ses leçons qu'elle voudrait moins amères. Pour détourner le cours de ses pensées passionnées, elle lui relit ses traités favoris. Ou bien, elle l'égaye de quelque chanson ou bien encore elle joue avez lui aux tables et aux échecs.

Lorsqu'il prétend qu'elle se libère aux doux après-midi du premier automne, les vassaux qui l'aiment depuis toujours et s'étonnent qu'elle soit tant grandie, se réjouissent à l'admirer et à l'entendre. Auprès de tous, elle est en renom de charité. Experte à panser les plaies, elle a soigné plus d'un pauvre malade qui ne l'a pas oublié. Elle s'intéresse aux travaux de la ferme. La grande cour, au sol soigneusement battu, s'anime de l'activité des varlets qui engrangent les blés et les fourrages. Des vastes écuries, qui s'étendent tout près du château, où elles continuent les cuisines et les

celliers, sortent des ronflements de chevaux mêlés au bruit sourd des bat-flancs heurtés. Elle ne manque point d'aller voir Marchegay, le beau destrier dont le capitaine de la " Verte Tente " lui fit le don inattendu. La bête est devenue son amie et pointe les oreilles dès qu'elle approche. Johanne se plaît à lisser son poil luisant et à lui baiser les naseaux.

Une troupe d'oies blanches s'ébroue près d'une mare. Des colombes promènent partout leur plumage changeant. Les dernières hirondelles se rassemblent. Perché sur un mur bas, un grand paon bleu et vert prête sa traîne d'émeraude ocellée d'or et d'azur aux caresses du soleil, sous quoi elle paraît vibrer, en se glaçant de longs reflets de pourpre. Puis il déploie sa queue, et des pierres précieuses semblent voltiger dans l'air. La cour du chenil est commandée par un porche énorme, où les faucons ont leur logis. Johanne y admire la meute des chiens de l'abbaye de Saint-Hubert, jadis un des orgueils et le plaisir de son père. Ils sont noirs, d'un noir tirant sur le roux, avec des sourcils et des pattes de feu, le rein court, moyens de taille, vites au lancer, incomparables à l'attaque. Johanne choisit l'un d'eux pour l'accompagner.

Par un chemin de desserte, elle traverse le

plateau où le labourage entame chaque jour quelque rectangle, confondant en une teinte uniforme ce qui subsiste encored de la diversité des cultures. S'ouvrant dans le mur d'enceinte, une porte basse conduit au bois. Avant d'y pénétrer, Johanne rencontre une potence, dont la nouvelle destination témoigne que le seigneur du fief ne fait point abus de son droit de justice. A la poutre transversale, les enfants du lieu ont accroché la double corde d'une escarpolette.

Ces jours d'automne, qui atténuent les vibrations de la lumière, trop ardente aux jours d'été, confèrent à la forêt une grandeur religieuse. Le cœur y bat alors plus libre. Le mal s'oublie avec moins d'amertume. Le bien se rappelle à l'esprit d'un souvenir plus doux.

Entre les masses profondes des futaies où brillent des écorces d'argent, des percées s'allongent, tapissées de mousses et de feuilles au parfum amer. Johanne croit voir apparaître, au bout de la drève qu'elle suit, comme un fond d'église derrière l'illusion duquel le soleil de septembre met l'étincellement d'un vitrail... Ce chœur de chapelle illusoire recule à mesure qu'elle avance. Il s'évapore et se reforme. Il s'écroule et se reconstruit.

Plus que tout autre coin de la forêt, elle aime, au plus obscur d'une chênaie, dans une ondulation

du sol, une source qu'elle découvrit un jour en ses ébats d'enfant. Que de fois elle est venue se blottir en cette chère retraite mystérieuse ! C'est là que son imagination puérile évoquait, comme en leur décor naturel, les héros et les fées des contes de nourrice. C'est là, elle s'en souvient, qu'elle lut d'un bout à l'autre, en une matinée de printemps,—tandis qu'on la cherchait partout,—le fameux poème de *l'Image du Monde*, œuvre de Gautier de Metz, un de ses lointains aïeux.

Aujourd'hui comme alors, la source s'échappe en " barbouillons," parmi quelques grosses pierres et remplit une vasque naturelle aux mousses merveilleuses et épaisses, dont le contact—elle ne l'a pas oublié,—est un délice aux pieds nus. Assise sur un fragment de roc, elle admire cette eau naissante, pure et cachée comme sa propre vie. Quelles destinées l'attendent dans sa course prochaine ?

Pourquoi se sent-elle animée tout à coup d'un mystérieux émoi, comme effrayée des devoirs funèbres et sacrés qui surgissent autour d'elle comme des spectres exigeants ? Pourquoi, le cœur gonflé, songe-t-elle à cet idéal chevaleresque dont son enfance a été bercée, et cherche-t-elle à en concilier les lois avec ce serment de haine que son aïeul voulut lui arracher et avec cette énigmatique devise du tombeau paternel : " Heure

viendra qui tout payera ? " Un chevalier, son père, en voulant servir la Cité, a été injustement déshonoré et mis à mort. Il faudra qu'un autre chevalier, qui sera son époux, le remplace pour servir la Cité à son tour et faire éclater la justice. Cela lui semble d'une pondération nécessaire dans l'harmonie des choses.

Sa méditation se prolonge si tard qu'elle entend, toute surprise, sonner l'angélus du soir. Elle récite dévotement la prière ingénue. Puis se lève et, en hâte, suit le petit torrent formé par la source et qui dévale en pente rapide jusqu'à l'Ourthe. Le long de cette rivière, bordée de saules, et où les herbes et les feuilles déjà tombées passent en flottilles au cours de l'eau limpide, elle marche d'un pas agile. Ensuite, par une sente escarpée, elle monte au donjon.

Aux vieilles tours, des corneilles s'essaiment en bruyants circuits. Leurs coassements et les beuglements lents et doux des vaches qui rentrent aux étables se mêlent aux derniers accents de la cloche et à la chanson de la rivière au fond de la vallée. Tout cela fait, dans cette fin de jour, une musique familière et pénétrante.

De l'esplanade où Johanne est parvenue, avant de franchir le pont-levis, elle admire le soleil. Là-bas, derrière les bois, il disparaît dans une immense auréole d'or et de sang comme un

triomphateur ou comme un martyr. Bientôt il s'évanouit. Mais de son reflet, il illumine le ciel et le vieux donjon, semblable à ces grandes choses qui ne sont déjà plus qu'un souvenir quand nous les admirons encore. D'avoir bu son dernier rayon, un nuage garde, quelques instants, la transparence lactée d'une opale qui meurt...

Cet astre qui disparaît, n'est-ce point cette chevalerie aujourd'hui méconnue, dont son aïeul aime tant à l'entretenir ? Pourquoi cette pensée surgit-elle en son esprit ? Pourquoi, répondant à cette pensée, ce crépuscule lui rappelle-t-il le soir récent où, auprès d'une cabane de bûcheron, un autre soldat lui parla aussi de chevalerie ?

A l'entrée du donjon héroïque, dont le vieux pont-levis résonne sous ses pas, elle se promet d'être forte et digne de ses aïeux.

III

LE MARCHÉ FRANC DE LA SAINT-JEAN

Enchâssée dans ses collines, Liège achève de dormir. Ses rues sont encore pleines de silence, et son large fleuve, d'une poussée lente, chasse entre les rives noires ses petits remous moirés qui se poursuivent et s'entrelacent.

Mais déjà l'aube mystérieuse affleure parmi les ténèbres. Sur les hauteurs de la Vesdre, un lointain reflet d'aurore se pose comme une crête d'un blanc nacré qui les dentèle. Des demi-clartés naissantes filtrent par les déchirures du brouillard. Les étoiles clignotent. Peu à peu, les sommets se dégagent de l'ombre. Leur voile de gaze s'amincit et se fond. La couleur leur vient. Un à un, ils renaissent à la lumière et à la vie. C'est la hause flèche octogone de Saint-Lambert,gardienne de la Cité, dont la pyramide de plomb doré s'éveille radieuse , la première. Puis voici, parmi les envols fulgurants des colombes, les clochers et les dômes, tous les édifices religieux et civils qui

s'allument au soleil subitement jailli d'une échancrure d'horizon.

Depuis le Val-Benoît jusqu'à Vivegnies, toute cette plaisante vallée où s'allonge et s'étage la ville opulente, s'emplit d'une lumière douce, encore tamisée de vapeur. Les cent rivelettes par où se perdent les eaux confluentes scintillent argentines et rieuses. Les côteaux de Saint-Maur, de Cointe, de Bois-l'Evêque, de Saint-Gilles luisent sous la verdure. Tout au nord, les vastes prairies basses de Droixhe brillent de la rosée qui les emperle.

A ce réveil des choses répond celui des êtres. Les eaux, le ciel, les montagnes, ces éléments toujours jeunes, dont la puissante uniformité domine nos passions et nos inquiétudes, ont des matins majestueux comme l'harmonie des sphères. Voici qu'en contraste avec leur sérénité, la sève humaine, après le repos d'une nuit, retrouve sa fébrile agitation. Le long du fleuve, les quais s'animent tout d'abord, — les quais de la Goffe, de la Batte et d'Avroy, — et les ponts et les rues qui y mènent frémissent au passage des lourds chariots ruraux s'empressant au Marché et s'enchevêtrant aux carrefours. De toutes les venelles débouchent, au trot vaillant des chiens et des ânes, des carrioles chargées de viandes, de légumes et de fruits, et

parmi les protestations des piétons, s'acheminent des théories de chevaux aux crins tressés de paille et de vaches mugissantes, autour desquelles se multiplient, très brutaux, maints maquignons et maints bouviers.

Pour le Marché franc de la Saint-Jean, les forains apprêtent, en tumulte, leurs tréteaux et leurs éventaires dont la perspective se prolonge loin, bien loin, parallèle au cours du fleuve, sous les arbres à la chevelure fleurie.

Eblouissement dans les yeux ! Bourdonnement dans les tympans !

A la gloire des poteries hollandaises, des cuivres de Dinant, des fourrures d'Allemagne, des draps de Flandre et des autres renommées exotiques ou indigènes, claquent, au fronton des échoppes, de larges bandes de toile bariolée. Joailliers, armuriers, lapidaires, chaudronniers, vendeurs de pinsons chantants, de coqs de combat et d'oiseaux de chasse, exaltent à l'envi, dans des patois wallons ou thiois, l'excellence de leurs marchandises. Plus calmes, les changeurs et prêteurs de Lombardie attendent silencieusement que leur heure soit venue, et supputent la valeur de toutes ces choses qu'ils reverront quelque jour à l'état de gages, sur leurs comptoirs et leurs félonnes balances.

Voici des botteresses qui passent, et des bour-

geoises de petit état et des pucelettes aux bliauds simples. Dans un coin, un juif en bonnet jaune dissimule ses bijoux d'ambre et de perles sous un tapis fané. A la curiosité allumée de ces femmes, il répond avec une arrogante indifférence, "Cecy n'est nin pour vos escarcelles, mes commères." Et par de tels propos excitant les vanités ingénues, il leur abandonne pour un marc d'argent une bague de la valeur de deux patards. Des moines barbus, à la bonne humeur florissante, circulent avec leurs ânes, recueillant à droite et à gauche quelques bribes pour les hospices et les couvents, proposant en échange des conseils et des recettes.

Sur les degrés des fontaines et sous les porches, s'échelonnent des grappes de squalides vieilles assises à croppetons, commises à la haute surveillance des baudets, des charrettes et des mannes vides, et leur sénile caquetage est souvent coupé d'injures et de prises à partie.

Des taverniers, très importants, clament des ordres aux subalternes. D'aucuns, plantés sous leurs enseignes de tôle qui dansent à la brise, pot et gobelet en mains, disent aux passants le goût merveilleux de leur vin "creu ès bons terroirs d'entour," sec et délié à regaillardir le Sain-Christophe de pierre de la Cathédrale, et ainsi ils harponnent les plus altérés.

D'heure en heure plus dense, la foule roule maintenant, au sortir de la messe, en flots lourds, avec une petite houle parfois, des arrêts, des retraits, des hésitations, des précipitations soudaines.

Des baladins et des pitres de toutes sortes ont ouvert leurs jeux : ici, du haut d'un baril, un pèlerin présumé, tout armoyé de coquilles, psalmodie la complainte de Saint Angadresme et conte comme quoi, d'un coup de sa baguette de frêne, le bienheureux pourfendit trois géants sarrasins. Très grave, son compagnon, affublé d'une barbe de mousse, fait baiser à quelques bonnes femmes une apocryphe plume du coq de la Passion et deux des charbons sur lesquels grilla le grand Saint Laurent. Dont le profit est gros.

Plus loin, des acrobates jonglent avec élégance. Des filles d'Egypte, aux gorgerins de rubis et d'escarboucles rehaussant la chaude matité de leurs chairs, dansent gracieusement, tout en chantant une mélopée bizarre cadencée du ronflement des tambourins. Des charmeurs de serpents, bras allongés, déroulent leurs ceintures vivantes. Des paysans exhibent des veaux à deux têtes et des moutons à six pattes. De minables histrions simulent des tournois grotesques ou représentent dévotement le roi Salomon ou le pauvre sire Job

avec les mêmes pourpoints troués au coude. Et les bonnes gens et les mauvais garçons de s'ébaudir autour d'eux, se baignant d'aise aux plus méchants propos et aux plus basses scurrilités.

Oublieux des malheurs et des discordes de la Cité, inattentif aux dangers qui la menacent, tout ce peuple ardent au plaisir, brille, scintille, poudroie dans l'air limpide et radieux où se marient la fraîcheur des eaux liégeoises et la tiédeur des collines tutélaires, tandis que la vie humaine y éclate en conflit de mille bruits assourdissants, en cantate inharmonique de rires, de jurons, d'appels, d'injures, de boniments.

Allons ! seigneurs, bourgeois, artisans, manants, damoiselles, pucelettes, voici venu le moment de saigner vos bourses ou vos escarcelles ! Profitez de cette franchise qui amène les forains à Liège et vous permettra d'acquérir tout ce qui vous fait défaut à bien meilleur prix que chez les marchands de céans qui sont grevés par les exigences grandissantes des ouvriers liégeois. Prévoyantes ménagères, voulez-vous vous approvisionner de ces appétissants poissons fumés que les blonds Hollandais ont apportés en tonnelets ? Voulez-vous, pour faire crever de male envie toutes les commères de votre voisinage, vous pourvoir de quelques belles nappes de toile de Courtrai ? Voulez-vous, pour éclairer votre retour

BIBLIOTHECA Ottaviensis

du sourire des petits et des grands, remplir vos paniers de menus jouets en bois de Nuremberg, de gastelles et pastés de Verviers, de savoureux pains d'épices de Gand ou simplement de ces bonnes tartes dorées auxquelles les Liégeoises excellent ?

Dignes bourgeois, voulez-vous commander, pour orner vos dressoirs de chêne, quelques cruches flamandes en grès émaillé ou une de ces aquamaniles de cuivre jaune, qui réduisent des animaux familiers, sauvages, où même chimériques au rôle inattendu d'aiguières ? Voulez-vous quelque belle pièce de velours où votre épouse vous taillera à loisir un lourd manteau digne d'un électeur de l'Empire ou d'un prévôt de la Hanse ? Voulez-vous quelqu'une de ces belles armes blanches ou même un de ces vêtements de mailles qu'il est bon d'avoir chez soi, pour parer à tout événement, en ces jours de troubles et rumeurs guerrières ? Manants, arrachés pour quelques heures à la glèbe, voulez-vous, au mieux comptant, renouveler vos pouilleuses surcottes de bure ou vos braies chamarrées de reprises ?

Nobles damoiselles, vous plairait-il une ceinture étincelante de topazes et de sardoines, un drageoir ciselé, quelque bliaud parfilé d'or, quelque hennin aux cornes menaçantes ou encore

quelque riche aumônière de velours incarnadin pour joindre à votre pendaille de clefs et à vos autres contenances ?

Gentes pucelettes et bachelettes, tâchez donc de séduire votre bonne mère qui a laissé aujourd'hui le large chapeau de feutre noir qu'elle coiffe chaque matin quand elle porte ses légumes à la ville. Décidez-la à acquérir pour vous quelque scapulaire qui vous gardera de toute malencontre, quelque beau chaperon qui vous tiendra les oreilles chaudes aux jours de bise, quelque cotte hardie qui vous vaudra les suffrages et les faveurs de la "Jeunesse" de votre village, ou, — si quelque sorcellerie ne vous effraye point, — un de ces miroirs étranges où rien ne se voit gravé et qui reproduisent cependant, quand on réfléchit leur lumière sur un mur à certains jours et moyennant certaines rubriques, le portrait de celui qu'on épousera.

Et vous, gentils galants, aux boucles soyeuses et aux jambes fines, voulez-vous un bonnet en feuilles d'artichaut, une jaquette à maheutres qui serre à la taille et s'évase en une petite jupe sur le ventre, des chausses bicolores qui accroîtront, par le jeu des nuances, le charme de votre marche déjà rendue légère par ces souliers à la poulaine avec des pointes de deux pieds, tels qu'on les porte à la cour de Bruges ou de Bruxelles ?

Vous, vaillants artisans, febvres, tanneurs, houilleurs, n'avez-vous pas besoin de solides outils, de martels à l'épreuve de feu, de couteaux du meilleur acier trempé ?

Seigneurs barons ou châtelains, voulez-vous pour adorner les grands murs nus de votre manoir, quelque tapisserie de haute laine avec des histoires par personnages, plaisantes ou horrifiques, de l'Ancien Testament ou de la Table Ronde ? Ou des sièges à dosserets ou des escabelles ? Ou des coffres de voyage ? Ou des échiquiers, des damiers, des jeux de cartes ou de quilles pour tromper l'ennui des jours d'hiver ? Voulez-vous, pour la guerre ou pour la joute, pour votre propre équipement et celui de vos gens, renouveler, au gré de la mode et des inventions du jour, vos armures, vos épées, vos dagues, et choisir parmi ces canons à main et ces hacquebuses, où triomphe l'art nouveau des artisans liégeois ? Voulez-vous, pour vos déduits de chasse, des faucons à quatre mues ? Que vous semble-t-il d'un de ces chevaux d'Andalousie que des marchands à la peau brune ont amenés à grands frais jusqu'ici ? Si vous n'avez pas de mire à votre service, ne feriez-vous pas chose sage de vous pourvoir de ce soufre et de ce bitume judaïque qu'on assure être infaillibles pour guérir les chevaux malades ou bien de ces pilules antiques, dont le secret vient d'être

retrouvé, et qui préservent de la mort par asphyxie ?

Abbés, prieurs, moines, clercs de tous degrés et de toute robe, ne manquez point l'occasion de vous munir, si vous le pouvez, de quelque beau missel, écrasé sous les fermoirs de métal qui le boutonnent et dans le sein duquel dorment de mirifiques enluminures, des majuscules fleuries, d'ambitieux culs-de-lampes,—œuvres délicates et rares où de très doctes calligraphes ont usé leur vie.

Hâtez-vous, hâtez-vous de troquer contre ces merveilles et ces richesses les beaux angelots, marcs, ducats ou patards trébuchants qui dorment en vos bourses et vos escarcelles.

Et vous, pauvres gueux, sans sou ni maille, cohue en surcottes et en hoquetons, ne vous désolez mie : vous aurez part à la fête et non à ses duperies, sans qu'il vous en coûte autre chose que d'ouvrir bien grandes les fenêtres de vos yeux. Regardez, regardez. Et vous aussi, jeunes pendarts, larrons en graine, au lieu de jeter vilainement de la farine sur les atours des bourgeois, de larder de vos quolibets les honnêtes matrones et de vous gausser des villageoises naïves, au lieu de vous faufiler entre les jambes des badands comme des sylvains entre les troncs d'arbers ou de vous glisser dans l'intervalle des échoppes, à seule fin d'y marauder ce qui tombera à votre portée,

admirez ces spectacles instructifs qui se jouent sur le quai près de la Boucherie... Ce sont des confrères de Rhétorique, réunis en une de ces chambres comme il s'en crée aujourd'hui dans toutes les bonnes villes de Flandre et de Wallonie. Ils ne réclament point d'écot et travaillent pour l'amour de l'art. A grands gestes, ils déclament des facéties édifiantes. Ils représentent par dialogues pourquoi les marchands justes sont profitables aux hommes. A l'issue du spectacle, un prix est décerné à celui qui peut " le plus innocemment ou gaillardement faire le fol, sans injure ou déshonnêteté."

Eblouissement dans les yeux ! bourdonnement dans les tympans !

Scandant à coups de battant clair cette cacophonie, toutes les cloches civiles et religieuses magnifient à l'unisson la Franchise solennelle. Le clocher octogone de Saint-Lambert pointe haut dans la nue, comme une âme avide d'idéal, et ses dix-huit " filles " conduites par la cloche blanche du Ban, semblent rivaliser d'élans pour porter plus haut, toujours plus haut, leurs célestes volées.

Le dôme colossal des Dominicains gronde lentement, pour l'effarement des corneilles dont le vol elliptique tournoie autour du vieux moustier. Saint-Paul et Saint-Martin ont de gracieux airs d'ariettes : les bulles échappées de leurs carillons

semblent danser de maison en maison. Et les deux tours romanes de Saint-Barthélemy, et l'abbaye Saint-Jacques où dorment les chartes du Pays et la commanderie des Templiers et la grosse tour de Saint-Denis et l'église de la Chartreuse chantent comme autant de nids de pinsons.

Et la sonnerie de la Violette, aux accents plus graves et plus rares, clame aux campagnes la fierté du perron liégeois.

Au pont d'Avroy, une rumeur s'accuse qui s'enfle bientôt en tumulte.

L'entrée de ce pont est fermée du côté du faubourg par une barrière cadenassée faite de solides madriers peints en rouge. La croix de Saint-André, qui est un des emblèmes de la maison de Bourgogne, est grossièrement sculptée au sommet d'un poteau où une pancarte ainsi rédigée indique les conditions du passage :

Charrette conduisant larrons au prévot payera une corde valant six deniers.

Pélerin dira sa romance.

Homme à pied, chaussé ou non, mendiant ou aventurier, payera un denier entre deux soleils.

Juif mettra ses chausses sur sa tête et dira bon gré mal gré un pater et un ave.

Meneurs de chevaux doivent un denier par fer. Cheval blanc des quatre pieds est franc de péage.

Chaque pied fourchu payera un gros.

Bateleurs doivent faire gambader les singes et danser l'ours au son du galoubet.

Ces conditions sont approuvées par messire d'Humbercourt, mambourg de la Principauté de Liège, ès nom et qualité de Monseigneur Philippe, duc de Bourgogne.

Butés contre cette barrière, des gens de toute sorte qui prétendent entrer en ville s'agitent et protestent. Parmi eux, menant le plus gros tapage, le sire Vincent de Malempré-Bueren, monté sur son courtaud d'Ardenne au poil gris. Le vaillant sire, qui ne manque pas une franche foire de Maestricht à Stavelot,—empressé à tirer profit de l'indulgence des lois qui suspendent, à l'occasion de ces franchises, l'exécution des prises de corps pour dettes,—ne s'enveloppe plus, comme au dernier automne, de la housse du chapelain de Moulins. Aussi bien, l'autorité, faite de terreur, que les Bourguignons et les Bourbonnais avaient un moment conquise dans la Principauté, après le sac de Dinant, s'est déjà relâchée. L'évêque négocie avec les "Francs Liégeois" et Raes de Heers est actuellement plus écouté dans la Cité que le seigneur d'Humbercourt lui-même. Quoique le décret de bannissement qui l'ait frappé ne soit point rapporté, le sire Vincent ne cherche donc plus le mystère, et c'est en son accoutrement de

gentilhomme qu'il prétend aujourd'hui circuler librement. Tout bossué reluit son heaume de bataille, projeté sur la nuque par égard pour une terrible cicatrice, douloureuse encore, qui saille sur son front comme une barre d'illégitimité sur un écusson. Son large torse et sa puissante bedaine se dessinent sous un justeaucorps de cuir, par dessus lequel flotte entr'ouvert un vieux manteau de fourrure sans couleur appréciable. Il invective le péager, en une langue véhémente qui suscite l'approbation bruyante de toutes les bonnes gens arrêtées devant la barrière.

—Eh bien ! péager de Belzébuth, eh bien, ouvriras-tu ou nous feras-tu manquer la fin de la foire ?

Le péager faisait sonner le cuivre et l'argent dans la sacoche de peau de chat pendue à sa ceinture.

— Messire Vincent, vous passerez comme un chacun, en payant votre dû. Je veux bien vous tenir quitte du tour que vous m'avez joué à la dernière foire lorsque vous avez blanchi au lait de chaux les quatre sabots de votre monture pour bénéficier du privilège des pieds blancs. . . Mais aujourd'hui vous payerez vos quatre deniers !

— Le maulubec te trousse, méchant rançonneur ! Avoue plutôt que je ne te dus, te dois et ne te devrai jamais rien, et tout le monde ne pourrait en dire autant ! Ignores-tu que ton

duc Philippe de Bourgogne a rendu au diable, depuis tantôt quinze jours, son âme de paillard. Et de quel droit ton Humbercourt prétend-il prélever au nom de ce cadavre des taxes qu'il n'avait même pas droit d'exiger de son vivant ?

— Bien dit ! bien dit ! opinent les piétons, — houilleurs, vignerons, gens de campagne, — frappés par la justesse d'un tel argument.

— Ce ne sont que tailles et péages sans droit, glapit une vieille botteresse se démenant sur son âne. Ce faux mambourg ôte la pâture et la glandée à nos porcs. Ses gruyers empêchent nos bêtes de brouter les lisières... Que nous ne savons plus où donner de la tête ! Voilà mon âne Tchanchet.... il peut le dire...

— Non ! non ! s'écrie tout d'une voix l'assemblée, qui s'exaspère en grossissant à chaque instant. Plus de barrage ! Plus de péage ! nous sommes libres gens de commune avec sceau, geôle et perron... Franchises ! Franchises ! Barrage à bas...

— Et le bon roi Louis vous soutiendra, s'écrie un forain, qui n'est autre que don Kyrieleison en rupture de " Verte Tente."

Le tumulte croît sans cesse.

— Ecoutez, bonnes gens, fait le péager, rejetant en arrière la queue de renard qui forme cimier sur son bonnet, écoutez jusqu'à Amen... Tous les

jours, on me chauffe les oreilles de semblables sornettes, et si chaque passant peut venir controverser ici sur ses franchises, Monseigneur fera bien d'y nommer à ma place un fiscal pour plaider contre tout venant... Jusque là, je continuerai, s'il plaît à Dieu, à percevoir les droits établis suivant le tarif, et lorsque les compagnies d'ordonnance de Monseigneur de Charolais, qui vient de succéder à son père le bon duc Philippe, seront établies dans le pays, je ne conseillerai à personne de s'amuser à compter les poils du chat...

— Oyez ! oyez ! il nous menace, crie la vieille botteresse dont la voix aigre domine les autres voix.

Mais un mouvement se produit dans la foule. C'est le sire de Bueren qui a fait reculer de dix pas son cheval Bayard, puis le ramasse de ses genoux nerveux. La vaillante bête, qui a compris, s'enlève tout à coup et franchit d'un bond merveilleux la barrière du péage.

Le péager, pris à l'improviste, trouve à peine le temps de se rejeter de côté. Et la foule, prompte comme la pensée, se précipite sur le barrage, arrache les poteaux et la pancarte, renverse les madriers.

Ravi de l'issue de ce débat, le bon chevalier Vincent, solide en selle, la taille haute seyant au

commandement, poursuit sa route à travers l'île. Il salue au passage les collégiales de Saint-Paul et de Saint-Denis et, sur le coup de midi,—objet de tous les regards et de tous les gestes,—il apparaît aux quais de la Goffe et de la Batte où se tient la foire,—escorté d'enfants en délire, de bachelettes dansantes, de sabouleux et de truands dégingandés.

A travers l'ovation joyeuse, le hautbers hesbignon, qui se proclame " de par la grâce de Dieu sire de Malempré-Bueren " passe, la face noble éclairée d'un bienveillant sourire. Son destrier, l'illustre Bayard, mi-juponné de fer, retrouve, en dépit de sa vieillesse et de son encolure trapue, des allures triomphales.

— Largesse ! largesse ! clament des rivageois massés au pont des Arches. Et le chevalier Vincent,—en réponse à ces paumes et à ces chaperons qui se tendent vers lui en forme d'innocente plaisanterie,—riposte généreusement par un salut protecteur éployé à la ronde.

Parvenu au Neuf-Rivage, sa première visite est pour l'*Escu de France*, vieille hostellerie dissimulée sur la rive parmi les maisons tassées l'une contre l'autre et juchées sur pilotis en crainte des inondations.

Son e seigne, avec son écusson d'azur, ses supports d' nges au tabard fleurdelisé, ses entrelacs de

collier, et le cri de guerre " Montjoye Saint-Denis " écrit sur un listel, est fameuse aux pays de Liège, de Loos et de Franchimont, auprès de tous les fervents de la bonne chère et des loyales beuveries.

Il est du nombre de ces fervents, le vaillant sire. Et c'est pour, sans bourse délier, faire bombance qu'il a, en ce jour de franchise, déserté son inviolable mouvance de Bueren. En temps de paix, c'est là — fort de son droit féodal, — qu'il se confine comme un hibou en son trou ou un moine en son cloître. Chacun sait que de trop tristes nécessités, et non pas le goût de la solitude, le contraignent à ce jeu de cache-cache. Chacun sait qu'il profite, aux fêtes solennelles, de l'impuissance des sergents et des records, pour narguer ses créanciers les plus impitoyables et faire ripaille à la face du soleil.

Complice de cette plaisante odyssée, le peuple wallon s'en gausse volontiers, sans aucune méchanceté. Car la gaîne un peu grossière du sire cache un homme de bon lieu. Et sa proverbiale goinfrerie ne l'empêche pas,—à preuve ses belles équipées avec Jean de Luxembourg, — de tenir un rang honorable parmi les chevaliers qui, de ce temps, mettent leur épée au service des bonnes causes. Ne connaît-on pas aussi ses prouesses pour les haïdroits ? N'a-t-il point à Montenaeken rallié les milices dispersées ? Eustache de Strailhe ne

l'a-t-il pas choisi naguère, entre bien d'autres, pour former au métier des armes son fils Josse, qu'on cite comme le plus valeureux des jeunes seigneurs liégeois et qu'un patriotisme aventureux a mis à la tête des compagnons de la " Verte Tente " ?

Le chevalier Vincent interpelle le patron de l'*Escu de France.*

— Holà ! maître Simonon. Le rôt est-il à point ? Baille-m'en une tranche, et tu sais de quelle taille il me la faut. Puise aussi, à ton cellier, un plein pot de vin du Rhin, car la langue me pèle, faute d'humidité.

Maître Simonon, syndic de sa corporation, s'incline devant cet onéreux client dont il a toujours admiré les capacités et la belle humeur, si bien qu'il lui pardonne son insolvabilité, fier au surplus du lustre que le choix d'un tel connaisseur donne à son hostellerie, et jugeant que les nombreux périls que le sire a courus pour les bourgeois valent bien quelque compensation.

Tôt assis dans la meilleure chaire, le chevalier Vincent, entouré d'un cercle admirateur, devise sentencieusement, sans oublier de s'humecter fréquemment la langue, " car icelle, dit-il, est toute pareille à la navette d'un tisserand à laquelle, si l'huile faut, faut le travail."

— Ah ! mes amis, parlez-moi des jours de fran-

chise où l'on peut muser tout à l'aise sans devoir, à toute alerte, courir aux églises et autres lieux d'asile ! Je ne connais qu'un seul temps qui lui soit préférable : le beau, l'heureux temps de la guerre qui permet aux honnêtes gens endettés d'aller partout, de jour comme de nuit, dînant chez l'un, couchant chez l'autre, dans l'ignorance du tien et du mien, et sans que l'officialité y trouve à reprendre. Lors, ce sont les huissiers qui se dérobent et n'osent mettre le nez à l'huis...

Et s'interrompant :

— Or çà, maître Simonon, remplis ce pot et prépare double ration à mon vieux compagnon Bayard. Ne manque point non plus à dresser mon compte pour la Saint-Jean d'hiver (il le remettait toujours de la Saint-Jean d'été à la Saint-Jean d'hiver et de la Saint-Jean d'hiver à la Saint-Jean d'été) et prie Dieu pour qu'il m'accorde, d'ici là, prospérité et crédit :

Puis reprenant :

— La guerre, bonnes gens, ah ! plus n'est-elle celle que j'ai aimée..., Maudits soient ces physiciens et leurs damnées inventions : aujourd'hui, Saint Georges lui-même est démonté par un manant caché derrière un buisson et qui allume, en faisant dans ses chausses, la mèche de son arquebuse. A combattre contre ces mortiers et ces "donderbus," il y a moins de courage qu'à sor-

tir dans Liège par un grand ouragan, quand les cheminées dégringolent, Mais tout va de mal en pis. Et les belles âmes sont mortes. Et la sainte Chevalerie tombe partout en décri. Les beaux sires vraiment, par les cornes de Mahom ! que vos nobles de la ville, avec leurs boucles de femmes, leurs manches en jupes, leurs poulaines en queues de lézards, leurs épaules à maheustres et leurs jambes de sauterelles ! Bons à alambiquer des alliances et à offrir leurs plumes de dindons pour tous les beaux traités qu'on leur fait signer. Et ces barons du plat et du haut pays qui méconnaissent tous les commandements, pillent les voyageurs, ne font jamais la part du pauvre, et laissent trotter leur bête par tous les chemins. J'en sais, vertu de Dieu ! qui crachent par leurs bouches de sépulcres toutes les folies et les abominations de l'enfer, vantant Judas et pressurant les clercs. Il n'est fille à la veillée ni lard au saloir qui ne tremble à leur approche. Même la crémaillère des cheminées a cessé de leur être sacrée. Ce ne sont plus gentilshommes, mais vrais griffons, tout gueules et tout ventres.

Il continue de la sorte, heureux de rompre enfin un long silence, — le langage tout farci d'imprécations et d'invocations, de sang, de mort, de tête. A la fois brutal et ingénu, railleur du présent et respecteux du passé, il semble,

dans ses propos de matérialité grossière et de mysticisme religieux, une incarnation outrancière de cette chevalerie finissante, aux prises avec l'esprit diplomatique des temps nouveaux. Son idéal est resté simple : un devoir de soumission à Dieu, de tutelle pour les faibles, suivant la maxime d'Eustache le Morel :

> Chevaliers en ce monde-cy
> Ne peuvent vivre sans soucy.
> Ils doivent le peuple deffendre
> Et leur sang pour la foy espandre.

Aussi, dans ses anathèmes, ne fait-il point de quartier aux félons, aux mauvais riches, ni aux impies ; quant aux péchés de gourmandise et de dette, à peine en s'y livrant craint-il d'attiser le feu du purgatoire, " brûlure de chandelle, dit-il, dont on se guérit avec l'onguent des œuvres pies."

Or, tandis que, pourpoint délacé, il fait honneur au cellier de l'*Escu de France*, buvant vin sur cervoise, hydromel sur hysope, — et tant plus tant mieux ! — des haillonneux le considèrent, massés sur le seuil. Leurs yeux émérillonnés disent si bien la convoitise que le chevalier Vincent, se sentant ainsi regardé, se sent peu à peu maigrir. Il les invite donc à entrer, et pour le joyeux ébahissement de ces pauvres hères, il décide le bon Simonon à les régaler en sa compagnie. Et sur l'ordre du sire des Repues franches, les

liquides réconfortants sont distribués à la ronde dans les plus beaux flacons de la taverne : brocs d'étain aux anses chimériques, cruches obèses et merveilleux hanaps de Bavière. Dans la simplicité et la joie fruste de ces loqueteux : gestes ronds, éclats de gaîté franche, le hautbers se complaît longuement, criant masse à l'un, masse à l'autre, faisant état de boire plus que toute la compagnie.

Jugeant la mesure pleine, le chevalier Vincent prend congé, par crainte de fermentation. Il confie pour quelques heures à l'honnête Simonon son cheval et son heaume. Son chef s'orne d'une simple toque dont la plume voltige à la brise. Sa démarche manque un peu d'assurance, ce que l'habitude d'avoir Bayard entre les jambes explique suffisamment, — sauf pour les gens qu'aveugle leur malignité naturelle.

Toujours accompagné des clameurs joyeuses qui saluent son teint plus allumé, le sire s'en va près du Palais du Prince, visiter un sien compère, le docte chanoine de Pierrepont, titulaire d'un des deux canonicats impériaux, fondés en l'an de grâce 1193 par l'empereur Henri VI en expiation du meurtre de Saint-Albert de Brabant, cardinal et évêque de Liège. Messire le chanoine, qui est sans contredit un des plus périts et entendus de la ville

ês choses politiques, lui narre quelques-uns des plus récents événements de la Cité : comment Louis de Bourbon persiste à ne point rentrer à Liège, alléguant qu'un souffle contagieux infecte les environs de son palais, — comment des pourparlers ont été ouverts entre la Cité d'une part, l'évêque et le duc de Bourgogne d'autre part, mais pour aboutir au seul résultat d'exaspérer davantage les esprits, — comment Raes de Heers s'est fixé dans le cloître de Saint-Paul, dont il a fait le siège d'une sorte de gouvernement révolutionnaire. Plus que jamais Raes est puissant à Liège, ayant formé, parmi ses partisans, un corps qu'il appelle les Francs-Liégeois et qu'il a armé de bâtons plombés. Bueren ne sait-il point que ledit Raes, pour n'en pas perdre l'habitude, a, peu de jours auparavant, fait condamner et décapiter un ancien bourgmestre de Dinant, nommé Jean Charpentier ?

— Il n'est pas de semaine, lui dit le chanoine, où quelque Bourbonnais ne soit précipité dans la Meuse ou décapité. Le peuple est devenu avide de ces spectacles. Il n'a plus pitié ni vergogne. On a dû construire un échafaud, parce qu'il se plaignait de ne point jouir des exécutions, telles qu'elles se faisaient sur les degrés de Saint-Lambert.

— Malepeste ! s'écrie le bon sire Vincent.

On n'en finira donc jamais de se déchirer ici entre soi ! Nos bons Liégeois sont comme ces coqs de combat, qui se lacèrent mutuellement de leurs becs et de leurs éperons d'acier pour le seul plaisir de leurs vrais ennemis qui les excitent. Ne vaudrait-il pas mieux en découdre une bonne fois et s'unir contre Bourgogne, toutes nos forces ensemble, plutôt que d'affaiblir ainsi la Cité ?

— Voire ! répond le chanoine. Si la Cité pouvait s'appuyer en toute certitude sur le concours du roi de France qui nous envoie députation sur députation pour nous pousser à la guerre !... Mais j'ai moins de confiance que Raes et que votre bel ami Josse de Strailhe en ce roi Louis et je crains qu'il ne nous incite aux hostilités que pour nous délaisser à l'heure du péril. Je vous le dis à vous, chevalier Vincent, je ne le dirais point à tout autre. Car le vent est ici à la guerre. Et les amis de la paix sont traités par Raes comme des esclaves vendus à Bourbon et aux Bourguignons. Aussi je demeure bien coi en mon logis, peu soucieux de courir à mon tour le sort de Jean de Seraing, de Gilles de Metz, de Guillaume Deschamps et de ce pauvre Jean Charpentier.

— Ma foi ! si la guerre doit sortir de tout cela,— que ce soit avec ou sans le roi Louis, — tant mieux ! Est-ce vivre que de vivre sous la botte

de l'étranger ? Etre molestés suivant les paix du Pays et nos jugements, passe encore ! Mais être foulés et pressurés au nom de ces Bourguignons. c'est à ne point le souffrir. Croiriez-vous que tantôt un coquin de péager prétendait me réclamer quatre deniers pour passer le pont d'Avroy, et cela au nom de Monseigneur Philippe qui est déjà sous terre ?... Au lieu de ses deniers, je lui ai envoyé au nez les quatre fers de mon cheval. Et après moi, les bonnes gens ont cassé sa barrière comme ils l'eussent fait d'une latte.

— Hum ! remarque le chanoine. Voilà qui pourrait hâter encore ces aventures guerrières que vous souhaitez. Plaise à Dieu que la Cité n'en recueille pas grande misère et confusion.

Ils agitent encore d'autres controverses, puis le sire, qui est bon chrètien, se retire en se recommandant fort aux prières du chanoine.

Il revient jusqu'au quai et hèle un de ces bateliers qui passent le peuple d'une rive à l'autre sur leurs petits bacs qu'ils manœuvrent au moyen d'une longue perche. La Meuse, étalée dans son calme des jours sereins, ruisselle d'ocellures bleues et de paillettes argentées. Le sire lui reconnaît l'odeur de bête fraîchement écorchée qui est particulière à l'eau de ce fleuve. Il aborde à l'abbaye Saint-Jacques, où réside un autre de ses amis, qui est son confesseur, le vieux dom Maur,

celui-là même qui peint de si mirifiques images sur le vélin des missels en retenant son haleine et en écartant sa barbe.

Ayant mis ordre à sa conscience, le sire Vincent, plus léger, regagne sur son batelet les quais de la foire où, comme au cœur, afflue le sang de la ville. Il chemine au milieu des groupes, saluant au passage celui-ci, s'arrêtant un moment pour deviser avec celui-là.

Il rencontre Raes de Heers, tout empavonné de la puissance qu'il détient dans la Cité. C'est un homme assez chétif d'apparence, déjà gris et ridé, le nez et le front fouinards, le cou décharné, avec une roulante pomme d'Adam qui en accentue la maigreur, le regard extraordinairement aigu et mobile. Il escorte son épouse qui est le principal artisan de sa gloire : la fameuse Pentecôte, petite-nièce de Jean d'Arkel, en son temps archevêque d'Utrecht, puis prince de Liège. La dame est de mine très fière. Sa robe incarnadine, aux formes hardies, serrée au gorgerin par une ceinture d'orfèvrerie, et que diapre le long voile blanc tombant de son hennin, enveloppe merveilleusement son corps félin et souple, faisant valoir son teint d'une transparence immatérielle et la pâleur de ses lourds cheveux blonds nattés. Autour de cette reine du moment, — Sainte-Pentecôte,

comme l'appellent par dérision, mais à voix basse, avec la crainte de son pouvoir magique, ceux qui échappent à son charme, — s'empressent plusieurs personnages importants dans la Cité et les députés envoyés à Liège par Louis XI, auxquels Raes fait les honneurs de la foire.

Le chevalier Vincent ne ressent aucune sympathie pour ces souverains de la démagogie liégeoise. Il n'approuve pas qu'un personnage aussi instruit et opulent que le sire de Heers fasse son habitude de pousser à la violence et aux troubles civils les petits bourgeois et les jeunes artisans. Et s'il consent à s'incliner en matière politique devant l'habileté et le talent oratoire du tribun, d'autre part, il ne lui pardonne pas sa faiblesse sur les champs de bataille, non plus que les expédients dont il fit preuve envers son vieux père, qu'il assiégea dans son château après l'avoir volé.

Quant à dame Pentecôte, le bon chevalier en a peur, lui qui n'a peur de rien ni de personne. On la dit préoccupée du Grand Art, instruite des principes des astrologues et très experte en poisons. Qu'il l'aperçoive dans les assemblées, où elle trône volontiers, toujours âpre à faire triompher son époux, toujours soucieuse de sa gloire, — sinon de son honneur, — qu'il l'admire dans les rangs des milices, où elle chevauche et se bat en

première ligne, il évite, comme le regard du basilic, le feu de ses yeux pers dont l'éclat fugitif, au travers des longs cils blonds, lui semble quelque reflet d'enfer.

Il redoute surtout la dame pour son influence perverse sur le jeune sire de Strailhe. L'intimité de Josse et de Pentecôte a donné lieu souvent à de très fâcheux propos, que la réputation de la dame, ardente aux amours, aux intrigues, aux aventures, voire aux crimes, n'est point faite pour dissiper. Tandis qu'avec le jeune sire de Strailhe, il menait la vie nomade des compagnons de la " Verte Tente," Bueren n'a-t-il pas vu, plus d'une fois, dame Pentecôte, au prix de longues et périlleuses chevauchées, accourir jusqu'au fond des forêts, afin de rejoindre, pour quelques heures ou quelques jours, le jeune capitaine liégeois ? Et après chacune de ces visites, le sire Vincent n'a-t-il pas retrouvé son ami plus sombre et plus soucieux ?

Bueren esquiverait volontiers cette rencontre. Mais il n'est point de ceux qui passent inaperçus. Et le sire de Heers qui l'a reconnu de loin, le hèle bruyamment :

— Eh ! eh ! voilà notre cher et bien-aimé chancelier ! (Les fonctions de chancelier de Marc de Bade avaient été conférées par Raes, deux ans auparavant, au bon sire de Bueren qui, d'une telle

dignité, n'avait accepté que le péril.) Toujours jeune, si j'en juge par sa mine gaillarde. Toujours vaillant, si j'en juge par la prouesse du pont d'Avroy que l'on vient de me conter... Nous avons besoin de tels renforts à Liège. Car vous allez dorénavant demeurer parmi nous, n'est-il point vrai ? Je me charge de vous guérir de la maladie faute d'argent, si vous voulez joindre votre vaillance à ma compagnie des Francs-Liégeois. Et vous n'avez point à craindre ici, étant sous ma protection, qu'on vous fasse rigueur en votre qualité de banni.

— Non, messire, répond sentencieusement le vieux Vincent. Je ne me soucie pas du tout de demeurer à Liège. Il y souffle un mauvais vent. Trop de bonnes gens y perdent la tête...

— Que veux-tu dire, compagnon ? fait Raes de Heers, les lèvres plus minces et plus pâles, car le trait n'a pas été perdu pour le cercle des auditeurs. La Cité ne fait point quartier aux traîtres. Mais tu n'es pas du nombre, n'est-ce pas ?

Et sans s'attarder davantage à converser avec le sire, Raes de Heers entreprend aussitôt l'évêque de Troyes, un des députés de France qui l'accompagnent. Puis il poursuit son chemin, l'œil partout à la fois, empressé à répondre aux saluts qu'il provoque d'un regard qu'il sait rendre autoritaire ou caressant, suivant les gens.

Cependant, dame Pentecôte se retourne pour demander à Vincent de Bueren, de cet air un peu languissant sous lequel elle cache ses plus âpres pensées, s'il n'a point de nouvelles de leur ami Josse de Strailhe.

— La peste soit de la sorcière ! pense Bueren que cette question irrite. Mais toujours déférent envers le beau sexe, il répond de son air le plus benoît :

— Voilà de longs mois que je ne l'ai plus vu, noble dame. Lorsque je l'ai laissé parmi sa compagnie de la " Verte Tente ", il venait d'y enrôler, pour les besoins particuliers de son âme, un pieux chapelain, maître Bonjean, homme de grand sens et de rare vertu, dont les conseils lui ont été sans doute salutaires.

La dame sourit et se hâte un peu pour rejoindre son époux.

— Ils en tiennent ! fait le chevalier Vincent, ravi de sa double riposte.

Et au moment même où son souvenir, par un retour logique, évoque le jeune capitaine de la " Verte Tente ", pour lequel il redoute, plus que chose au monde, les lacs de cette magicienne, Bueren va presque se heurter contre un vieux seigneur, de mine respectable, en lequel il reconnaît précisément Eustache de Strailhe, le père de son ami.

Pour ces anciens frères d'armes, la joie de se retrouver est réciproque. Leur intimité, éclose aux jours lointains d'une enfance vécue presque en commun au pays hesbignon, s'est épanouie dans les combats et les expéditions guerrières, comme une fleur de sang...

A la vérité, leur fortune fut dissemblable. Tandis que le patrimoine du sire Vincent a croulé peu à peu, ébréché d'abord par des largesses inconsidérées, puis achevé par les exigences des usuriers, celui du sire Eustache compte parmi les plus opulents de la Principauté. Le seigneur de Strailhe ne s'est point fait scrupule d'ailleurs de mettre en œuvre, pour l'administration de ses biens, la science qu'il a amassée dans les livres ou au cours de ses voyages. Il sait que, dans le temps où il vit, le pouvoir ne s'obtient pas seulement par le fer et le sang. A l'exemple du vieux comte de Berlo, son compagnon affectionné de jadis, — devenu aujourd'hui, depuis la condamnation et le meurtre de Gilles de Metz, son mortel ennemi, — savamment il a mis son sol en pâture et a choisi ses essences forestières. Bien plus, comme Baré de Surlet, qui détient une partie des biens confisqués sur les d'Athin, il est maître de plusieurs fosses à houille aux environs de la ville. Le profit en est gros. Grâce à l'usage mercantile qu'il en fait, l'ancien hobereau de Hesbaye traite

avec les Fugger et les grands banquiers Portinari, dont un comptoir est à Bruges. Aujourd'hui l'âge commence à l'accabler. Néanmoins, le sire Eustache ne se désintéresse pas du commerce de la Cité, non plus que de ses propres affaires. Attaché à Liège par ses intérêts et ses habitudes, il ne pourrait vivre en dehors de la ville qu'il aime de tout son être. Et cette passion explique comment, la vieillesse aidant, il se montre docile, presque servile, en face d'un Raes de Heers, — résigné à subir les excès du pouvoir démagogique parce qu'il n'est pas de force à y résister comme Gilles de Metz ou à s'y soutraire par l'exil volontaire comme Guillaume de Berlo. Volontiers, il demeurerait à Liège, dissimulé dans l'obscurité de la vie privée. Mais Raes ne le permet pas. Il est trop heureux, en maintes circonstances, de couvrir son arbitraire, ses vengeances, voire ses crimes, du nom respecté des Strailhe.

Le sire Eustache se réjouit de retrouver sur la mine du chevalier Vincent, cette apparence de belle humeur et de belle santé qu'il y a toujours admirée.

— On devine à te voir, dit-il en s'égayant, que les prêteurs ne prennent point encore la graisse en gage.

— Que dis-tu, compagnon ? Ils seraient plutôt gens à m'en fournir gratis une barde nouvelle...

Ah çà, ignores-tu, en ta naïveté d'homme sans dettes, que nous n'avons pas d'amis plus fidèles et plus constants, plus soucieux de notre vie et de notre santé que nos bons et dignes créanciers ? On dit que plus les belles sont belles, plus elles sont inconstantes. Tout au rebours, les créanciers, plus on leur doit, plus ils vous demeurent attachés, fût-on laid autaut que le péché mortel lui-même.

Comme Eustache s'étonne, le chevalier Vincent développe son thème :

— Certes ! quand leur débiteur a, comme toi, un gros héritage à délaisser et de gros domaines à vendre, les créanciers ne cherchent point à prolonger sa vie ! Mais lorsque, comme moi, on n'a plus un lopin de terre saisissable sous le soleil, vive Dieu ! c'est alors qu'il fait bon avoir des dettes. Les marchands font brûler des cierges pour que Dieu vous accorde longue vie et prospérité en ce bas monde. Ils sont en quête de savoir toujours ce que vous faites et devenez. Sitôt que vous avez un rhume, ils prennent la mine longue et vous pleurent d'avance. Si quelque méchante langue s'avise de vous dénigrer, ils vous défendent avec la charité la plus empressée, afin que d'autres vous fassent crédit et que vous puissiez les payer avec l'argent que ces bonnes gens vous prêteront, ou tout simplement, — la nature humaine

a tant de détours ! — pour se consoler de n'être pas payés eux-mêmes en songeant que d'autres ne le seront pas davantage... C'est ainsi, mon vieux compagnon, qu'on mène la vie douce et paisible d'un prébendier. Et chacun y trouve son compte, voire le bon créancier qui s'en va tout droit au Paradis pour avoir exercé en ce monde les vertus de patience et de charité.

Le sire Eustache admire la verve intarissable du joyeux gentilhomme. Depuis longtemps, il n'a ri d'aussi bon cœur.

C'est le chevalier Vincent qui l'interrompt pour lui adresser la question que dame Pentecôte vient de lui poser à lui-même : Où est le jeune sire Josse ? Eustache de Strailhe ne rit plus. La pensée que son fils unique vit depuis plus de deux ans, parmi ces étranges routiers auxquels il commande, loin de sa ville, loin de son père, dans les forêts d'Ardenne, est pour lui un incessant sujet d'alarmes.

— A peine, de loin en loin, une de ses missives m'arrive apportée par quelque courrier de contoi-même fiance, comme celle que tu m'apportas, après le siège de Dinant. Dans sa dernière lettre, courte de quelques lignes, il me priait de m'enquérir si tout se comporte bien pour toi et aussi si certaine nièce que je ne te connaissais pas et dont la garde t'a été confiée,

dit-il, a pu toucher sans encombre au but de son voyage...

— Ah ! voyez-vous le dameret ! il n'a point oublié encore ma gentille nièce. Hélas ! elle ne l'est point restée longtemps. Mais vive Dieu ! qu'elle était de noble mine et que j'étais fier de chevaucher à ses côtés, encore qu'elle m'ait fait galoper pendant deux jours plus vite que je n'ai jamais fait courir en ma vie le plus empressé de mes créanciers... Un peu taciturne pourtant, car c'est à peine si j'ai ouï le son de sa voix, et très mystérieuse au demeurant, car je n'ai rien pu deviner d'elle. Oui, oui, mon vieux compagnon, tu peux lui répondre que ma nièce a été bien conduite où et comme elle le voulait.

Le sire Eustache trouve ces explications un peu confuses. Mais Bueren, qui est discret, se reproche déjà d'en avoir trop dit. Pour faire diversion, il rapporte au sire Eustache quelques-unes des réflexions du chanoine de Pierrepont, les moins compromettantes.

Ensemble, ils assistent en passant à un des spectacles dont s'amuse pour l'heure l'esprit des jeunes apprentis et des mauvais garçons de la ville. Ceux-ci ont façonné un mannequin à l'effigie du feu duc Philippe. Sa face maigre et glabre, son grand chaperon et son ample manteau de pourpre avec, passé au cou, le collier de la Toison

d'or simulé par une chaîne de saucissons, provoquent les saillies et les injures de la ribaudaille. Un grand feu s'allume où le puissant duc d'Occident est condamné à griller, de par la justice impitoyable de ces méchants railleurs.

Eustache de Strailhe et Vincent de Bueren échangent leurs réflexions, leurs souvenirs, leurs appréhensions. Ils se quittent, moins joyeux qu'ils ne s'étaient rencontrés.

Le chevalier Vincent regagne l'*Escu de France*. Il fait seller Bayard et dit adieu à maître Simonon et à sa cave. Puis il coiffe son heaume et enfourche son courtaud. Celui-ci, ragaillardi d'avoine, s'enlève parmi les dalles en une apothéose de ruades et d'étincelles.

Et quand Bueren reparaît sur les quais de la foire, des clameurs joyeuses l'escortent. Pour lui faire fête, des musiciens donnent la sérénade.

Déjà le soleil descend sur l'horizon. Avant de s'immerger dans sa gloire, il crible le sol et le fleuve d'obliques flèches d'or, jaunit le faîte des maisons, incendie les vitraux des églises, enivre la ville entière de son voluptueux adieu... Le chevalier n'a point oublié qu'avec le jour expire la franchise. Il pique des deux, et le voici qui chevauche vers Bois-l'Evêque du côté du couchant.

— Lôs au sire des Repues franches ! Lôs à Bayard !

Déjà ils ont franchi les douves. Et devant eux, au lointain des collines superposées, la plus haute tourelle de Bueren dessine son cône penché sur le fond de cuivre du ciel... Le site est sauvage. A droite, se creusent des ravines obscures, des carrières abandonnées, menaçantes comme des embuscades. A gauche, surgissent de formidables chênes dont les racines échappées du sol ressemblent dans la pénombre à des nids effarés de grands serpents.

A mi-côte, au pied du gibet de Saint-Gilles, Bayard s'arrête pour reprendre du souffle. Et le bon sire se retourne, le poing droit sur la croupe de sa bête fumante, pour envelopper d'un dernier regard le paysage qui s'enfuit.

Une confuse rumeur de fête plane au-dessus de la ville avec un brouillard d'une gaze impalpable, tel qu'il en monte de la Meuse au soir des beaux jours. On devine encore dans le cadre des montagnes les près de Droixhe que mille rivelettes empourprées transforment en un archipel de feu, et plus loin, tout là-bas, la forêt de Kinkempois, masse sombre et indécise.

Mais Bayard s'étant remis à caracoler, le bon chevalier Vincent s'affermit en selle et poursuit sa route vers l'astre qui s'enfonce. Son cerveau

échauffé des vapeurs bachiques mûrit des idées altières, et son hautain cimier brandit des allumailles de reflets. Ainsi crété d'orgueil, le sire des Repues franches s'en va vers le soleil, droit sur ses étriers, — fier, — plus fier que s'il avait marchant derrière lui, en un sillage de gloire et d'opulence, cinquante mille hommes d'armes, — à sa solde.

IV

LA JOURNÉE DE BRUSTHEM

Charles, par la grâce de Dieu, duc de Bourgogne, de Lothier, de Brabant, de Limbourg et de Luxembourg, comte de Flandre, d'Artois, de Bourgogne, palatin de Haynau, de Hollande, de Zélande, de Namur et de Zutphen, seigneur de Frise, de Salins, de Malines de d'autres lieux, marche au secours de Saint-Trond où Renaud de Rouveroy a pris position avec trois mille hommes des métiers liégeois.

Il vient à peine d'être investi de ces titres par la mort du duc Philippe, et c'est au milieu des cérémonies de son couronnement que le récit lui a été fait des excès nouveaux et intolérables commis par les "haidroits," ainsi que se qualifient eux-mêmes les gens de Liège, race passionnée et intraitable, jamais lasse de révoltes, jamais saturée de guerres.

Leur dernière équipée témoigne vraiment d'une extraordinaire audace. La veille de la Saint Lambert, à la faveur de la nuit, sous la conduite de

Raes de Heers, de sa femme Pentecôte et de Guillaume de La Marck, seigneur d'Arenberg, quelques centaines de jeunes gens, fournis par les divers métiers de Liége, ont surpris et massacré la garde du château de Huy. Après ce bel exploit, ils se sont rués sur la ville, et c'est à grand'peine que le Prince-évêque a pu leur échapper, en fuyant tout d'une traite jusqu'à Namur, tandis que ses officiers et serviteurs étaient passés au fil de l'épée et que les bourgeois subissaient les horreurs du sac.

A cet avis, sans hésiter ni différer, l'âme toute brûlante de vengeance et du désir de marquer à ses sujets, dès son avènement, la rigueur de son autorité méconnue et la puissance de ses armes, Charles a décidé la guerre à feu et à sang. Suivant le rite antique, il a fait proclamer sa volonté par des hérauts tenant d'une main un glaive nu et de l'autre une torche allumée.

En même temps qu'il concentrait à Jodoigne ses bandes d'ordonnance, — sachant que les milices liégeoises sont nombreuses et vaillantes, et que dans l'ivresse d'une résistance désespérée, leur désordre habituel peut se muer en héroïsme, il a fait appel à ses grandes communes de Flandre et de Brabant. Aux magistrats, baillis et châtelains de Bruges, du Franc, d'Ypres, de Cassel, de Gand, de Louvain, de Lierre et de Bruxelles, il a dépêché

ses émissaires pour leur dénoncer la nouvelle félonie des Liégeois. Les voici derechef en révolte contre le duc qu'ils ont reconnu pour grand mambourg, contre Louis de Bourbon leur évêque, et contre le Pape de Rome. La paix qu'ils ont été trop heureux d'accepter l'an dernier, au lendemain du châtiment de Dinant, ils l'ont impudemment violée, comme si ce châtiment ne leur avait point servi de leçon ! A la mort du bon duc, ils se sont livrés à d'infâmes et outrageantes parodies. Ils ont contraint le sire d'Humbercourt, auquel Philippe avait délégué ses pouvoirs, à vider le sol de la Principauté. Ils refusent de payer les amendes et jusqu'aux droits de barrière, laissant ainsi aux autres pays toute la charge du Trésor commun. Ceux de Visé ont saccagé le Limbourg, tandis que ceux de Liège assaillaient Huy d'où ils délogeaient l'évêque. Ils ont ravagé la Hesbaye, boutant le feu aux moustiers et aux castels des bons sujets du duc. Ils occupent les places de Tongres et de Saint-Trond. Ils menacent Marche-en-Famenne. Dans tous ces attentats, ils se vantent d'avoir avec eux le roi de France. Celui-ci, à dire vrai, entretient depuis longtemps des intelligences dans la Principauté, et au dernier mois de juillet, à Herstal, un des chefs de la " Verte Tente " a pris solennellement possession du pays devant notaire, — au nom du roi et de Jean de

Nevers. Ils semblent avoir déjà oublié Marc de Bade, inventé par Raes de Heers pour masquer sa propre ambition. Que le roi de France devienne demain le maître sur la Meuse, quel danger pour la liberté et l'industrie des bas pays ! A peine ruinée, pour le plus grand profit de batteurs de Bruges et de Malines, la dinanderie mosane retrouvera ses débouchés en France et en Angleterre. La taillanderie de Liège et de Verviers supplantera celle des Flandres sur tous les marchés français et dans les villes hanséatiques. C'est pourquoi Charles, protecteur né de ses vassaux, les pressait en bons amis de faire armer tous ceux accoutumés de fréquenter les guerres afin de le servir contre ces rebelles et ces hérétiques. Il leur demandait surtout des gens de pied et des picquenaires bien en point, s'engageant à les payer d'avance pour tout un mois.

L'appel du duc Charles a été entendu. Néanmoins, ceux de Gand ont esquivé la réponse. Ils se souvenaient qu'en 1380, les Liégeois, attirés par le bruit de la cause commune des peuples et par le grand nom de liberté, leur avaient envoyé six cents chariots de vivres pendant que Louis de Male assiégeait leur ville. La reconnaissance et la olidarité bourgeoise firent taire leur loyalisme et même leurs intérêts mercantiles.

Le 8 d'octobre, ces troupes communales qui

s'étaient ralliées à Louvain, ont fait leur jonction à Tirlemont avec les compagnies venues de Jodoigne. Au dernier moment, deux envoyés du roi de France, le cardinal de la Balue et le connétable de Saint-Pol, accourus à franc étrier, vinrent prier Charles de faire trêve aux Liégeois, — lui demandant en tout cas que s'il voulait les châtier à son plaisir, il permît au roi d'en faire autant de son côté aux Bretons. Mais Charles qui ne se souciait ni de cette trève, ni de ce marché, répondit durement à Saint-Pol ; " Beau cousin, si vous êtes né connétable, vous l'êtes de par moi. Vous êtes né chez moi et vous avez donné chez moi le plus beau de votre vaillant. Si le Roi vient se mêler de mes affaires, ce ne sera pas à votre profit. Dites-lui que j'aurai avant trois jours la bataille avec les Liégeois. Si je suis battu, votre Roi fera ce qu'il voudra du côté des Bretons. Dieu vous garde, beau cousin." Et le duc, montant en selle, fit sonner le départ. Et le jour même, ses trente mille hommes franchissaient la frontière, le cap sur Saint-Trond, s'attendant à devoir férir d'une heure à l'autre, car tous connaissaient le fameux dicton liégeois, vérifié en maintes roncontres :

Que nul ne passe le Hesbain.
Qu'il n'ait guerre le lendemain.

Interminable, l'armée de Bourgogne s'avance, s'allonge, déborde par les routes et les plaines.

D'abord une rumeur sourde, profonde et puissante comme celle de la marée sur la grève. Peu à peu, dans cette rumeur, s'affirment des sonneries et des commandements et le rythme des sabots des chevaux qui sonnent sur le sol dur. C'est la cavalerie de tête, — fleur de la noblesse et de la jeunesse. Un chatoiement de couleurs où les flancs et les croupes des bêtes agitent des taches claires. Un étincellement de heaumes avec la fantaisie des banderoles qui y sont plantées. Un frissonnement de lumière sur le poli des armures. Au-dessus des têtes, passent somptueux dans la moisson des lances, les pennons des chevaliers où des lions de sable, d'or, de gueules contorsionnent leurs formes héraldiques. Ils sont quatre cents lances complètes, chacune de six hommes et de six chevaux, et dans le sillage de cette brillante avant-garde suivent, enseignes déployées, les fameuses bandes d'ordonnance qui sont les plus belles de l'Europe.

Soldats de tous les cieux, différents de visage, de taille et de costume, avec des armes d'hast, de choc ou de jet, tous sentant la guerre, c'est-à-dire la discipline, l'ordre, la simplicité d'idées, qui sont le courage militaire. Les hallebardes, les marteaux d'armes, les épieus, les pertuisanes, les vouges et les guisarmes brillent aux poings des soudards suisses et allemands, tandis que

le soleil se mire dans les rouelles, les disques, les rondaches attachés à leurs ceintures. Les arbalétriers flamands disparaissent, telles des tortues aux lourdes carapaces, sous les grands pavois en bois couverts de peaux de truie, qui leur servent à s'abriter pour bander leurs engins, tandis que les joueurs d'épées portent, en diagonale, sur le dos, avec non moins d'aisance, un gigantesque espadon de lame ondulée qu'ils manient des deux mains dans le combat pour faucher la cavalerie.

Passent les archers génois, aux membres souples, aux visages tannés, aux mines fanfaronnes. Ils sont casqués de leurs barbutes de bronze et vêtus de brigandines à la doublure d'incarnat. Passent les archers d'Ecosse, claymore sur l'épaule. Leur gracieux bonnet, à la coiffe de fer, est garni d'une longue plume d'aigle et leur tabard de velours, pesant de broderies, est coupé d'une grande croix de Saint-André. Dans leurs yeux gris-vert luit comme le reflet des grandes vagues dont les embruns fouettent les sombres falaises de leur pays.

A la sonnerie intermittente des trompettes qui, jusque là, ont envoyé seulement des lambeaux d'harmonie, succède une fanfare cuivrée, enlevante, joyeuse qui éclate nette et stridente. Les larges sonorités des cors s'y mêlent en cadence aux batteries des tambourins et des attabales aux

accords très doux des sambuques et aux notes aigres des fifres.

Quarante chambellans, — tous princes, marquis, comtes ou barons pour le moins, — chevauchent en bon ordre, entourant le Grand Maréchal qui porte au cou le grand collier de la Toison d'or et au poing le grand étendard de Bourgogne. C'est comme une vague d'or et de soie qui coule sur la route. Elle annonce et précède le duc.

Bien en selle sur un destrier andalou, Charles est armé de toutes pièces. Le mézail de son heaume, relevé sur les pivots, dégage son masque ardent et étrange. Dans son teint basané, héritage maternel, brillent des yeux bleus et froids, jusqu'où ses cheveux noirs retombent en mèches. La bouche pincée, le menton en avant disent l'homme défiant, aigre en son vouloir, obstiné jusqu'à la folie. C'est bien le Charolais farouche, austère et laborieux, qui s'est fait de sa mission de prince une conception mystique, et qui, plus soucieux de son autorité que de l'amour de ses peuples, aime mieux, comme il l'a dit aux Gantois, " être haï que contempné."

Ses meilleurs conseillers le suivent et épient ses gestes : Contay, Humbercourt, Carondelet, Ravestein, Hugonet, Crèvecœur. Côte à côte, voici Philippe de Comines et Jean Gros, ses secrétaires, et Walter Watervliet son chapelain. Puis Louis

de Bourbon et son mauvais génie Valdoréal, puis la Ballue, l'émissaire de Louis XI, invité à suivre l'armée et Thierry de Bourset, sénéchal de Limbourg. Puis tout le service : aumôniers, argentiers, trésoriers, écuyers, miniaturistes, estafiers, étuvistes, barbiers, varlets aux couleurs du duc : mi-noir, mi-violet. Il n'est point dans les Allemagnes, en France ou en Angleterre, de cour qui soit plus nombreuse et mieux ordonnée.

L'artillerie vient ensuite : les machines de siège, — béliers, balistes, catapultes, frondes et mangonneaux — sont conduites par le sire de Hagenbach. Il signor di Campo Basso commande le corps des bombardiers. Les longues coulevrines, les mortiers à l'âme courte, les veuglaires à chambre mobile, les ribeaudequins dont les canons accouplés sont défendus par des piques et des pavois, défilent au pas courageux des chevaux flamands et des mules, et cette masse compliquée, fauve et poussiéreuse, s'illumine seulement par intervalles de l'éclair froid d'une pièce de bronze.

Et puis, derrière ces lourds charrois, qui font frémir le sol, d'autres masses profondes et lentes comme un seul bloc mouvant. Cette fois, ce sont les milices flamandes. Elles se succèdent, sans interruption, ville par ville. Les divers patois thiois se répondent de groupe en groupe. Les

hommes ont des habits et des engins de guerre disparates. Quelques-uns se sont vêtus d'anciens haubergeons de mailles, depuis longtemps démodés. D'autres ont le buste serré soit dans la jaque de laine ou de cuir, soit dans l'écrevisse de fer. Hallebardes, guisarmes, fauchards, épieus se heurtent et s'entremêlent. Mais les piques dominent. Les picquenaires d'Ypres, Berghes, Dunkerque et Furnes, conduits par Roland, seigneur de Poucques et vicomte d'Ypres, font la meilleure figure sous leurs salades rejetées en arrière. Leurs bois ont dix-huit pieds de long. Ils sont hérissés tout drus comme ces régulières plantations de perches houblonnières qui couvrent leurs fertiles campagnes.

A l'arrière-garde, pour encadrer les milices, et peut-être pour empêcher leur défection (car le duc se souvient du siège de Calais) cinq cents cavaliers anglais commandés par le comte de Marle, mènent avec art leurs destriers alezans aux caparaçons de soie semés de blasons.

Mêlée inqualifiable, se ruent à la queue de cette cavalcade, escortant et suivant les chariots de vivres, de tentes, de pavillons et de bagages, des éclopés, des traînards, des baladins, des montreurs d'animaux, des juifs, des ribaudes, des chiens, des corbeaux, — dont la tourbe bruyante se grossit en cours de route, à tous les carrefours.

Et toute cette gloire, soyeuse ou pouilleuse, rutilante au soleil d'octobre dont les rayons l'auréolent, clame la grandeur et annonce les vengeances de Charles, dit le Hardi, et plus tard le Téméraire, par la grâce de Dieu duc de Bourgogne, de Lothier, de Brabant, de Limbourg et de Luxembourg, comte de Flandre, d'Artois, de Bourgogne, palatin de Haynau, de Hollande, de Zélande, de Namur et de Zutphen, marquis du Saint-Empire, seigneur de Frise, de Salins, de Malines et d'autres lieux.

Une complainte improvisée — dûe sans doute à quelque rhétoricien ou à quelque clerc perdu dans cette cohue bourguignonne — prétend décrire le désarroi des Liégeois, sous la forme d'un dialogue aux strophes alternées :

— Je pense que tu viens du Liége ;
Galant, conte-moy des nouvelles
— C'est ung faulx et périlleux piège.
Je ne les en scay dire belles,
— Comment ! sont-ilz tousiours rebelles ?
Qu'est-ce qu'ilz dient qu'ilz feront ?
— Ilz l'ont esté, sont et seront

— Que dit-on parmi la cité ?
Y fait-on nul nouvel édit ?
— Le deable bénédicité
Croiroit ce qu'on y fait et dit.
Ce que l'ung dit l'autre dédit,
Et leur rumeur point ne s'abat ;
C'est ung droit infernal sabbat.

— C'est despit que tel coquinaille
Veulent autorité avoir.
— S'il fault qu'en guerre coquin aille,
Point ne craint perdre son avoir.
Par cela est-il bon à voir
Qu'ilz ne sont de nul mal lasséz.
Et s'y feront du mal assez !

Mais les Liégeois ne sont jamais en reste de chansons. Et un de leurs poètes, qui n'était autre, disait-on, que le docte chanoine de Chestret, avait aussitôt répondu à cette arrogante complainte par une ballade pleine de sens et de preudhomie. Elle débutait ainsi :

Un riche fils bien cognu,
Après la mort de son " bon " père,
Sans plus de soi décognu,
Fit à maintes gens vitupère.
Home trop grand ne lui estoit.
Il tuoit l'un, l'autre battoit,
Puis cy, puis là, à l'aventure.
Sans adviser comment on doit
Bien commencier et mieux conclure !

D'ailleurs, ils ne se bornaient pas à ciseler des rimes. Ils fourbissaient leurs armes et affûtaient leurs bouches à feu. Par un phénomène qui s'était plus d'une fois produit en des conjonctures semblables, le danger public avait mis brusquement un terme à leurs dissentiments, à leurs querelles, à leurs haines intestines... Simple suspension sans doute. Elles renaissaient d'habitude,

plus âpres et plus violentes, au lendemain, sinon au soir du succès ou de la défaite.

Mais à l'heure présente, il n'y avait plus ni tyran, ni bannis. Les vieux lignages, les clercs, les bourgeois, les gens du commun — ceux qui tenaient ou feignaient de tenir pour Bade comme le sire de Heers, — ceux qui s'étaient fait les parrains de la candidature de Jean de Nevers, poussé par Louis XI, — ceux qui prétendaient écarter l'immixtion allemande ou française, tous se retrouvaient Liégeois. Même la présence du Prince-évêque du côté des Bourguignons, même l'interdit qui continuait à peser sur la Cité, — cet interdit lancé par l'évêque, suspendu par le métropolitain de Cologne, confirmé, puis levé, puis renouvelé par le Pape, et dont vingt démarches n'avaient pu encore obtenir le retrait, — n'empêchaient point le souffle patriotique de se propager d'atelier en atelier, de maison en maison, d'église en église, de couvent en couvent.

Sans que l'on sût même d'où les ordres étaient partis, et comme si la Cité, être collectif et immatériel, eût pris spontanément le soin de rallier ses défenseurs, les milices des bonnes villes et du plat pays avaient apporté leur renfort. A marches forcées, des compagnons étaient accourus du Condroz, de Couvin, de Florennes, de Thuin. Ils se retrouvaient, aux portes de la ville, avec les

groupes hirsutes et sauvages de la " Verte Tente," que leur fameux capitaine, le jeune sire de Strailhe avait amenés de ses forêts et avec les routiers de Guillaume de La Marck, dit " le Sanglier des Ardennes."

Le 20 d'octobre, on vit arriver, non sans surprise, les ôtages qu'un an auparavant, après la ruine de Dinant, Liège avait livrés au duc de Bourgogne et qui devaient répondre de la paix sur leurs têtes. On n'y pensait plus. Parmi eux, Joris Delvaux et Gérard delle Cope d'or. On leur fit fête. Ils racontèrent que Charles, après avoir délibéré en conseil sur leur sort, s'était décidé à les renvoyer, de l'avis de Humbercourt, et " pour mettre Dieu de sa part en tous points." A la vérité, on leur avait fait une condition d'exhorter leurs compatriotes à se soumettre. Le geste chevaleresque du duc apparut à cette foule ardente comme un geste pusillanime. Joris Delvaux et Gérard delle Cope d'Or demandèrent d'ailleurs à être équipés sans plus tarder et s'offrirent à guider les bandes liégeoises.

Cependant, la cloche blanche, dite du Ban, ne cessait de tinter, de nuit comme de jour. A son impérieux appel, qui disait le danger national, les métiers de la Cité, l'un après l'autre, groupaient leurs bannières sur le grand Marché en signe de

guerre, et se rangeaient autour d'elles, tandis que les chefs se concertaient à la maison de Mérode.

L'aspect de ce grand Marché, dominé par la massive cathédrale et le palais de Heinsberg était celui d'une fourmilière. On y reconnaissait, distribuant les avis et inspectant les armes, les principaux des partis et des factions, et les bonnes gens se réjouissaient de voir presque côte à côte Raes de Heers, Baré de Surlet, Eustache de Strailhe et celui qu'ils savaient être le mortel ennemi de ces tribuns : le comte Guillaume de Berlo, le plus ancien, le plus sage, et le plus illustre des gentilshommes du pays.

Que Berlo eût consenti, infirme et octogénaire, désabusé et farouche, à descendre de son castel de l'Ourthe, pour secourir ce peuple dont les fautes et les crimes l'avaient si profondément ulcéré, qu'il se fût résigné à faire taire sa soif de vengeance au point de prendre rang avec les meurtriers de Gilles de Metz, son beau-fils, cela disait à la fois la grandeur d'âme du vieillard et la gravité du péril. On savait qu'après bien des résistances, et quoiqu'il en eût, le comte avait fini par céder aux supplications des febvres et des armuriers qui étaient allés l'implorer à Férister, en invoquant l'appui qu'il leur avait si souvent donné. Il les

avait suivis à Liége, laissant à sa petite fille la garde temporaire de son fief, et déclarant à tous que sa pitié pour Liège ne faisait qu'ajourner les vengeances qu'il entendait bien tirer de ses propres ennemis. Au chanoine de Pierrepont qui l'avait félicité, à son entrée dans la ville, il s'était borné à répondre gravement par ce verset des livres saints : *Quomodo enim potero sustinere necem et interfectionem populi mei ?* Tout de suite d'ailleurs, il s'était rendu compte que de nouveaux malheurs n'avaient point mûri le jugement de ses compatriotes toujours ardents et passionnés jusqu'à l'aveuglement... La sagesse conseillait en effet qu'ayant affaire à un ennemi si puissant, l'armée liégeoise se renfermât dans quelques places fortes, qu'ayant pris de bonnes positions, elle se bornât à inquiéter le Bourguignon qui ne pourrait longtemps tenir la campagne, l'hiver étant déjà proche. D'ici là, le roi de France, si ses promesses n'étaient décidément pas un leurre, aurait le temps d'envoyer à la Cité les renforts qu'il ne cessait de lui faire annoncer.

Mais le peuple n'entendait point temporiser. Sa tactique valeureuse avait toujours été de courir sus, dès la frontière franchie, à tout ennemi en armes, qu'il vînt du Brabant ou du Namurois. Parce qu'ils étaient nombreux et menaçants sur la place publique, les Liégeois s'abusaient eux-

mêmes et sur leurs forces et sur celles de leurs adversaires.

— Comment, disaient-ils, nous sommes ici vingt ou trente mille, l'arme au pied. Pendant que nous tergiversons, le duc est déjà campé devant Saint-Trond. Demain, il en aura délogé Renaud de Rouveroy qui n'y pourra tenir avec de mauvais remparts et sa petite troupe. Après-demain, ce sera le tour de Tongres, où Jean de Ville n'est pas davantage en force. Et puis ce sera le tour de Liège, dans son entonnoir de montagnes. Non, non ! mieux vaut aller chercher le loup au bois que d'attendre qu'il soit dans la bergerie. Gardons-nous des lâches et des vendus, qui trouveraient leur profit à arrêter l'élan populaire. Courons au Bourguignon avant qu'il ne se soit reconnu. Liège au Perron ! Liège au Perron !

Déjà quelques artisans et quelques clercs sont allés chercher à Montenaeken la célèbre image de Notre-Dame, à laquelle la dévotion ardente des Liégeois attribue la victoire qu'en 1213 la Cité a remportée à Steppes sur Henri de Brabant. Solennellement, on la porte dans le chœur de la cathédrale. Elle y retrouve le paladium de la Cité, le fameux étendard de Monseigneur Saint-Lambert, déployé sur le maître-autel. C'est un gonfanon de soie rouge à crépines d'or, suspendu à une longue lance. Dans la croix pattée qui le termine, est

logée une clochette d'argent. La tradition prétend qu'il a appartenu à Charlemagne, et il accompagne les Liégeois dans toutes les batailles rangées.

A qui écherra cette fois l'honneur de le porter ? C'est une prérogative qui a toujours appartenu au haut-avoué de Hesbaye. Et cette avouerie est depuis deux siècles dans la famille d'Aigremont. Mais le dernier représentant de cette lignée, le comte de Gratz, qui était suspect de tenir pour Bourbon, a été décapité l'an dernier sur les degrés de Saint-Lambert et n'a pas laissé d'enfant mâle. Qui le remplacera ? Quelques politiques, parmi lesquels le sire de Heers, voudraient que l'étendard fût confié à Soyer, bailli de Lyon, qui se trouve actuellement à Liège chargé d'une mission de Louis XI. Il ne leur déplairait pas de compromettre un peu plus le roi de France dans cette aventure. Mais ce même motif décide le bailli à décliner l'invite. Il n'est point homme de guerre, confesse-t-il humblement. Au surplus, un tel honneur ne revient-il pas de droit à quelqu'un des plus glorieux citoyens de la Principauté ? Déjà, tout d'une voix, le peuple l'a désigné : Berlo ! La popularité du vieux guerrier éclipse pour l'heure toute autre et même celle de Raes.

Le vieux comte essayerait vainement de se

dérober. Aussi bien, tant de sympathies attendrissent un peu la rancune de son cœur.

L'équipement des troupes a été prestement terminé. L'heure du départ approche et dans la cathédrale de Saint-Lambert, envahie par la foule guerrière, les chanoines du chapître procédent maintenant à l'antique cérémonie de l'armement.

Conduit au transept sous la couronne qui descend de la clef de voûte, Berlo, aidé de deux écuyers en tabards, revêt l'armure gothique, toute blanche, qui est le signe de sa nouvelle charge. Chaque pièce est d'abord bénite, suivant les rubriques chevaleresques. On le chausse des solerets et des poulaines en lames articulées. On enferme ses jambes dans les grèves, ses genoux dans les genouillères, ses cuisses dans les cuissards. Ensuite, on lui passe au cou le colletin qui couvre une partie des épaules. On lui boucle la dossière et le plastron de la cuirasse. Le plastron est renforcé à sa partie inférieure par la pansière. On arme les bras d'épaulières et de brassards. Il lui suffit du gantelet droit, — car un simple crochet de fer formant bracelet supplée à sa main gauche qui fut amputée, il y a cinquante ans, au siège de Zara. Puis, les écuyers lui couvrent la tête du bassinet à visière mobile et à grand gorgerin. Ils lui ceignent les reins d'une ceinture

blanche où pend une épée à grands quillons droits, et dans le pommeau de l'épée est enchâssée une phalange du grand Saint-Lambert.

Ainsi armé de toutes pièces, les chanoines le mènent au maître-autel, où est l'étendard. Le prévôt du chapitre le harangue congrûment. Il a pris pour texte de son discours un passage des Macchabées : *Ipsi veniunt ad nos in multitudine et superbia ut disperdant nos et uxores nostras et filios nostros et ut spolient nos. Nos vero pugnabimus pro animabus nostris et legibus nostris.* Ses éloquentes périodes roulent jusqu'au fond de l'immense nef, et dans cette foule qui palpite en les écoutant, il n'y a plus que les yeux qui parlent. Puis le prévot prend l'étendard. Côte à côte avec Berlo, il s'avance jusqu'au porche de l'église, suivi des chanoines et des chevaliers, et de la plus haute marche du seuil, il montre ce signe vénéré à tous ceux qui, n'ayant pu trouver place à l'intérieur de la cathédrale, sont massés sur le Marché. Le peuple s'agenouille et se signe. Les bannières et les oriflammes s'inclinent.

Uu superbe cheval blanc est amené. Un caparaçon blanc lui couvre les flancs. Blanche aussi est l'armure de la bête : croupière, bardes de poitrail et de crinière, chanfrein à menins d'oreilles.

Berlo monte en selle. Le doyen lui remet enfin l'étendard en même temps qu'une bourse

contenant cent sous liégeois aux frais du chapitre. Il exige du vieillard le serment sacré de rapporter l'étendard à la cathédrale, à moins qu'il ne reste lui-même sur le champ de bataille mort ou prisonnier. Berlo assujettit la hampe dans l'arrêt qui est fixé au bas du plastron et la retient solidement de son crochet de fer.

En avant ! en avant ! Il prend la tête de la colonne. Les prêtres en dalmatiques et des religieux de toutes les églises, cucules ou capuchons relevés, lui font escorte — les chanoines tréfonciers, ceux de Saint-Materne, ceux de Saint-Gilles, en robes à fourrures, en chapes violettes, en bottes de cuir blanc, éperonnées d'argent — puis les chevaliers bardés de fer. Le peuple remarque au passage que le couvent des Guillemins, pour se dispenser de son devoir civique, a déguisé des laïques en clercs. Il proteste et le subterfuge doit être réparé. Cet incident produit quelque impatience parmi les chevaliers, dont les bêtes piaffent et pointent sur place. Bueren, toujours de bonne humeur, se rapproche de son ami le jeune sire de Strailhe :

— Les Guillemins auraient dû vous demander conseil, messire Josse ; vous leur auriez appris comment on donne aux gens les plus profanes la mine d'un moine et même d'un chapelain.

Josse de Strailhe profite de l'allusion pour demander une fois de plus à Bueren s'il a pu découvrir enfin l'identité de la jeune damoiselle à qui il a servi d'écuyer. Mais Bueren, non sans le railler un peu, oppose à cette curiosité d'aujourd'hui la consigne de discrétion que le chef de la " Verte Tente " lui donna à son départ du camp, et à laquelle il a strictement obéi.

Il n'en dit pas plus long, car voici dame Pentecôte d'Arkel — son aversion — qui s'approche d'eux, armée et montée à la façon des chevaliers, prête à jouer son rôle dans le combat. Elle admire le courtaud ardennais, au poil gris de fer, aux yeux vifs, aux reins courts, à l'encolure nerveuse, que le chef de la " Verte Tente " a choisi pour cette journée. Elle lui apprend l'aventure dont vient d'être victime Baré de Surlet.

— Figurez-vous, messire, que Baré a trouvé mort ce matin dans son écurie le cheval de bataille que l'abbé de Saint-Laurent lui avait vendu hier à gros prix. C'est un facheux présage.

Mais les Guillemins, — les vrais, cette fois — ont pris leur place dans les rangs. On repart. Pentecôte refoule sous sa coiffe de fer ses lourds cheveux blonds qui s'en échappent. Elle éperonne son cheval et, d'un regard d'intelligence, dit adieu au chevalier Josse qui rejoint le drapeau

vert de la " Verte Tente ". Elle-même chevauche dans le premier groupe derrière Berlo et le clergé, avec Guillaume Surlet de Chokier, un des maîtres, avec Raes de Heers, avec Soyer, le bailli de Lyon, avec Diavelos de Herstal, Arnould de Corswarem, André de Neuvice, Chauveau de Vivegnies et Lonchin d'Awans.

Il s'en faut de peu que toute la chevalerie liégeoise ne soit là. Baré de Surlet, que la mort inopinée de son cheval a impressionné, discute les chances de l'expédition avec Eustache de Strailhe, seigneur d'Othée et de Hamal, le père du chevalier Josse. Seul, dans cette phalange brillante et aventureuse, il dit sans réserve son pessimisime à la pensée que cette armée de la Cité, formée d'éléments disparates et sans grande tenue militaire, — où ont pris rang, à côté de loyaux artisans, de simples pillards, comme ceux de Guillaume de La Marck, — va se mesurer en rase campagne avec les vieilles bandes du grand-duc d'Occident aguerries par maints combats.

En revanche, quel entrain chez les soldats et les hommes des métiers !

Derrière la chevalerie, Guillaume de La Marck d'Arenberg, baron de Lumain, conduit sa horde : quatre cents chevaux et le double d'hommes à pied qu'il a levés, équipés ou armés à ses frais. Il est un des cadets de cette fameuse famille de La

Marck qui a donné déjà deux évêques au pays de Liége et qui tient les fiefs de Seraing, d'Agimont, de Rochefort, d'Orchimont, de Sedan et de Florenville. Son aîné Everard, qui n'a point pardonné au "Sens du Pays" de ne pas l'avoir élu comme mambourg au lieu du prince de Bade, s'est rallié au Prince-évêque. On dit même qu'en dépit de la haine héréditaire des siens contre les ducs de Bourgogne, il figure à cette heure dans l'armée du duc Charles.

Guillaume de La Marck, jeune encore, a déjà son histoire. Personnage farouche et redouté, ne respirant que la guerre, vivant de la guerre, ardent aux querelles, aux rapines et aux débauches, d'humeur sauvage et de poil rude, cruel envers ses ennemis jusqu'à leur arracher le cœur de la poitrine quand il les a massacrés, il a plus d'un trait commun avec le sanglier ardennais dont il porte la hure dans ses armes et dont il revendique le nom en guise de sobriquet.

Ses hommes le valent. Ce sont des routiers sans foi ni loi, sans feu ni lieu : serfs en rupture de ban, bâtards sans fortune, bandits échappés des geôles, — mais tous rompus à l'autorité d'un chef qui assomme de sa main quiconque lui désobéit.

Bien que d'une qualité morale supérieure à celle de ces brutes, les compagnons de la "Verte Tente,"

qui viennent ensuite, leur ressemblent par leurs masques hâlés, leurs barbes incultes, leurs sayons rapiécés dont les couleurs tour à tour lavées, séchées, brûlées par les ondées, la poussière ou le soleil des grands chemins ont le ton de la glèbe roussâtre. Pour la plupart, ceux-ci ne sont point des soldats de carrière ou de vocation. Frappés d'interdit, bannis, ruinés, une même infortune les a unis contre le Bourguignon pour reconquérir leur place dans la Cité. Ils ne veulent point autre chose.

Josse de Strailhe les fait défiler avant de reprendre leur tête. Ils sont fiers de ce jeune capitaine auquel sa beauté physique, un nom aimé et une vie tumultueuse assurent un grand prestige sur le peuple de Liége. Lui, sous le drapeau vert, encadré de son ami Bueren et de Domingo, son écuyer fidèle, se plaît à les passer en revue et à contempler leur entrain. Son visage s'éclaire du sourire un peu humide d'un regard presque fémiuin et de ses lèvres, où la passion tressaille.

— Voilà des piques qui vont bientôt faire gras, lui dit le sire de Malempré-Bueren, tout heureux de courir une fois de plus les hasards de la guerre.

Et à un vieux compagnon d'armes qui passe un peu pesant, mais la mine goguenarde, il assigne rendez-vous pour le lendemain soir, promettant de le régaler *Au porchéal d'Or* la principale

hôtellerie de Saint-Trond, dont les caves sont en grand renom dans la Principauté.

Derrière ces chevaliers et ces routiers, se pressent les milices : la corporation des armuriers, celle des vignerons, celle des mangons, celle des tanneurs, celle des poissonniers et d'autres. Beaucoup de compagnons ont simplement pour armes les outils de leur profession. D'autres ont l'épée courte, large et plate, dite braquemarde. Les mineurs et les febvres prennent soin de l'artillerie. Ils ont quelques grosses pièces : mortiers et crapeaudeaux. Ils ont aussi des crennequins, des arquebuses montées sur bois et viennent d'inventer la platine à serpentins porte-mèche qui en facilite l'usage.

Sans s'arrêter de chanter de cette voix large et harmonieuse, dont ils ont le légitime orgueil, quelque vieil air du célèbre Gilles de Binche, les Rivageois, qui sont les plus ardents et les plus remuants de tous, aident au bagage. Ils poussent à la roue des ribeaudequins et des chariots qui sont chargés de boulets de pierres et de projectiles en fer forgé. Ainsi qu'ils le font pour haler les péniches du fleuve, ils s'attellent eux-mêmes à la tête des chevaux à la montée de Publémont.

La crête est atteinte. Et il en est bien peu, parmi tous ces hommes, qui, avant de quitter la vallée mosane, ne se retournent pour jeter encore

un regard sur la Cité qui fuit en une insidieuse perspective. Plusieurs cloches sonnent encore, et ces innombrables tours, qui signent le ciel de leurs hautes croix de fer, restent seules à protéger la masse des toits assoupis comme des troupeaux.

En avant ! On marche. On marche. L'air est très lourd, et bien que l'armée ait abordé le plat pays, les chefs sont d'avis qu'il ne faudra point forcer l'étape. D'ailleurs, ils doivent rejoindre à Xhendremael les deux mille hommes de milices qui occupent Tongres sous le commandement de Jean de Ville. Puisque les Liégeois sont arrivés les premiers, ils y attendront ce renfort. Tandis qu'on organise le campement à Xhendremael, le tonnerre éclate, des ondées crèvent dans une clameur de fleuve débordé, des coups de vent roulent et s'abattent avec un acharnement de vagues énormes. C'est à grand'peine que le clergé et les métiers trouvent à se réfugier qui dans l'église, qui dans les maisons, qui dans les granges, qui dans les étables. Les chevaliers cherchent abri au village d'Othée qui n'est qu'à quelques traits d'arbalète. Ceux de la "Verte Tente" ne s'inquiètent pas pour si peu. Roulés dans leurs hardes, une pierre en guise d'oreiller, ils s'endorment sous les arbres aux grandes orgues de la tempête.

Le lendemain, dès que Jean de Ville et ses hommes ont rejoint l'armée, Berlo donne le signal du départ. Par de mauvais chemins, et sous de continuelles averses, l'armée gagne la vallée du Geer, qu'elle franchit à Lowaige, puis fait un arrêt au village de Heers. Messire Raes y possède un château, celui où il assiègea naguère son vieux père et où il l'aurait laissé mourir de faim si l'évêque Heinsberg n'était intervenu pour empêcher cet attentat impie. Ni ce souvenir, ni celui d'Othée où, il y a soixante ans, les Liégeois furent cruellement défaits par Jean sans Peur, ne sont de nature à exciter l'entrain de l'armée. Baré de Surlet y voit de nouveaux motifs de méchante humeur. En arrivant à Jamine, messire de Chestret et d'autres chanoines de Saint-Lambert sollicitent de pouvoir retourner à Liége. Mais les milices dont l'ardeur n'a point diminué, accueillent cette requête par des protestations et des quolibets : " Eh donc ! encore un peu de patience, la bataille ne peut tarder ! " En effet, on approche des lignes bourguignonnes et plus d'une fois déjà, quelques archers ont décoché leurs flèches à des sentinelles ou à des éclaireurs de l'armée ducale, entrevus en tête ou en flanc de la colonne liégeoise. Celle-ci n'est plus qu'à une heure de la ville de Saint-Trond, qui est occupée par le brave Renaud de

Rouveroy, et assiégée depuis trois jours déjà par le duc.

A Brusthem, qui est le dernier village avant d'arriver à Saint-Trond, comme la nuit tombe, Berlo décide de camper et de prendre position.

Le lendemain, dès l'aube, les milices réclament à grands cris la bataille. Personnellement, Berlo voudrait remettre l'action. Cette marche dans la pluie et ce campement dans la boue ont fatigué les troupes. Il faudrait leur laisser le temps de prendre du répit et de se retrancher sérieusement. Les hommes d'âge, tels que Baré de Surlet et Eustache de Strailhe sont du même avis. Mais comment faire accepter un délai à cette foule aussi ardente sur le champ de bataille que sur la place publique : n'écoutant jamais que la passion du moment, toujours favorable aux décisions extrêmes, toujours prête à confondre la prudence avec la lâcheté. Le surcot et la braquemarde ne changent point ces artisans ou ces bourgeois. Pas un d'eux qui veuille avouer la moindre lassitude. Pas un d'eux qui ne se croie assuré de coucher la prochaine nuit à Saint-Trond.

— Bataille ! bataille ! Liége au Perron ! Liége à Saint-Lambert ! clament les troupes.

— Il en sera donc ainsi ! Et à la grâce de Dieu, décide le vieux Berlo.

Promptement, il arrête son plan. Brusthem est un fond marécageux. Les prairies qui entourent le village sont coupées de haies et de ruisselets. Cette circonstance est favorable pour l'armée liégeoise qui ne dispose que d'une petite cavalerie. Jean de Ville et ses deux mille hommes ont vivement réclamé l'honneur de combattre en première ligne. Ils tiendront donc en tête du centre et, protégés par des tranchées qu'ils creuseront à la hâte et sans peine dans cette terre humide et grasse, ils subiront le premier choc. Derrière eux, en seconde ligne, ceux de la " Verte Tente " consolideront l'effort de Jean de Ville. Au cas où celui-ci viendrait à céder, ils auront pour rôle d'arrêter le flot ennemi en formant mur de leurs longues et lourdes piques. L'artillerie est placée non loin du centre, sur un mamelon où s'élève le château de Brusthem. Les grosses pièces sont montées en batterie sur un plancher mobile, et derrière chaque pièce, un pertuis est creusé pour prévenir les effets du recul. Les milices se déploieront à droite et à gauche avec les chevaliers aux extrémités. Elles formeront ainsi un immense croissant, dont les cornes se rapprocheront pour enfermer l'ennemi. Ce croissant sera lui-même protégé extérieurement par les marais de Brusthem auxquels les milices s'appuyeront. Pour éviter le danger d'un mouvement tournant comme celui d'Othée, le centre se

couvrira à l'arrière par une double ligne de chariots.

Les fossés sont promptement creusés, les pièces pointées, les chariots disposés en barrière. Les lignes se forment.

Les Bourguignons, auxquels on offre ainsi le combat, descendent en ordre vers Brusthem. De leur côté aussi, les dispositions sont prises. Le conseil en a délibéré cette nuit et le duc, tout en faisant défiler ses troupes, tient à la main son ordonnance de bataille et rappelle à chaque corps ses instructions, au fur et à mesure qu'il le voit défiler.

Ravestein prendra l'avant-garde avec les archers génois et une partie de l'artillerie légère. A droite et à gauche, pour protéger les deux ailes, se masseront les bandes d'ordonnance. Le duc en personne se chargera de commander le centre. Il aura sous la main tous ses chevaliers et ses archers d'Ecosse. Il importe aussi de se prémunir contre toute surprise de la part des assiégés. Renaud de Rouveroy est un capitaine audacieux. Il a avec lui trois mille hommes qui sont parmi les meilleurs des milices liégeoises. S'il veut tenter une sortie, le comte de Marle et ses cavaliers anglais, Campo Basso et ses bombardiers ont ordre de lui barrer le chemin. Enfin, les milices des Flandres, renforcées par deux régiments de

gens d'armes sous les ordres des sires d'Emeries et de Crèvecœur, resteront en vue de l'action à toute éventualité, pour servir de réserve si le besoin s'en fait sentir, et pour faire tête à l'armée de Louis XI, si elle ose s'avancer, comme on l'a dit, au secours des Liégeois.

Il est près de trois heures de l'après-midi. Jean de Ville, avec sa troupe amenée de Tongres, s'impatiente et s'inquiète dans ses tranchées. Pourquoi attendre davantage ? Pourquoi laisser aux Bourguignons le bénéfice de plus longs préparatifs ? Et tout d'un coup, avant que Berlo leur ait rien fait savoir, sans même se douter qu'ils ont devant eux, au delà des premiers rangs de l'avant-garde de Ravestein, des lignes profondes que des rideaux d'arbres et de haies dissimulent en grande partie, les Tongrois quittent leurs fossés et s'avancent à portée de l'ennemi. Une pluie de flèches et de boulets les accueille. Ce sont les archers génois dont le feu est merveilleusement serré et les couleuvriniers qui, le bois de leur canon sous l'aisselle gauche et la mèche enflammée à la main droite, allument leur poudre d'amorce et tirent dans le tas presque à bout portant, aussi vite que le leur permet l'échauffement des engins. Placé en contrehaut des Liégeois, le sire de Ravestein joint à l'avantage d'un sol ferme la supériorité du

nombre. Jean de Ville comprend alors la faute qu'il a commise en se découvrant. Autour de lui ses archers épuisent en vain leurs carquois : les trous qu'ils font dans les rangs ennemis sont aussitôt remplis, tandis qu'au contraire ses picquenaires sont presque tous abattus avant d'avoir pu toucher les Génois. Lui-même est blessé à l'épaule droite par un barbillon. En arrachant le fer à bavures, il se déchire cruellement. Il hésite. Ne va-t-il pas compromettre par son opiniâtreté l'ordre du combat, tel que Berlo l'a réglé ?

Faut-il plier, pour reprendre contact avec la " Verte Tente " ?

Profitant de son désarroi, les hommes de Ravestein avancent, suivis d'un flot de chevaliers bourguignons criant : Saint André ! Ils atteignent les fossés. Ils les franchissent. Déjà, ils veulent courir aux canons.

Mais, à ce moment, Josse de Strailhe qui avait patiemment gardé sa position, refrénant ceux de la " Verte Tente," lève son épée, trace un éclair en l'air. C'est le signal. Un hérissement de piques se dresse et charge à l'encontre de l'ennemi. Choc terrible. Du coup, quatre à cinq cents archers s'abattent en hurlant. Des chevaux éventrés se cabrent en désarçonnant leurs cavaliers. Ceux que leurs armures ont protégés contre le fer des piques sont renversés, foulés aux pieds et étouffent dans

la boue et le sang. Le massacre des premières lignes bourguignonnes se traduit en désordre dans les rangs qui surviennent. Les enseignes branlent, toutes déconfites. Celles qui le peuvent rebroussent chemin.

Berlo est ravi et admire tout haut la prouesse de ces routiers, qu'il tenait jusqu'alors en mince estime. " Bien chargé ! bien chargé ! chevalier," crie-t-il à Josse de Strailhe.

Mais, dans sa prudente expérience, il craint cependant que cette retraite des Bourguignons ne dissimule une feinte comme celle dont les milices furent les victimes à Montenaeken. Aux ordres qu'il clame de sa voix puissante, Josse, bien à contre-cœur, s'arrête aux tranchées que la culbute des archers et des seigneurs a comblées de cadavres et de blessés.

Voyant cet arrêt, Charles que la déroute de sa belle avant-garde a violemment inquiété, reprend confiance.

Bien vite, il ordonne aux cavaliers anglais, à ses hallebardiers et à ses joueurs d'épée d'entamer le flanc gauche de l'armée liégeoise où sont les chevaliers, et à Campo-Basso de cribler sans répit le centre arrêté aux fossés. Enfin, tout aussi prestement avisé, Philippe de Crèvecœur accourt en tête des archers de la réserve. Avec un grand hue ! il assaille l'aile droite des Liégeois.

A voir dévaler vers le fond, et dans leur direction les cinq cents cavaliers du comte de Marle, hommes et chevaux confondus en une masse houleuse et frémissante, lames au clair, pointes en avant, il se fait dans les rangs des chevaliers liégeois un silence d'attente à peine coupé par quelques hennissements.

Les deux troupes se choquent, se mêlent, tourbillonnent par groupes au milieu du froissement strident des épées somnant avec un bruit clair sur les casques, des défis et des cris des hommes s'incitant à faire ferme ou à pousser de l'avant.

Toutes les bandes d'ordonnance, avec le marquis de Ferrare, le duc de Clèves, le sire de Fiennes, le maréchal de Bourgogne lui-même donnent à la fois de vingt côtés. Le combat se transforme en une mêlée générale, les Bourguignons ayant soin toutefois de ne pas masquer avec leurs troupes ceux de la " Verte Tente ", qui continuent à supporter tout le feu d'une artillerie nombreuse et bien servie.

Les métiers liégeois, qui ont maille à partir avec les arbalétriers et les hallebardiers, ne reculent pas d'un pouce. Ils luttent corps à corps, avec la hache, l'épée, la masse d'armes : donnant et recevant la mort avec une égale intrépidité.

Les chevaliers liégeois voient s'ajouter aux

rangs de la noblesse bourguignonne le renfort peu chevaleresque des joueurs d'épée. Ceux-ci, de leurs terribles espadons à double tranchant qu'ils lancent des deux mains, fauchent les hommes et les chevaux. Ils sont à leur tour secondés par des varlets qui, à l'aide des fourches de guerre, prennent les chevaliers ennemis au col ou à la ceinture et leur font vider les étriers.

Un des premiers, Eustache de Strailhe est ainsi renversé.

Retenu par un éperon au caparaçon de son cheval, il se défend vainement de son épée. Un escot le désarme d'un coup de claymore, puis lui enfonce, au défaut d'une des rondelles d'épaule, la lame triangulaire de sa dague. Et la vie du vieux sire de Strailhe s'échappe de ses lèvres avec un flot de sang.

D'autres s'effondrent à leur tour dans le fracas des aciers. Les chevaux sans maître galopent apeurés. Les cris de "Bourgogne!" et de "Perron!", s'entrecroisent avec des malédictions et des blasphèmes.

Josse, qui a vu tomber son père, accourt, laissant au brave Bueren le commandement de ceux de la "Verte Tente." A grands coups d'épée, il s'ouvre un chemin à travers la presse. Il est tout flamboyant de vengeance, beau et terrible comme un Saint-Georges. Autant de fois que son poing

levé peut s'abattre, autant il occit d'ennemis. Des seigneurs bourguignons se font place à coups de hachette autour de son cheval pour juger de ses prouesses ou pour se mesurer avec lui. Tandis qu'il court sus à un nouvel arrivant, un énorme soudard allemand, saisissant à deux mains sa hallebarde, en assène un coup de taille en plein chanfrein à son vaillant ardennais. La bête s'abat comme une masse. A peine Josse, très agile, trouve-t-il le temps de se dégager. Domingo qui ne le quitte pas des yeux le couvre et lui donne sa monture. Mais lui-même, en cet instant, reçoit un coup d'estramaçon dont il reste assommé. Josse voit ainsi tomber son écuyer, après avoir vu tomber son père. Il n'a pas plus tôt fait justice de l'agresseur de Domingo qu'un autre spectacle lui étreint le cœur. Baré de Surlet, l'ami du sire Eustache, qui lui aussi a joué un si grand rôle dans la Cité, vient de recevoir sous le busc de la cuirasse une estocade bien roide, qui lui transperce le ventre. Baré halète un moment, comme à la recherche de son souffle. Puis, il s'abîme le nez sur l'encolure du cheval, et roule lourdement à terre comme un bloc sans que les pièces de son armure sonnent sur le sol mou.

A cette vue, Raes de Heers, qui s'est tenu à distance du front de bandière, juge prudent de tourner bride et. sans que ses amis ou ses ennemis

engagés dans l'action songent à le retenir ou à le poursuivre, il s'enfuit à franc étrier jusqu'au village d'Oreye. C'est assez sa coutume. Il est comme ces bêtes de carnage, buveuses de sang, qui se tirent du meurtre avec le poil soyeux et la robe nette.

Plus vaillante, Pentecôte, droite sur ses étriers, grande et mince dans son armure italienne, défie, par sa souplesse, les fourches et les espadons, et les ennemis la prennent pour quelque page plus hardi que les autres. Mais Josse, voyant plier toutes les lignes liégeoises, ramène Pentecôte en arrière pour qu'elle ne tombe pas aux mains des Bourguignons.

Par une tactique habile, le sire d'Emeries a coupé le chemin entre les chariots à munitions et les pièces d'artillerie que les Liégeois ont juchées sur une éminence. Ainsi privés de projectiles, les bombardiers de la Cité doivent abandonner leurs engins.

Après deux longues heures de combat, la victoire se dessine nettement en faveur de Bourgogne.

Guillaume de La Marck, qui sent l'issue prochaine, renonce définitivement à l'espoir de piller le camp du Bourguignon. C'est cet espoir surtout qui l'a mené à Liège et jusqu'à Brusthem. C'est grâce à cet espoir qu'il a retenu jusqu'ici ses

routiers avides comme lui de rapines et d'orgies. Mais il ne se soucie pas de sacrifier, pour un nul profit, une compagnie équipée à ses frais et qu'il pourra employer à de plus utiles aventures. Sans aucune vergogne, toute sa bande lâche pied, laissant aux milices et à ceux de la " Verte Tente ", qui s'épuisent, le soin d'auréoler de quelque gloire la défaite liégeoise.

Cette défection provoque de grandes clameurs de triomphe dans les rangs bourguignons. Charles s'enivre de son succès avec d'autant plus de joie que l'alerte a été plus chaude. Il arme chevaliers plusieurs de ceux qui l'entourent, et parmi eux, Philippe de Comines. Le bâtard de Bourgogne en fait autant.

Le duc s'étonne toutefois de l'opiniâtreté avec laquelle cette vilenaille des métiers tient encore contre ses bandes.

Tous sont admirables, les poissonniers et les forgerons surtout qui veulent à tout prix reconquérir leurs drapeaux. Ceux qui ont perdu leurs armes, essayent de se battre encore à coups de tête, à la mode liégoise. Mais ils sont criblés de boulets et lardés de flèches. Leur sang galope comme une armée de rats rouges, puis glisse sur la terre en lâches couleuvres. Les prêtres se multiplient pour absoudre ceux qui meurent. Les dernières lignes se retranchent auprès des bagages

et continuent à s'y battre âprement. Mais chaque nouvel assaut qui leur est livré voit diminuer leur nombre et leurs forces. Un des derniers, succombe Wautier le dinandier qui n'a cessé de faire merveille, soutenu par une ardente soif de vengeance. Et Anichon de Spawen, qui fut son parrain dans la compagnie de la "Verte Tente," s'abat presque en même temps.

Le vieux comte de Berlo, qui a promis de rapporter à la cathédrale l'étendard de Saint-Lambert, ne s'est point d'abord engagé dans la mêlée. Mais depuis que son armure blanche et son gonfanon sont devenus le point de mire des ennemis victorieux et que la mort fait peu à peu le vide autour de lui parmi les chanoines et ses écuyers, on peut prévoir que le moment est proche où il sera seul contre la meute grossissante.

Voyant sa troupe disloquée et le combat transformé en une multitude de duels, Josse de Strailhe a rallié l'étendard de Saint-Lambert pour empêcher, s'il est possible, que ce symbole sacré de l'indépendance liégeoise ne tombe aux mains des Bourguignons. Le vieux comte de Berlo n'a cessé de le tenir fortement assujetti par son crochet de fer. La bride de son cheval aux dents, il manie de la main droite son épée blanche, dont la lame est sanglante. Josse et Bueren qui l'a bientôt rejoint, trouvent la force de lui faire rempart

de leurs corps et de leurs montures. Faisant face chacun à dix assaillants, ils n'ont plus qu'une pensée : tenir bon jusqu'à la nuit. Ils y réussissent. Incapables désormais de bien diriger leurs coups ou leurs projectiles dans ce crépuscule qu'épaissit le brouillard se levant de terre, impuissants à guider leurs bêtes sur ce sol détrempé où elles enfoncent jusqu'au jarret, lassés des coups donnés et reçus, les Bourguignons chargent plus mollement.

Pourtant les ténèbres sont déjà denses que les armures continuent encore à bruire sinistrement dans l'obscurité. C'est, sur ce dernier point, un mystérieux fourmillement d'ombres cliquetantes, d'où sortent des huées, des appels confus, des sonneries de trompettes. Jusqu'au moment où Crèvecœur, cédant à un sentiment chevaleresque, et peut-être à quelque fatigue, s'écrie ;

— Ma foi, je ne suis pas un grand-duc pour combattre ainsi dans la nuit. Assez besogné, messires ! Allons nous reposer !

D'ailleurs les marais, qui coupaient la plaine, n'auraient point permis à la cavalerie bourguignonne de tourner et d'atteindre ce qui restait de Liégeois. C'est ainsi que ceux qui disparurent à Brusthem périrent tous les armes à la main. On compte que huit mille à neuf mille hommes de Liége, soit à peu près la moitié de l'armée de la

Cité, demeurèrent sur le champ de bataille. Les Bourguignons gardaient aussi en leur pouvoir onze bannières, trois cents chariots chargés de vivres et de munitions, six pièces de canon et cent vingt serpentins.

Transi de fièvre, couvert de boue, de sueur et de sang, le comte de Berlo, ayant chevauché tout d'une haleine depuis Brusthem, rentra à Liége, avec quelques cavaliers, vers quatre heures de la nuit. Il rapportait l'étendard de Saint-Lambert tout flétri et déchiré. Il ne proféra pas une parole, et n'eût pu le faire. Mais au moment où il replaça le gonfanon sur le maître-autel de la cathédrale, on vit, à la lueur des cierges votifs, de grosses larmes couler sur ses joues amaigries et se perdre dans sa barbe blanche. Et peu de temps après, les tours de Saint-Lambert annoncèrent la détresse de la Cité par les larmes massives de leurs cinq douloureux bourdons.

V

LA MAISON DIVISÉE CONTRE ELLE-MÊME.

" En vérité, ce peuple ne veut point mourir ! " s'écriait avec admiration Mgr Onuphrius, évêque de Tricarico, que le Saint-Père venait d'envoyer à Liège pour y démêler le fil des affaires spirituelles et temporelles.

Les prairies de Brusthem n'avaient pas encore reverdi, et déjà, il semblait que le souvenir de cette journée fût presque effacé et que les huit mille hommes que la Cité avait perdus sur ce champ de bataille fussent tous remplacés.

Sous le coup même du désastre, les Liégeois, fidèles à leur caractère, avaient passé brusquement de l'excès de la hardiesse à l'excès de la faiblesse. Tels des enfants, on les avait vu placer tout espoir de salut dans la clémence de l'ennemi qu'ils bravaient si courageusement la veille.

C'est à peine si Berlo et Josse de Strailhe avec ceux de la " Verte Tente " qui survivaient, avaient pu faire, au lendemain de la bataille,

quelques nouveaux efforts pour garder les portes de Liège. A peine si Renaud de Rouveroy avait pu prolonger de trois jours sa résistance dans Saint-Trond.

Tandis que ces braves s'obstinaient, le chapitre et les métiers négociaient avec le duc, par l'intermédiaire d'Humbercourt, les conditions de la reddition et de la paix. Charles avait bien promis de montrer aux rebelles " barbe et visage de prince ", — mais, tout compte fait, il s'estimait heureux de ne pas devoir prolonger une campagne que l'approche de l'hiver, les pluies diluviennes, le délabrement des chemins, la disette de vivres et d'argent et le peu d'entrain des communiers flamands menaçaient de rendre très laborieuse. Il ne fut point inexorable comme à Dinant et consentit à épargner à la Principauté le feu et le pillage. Toutefois, pour le bon exemple, il fit couper la tête à dix hommes de Saint-Trond et à dix hommes de Tongres, et il exigea que trois cents bourgeois de Liège, dix de chaque métier, vinssent à sa rencontre, en chemise, à genoux dans la boue, lui offrir les clefs de la ville en criant merci.

Le 17 novembre, il entra à Liège, en vainqueur, portes renversées. Il décida la suppression des franchises et des métiers, de la Justice de l'Anneau et de la Paix Notre-Dame, et la substitution

du droit écrit aux vieilles coutumes. Il majora le chiffre de la rançon annuelle et emmena avec lui à Bruges le fameux perron de Liège, en défendant de le relever ou même de le faire figurer encore dans les armes de la ville.

Déja, l'ouragan passé, Liège a repris à peu près son aspect d'antan et la vie qui est sienne : une forte et joyeuse vie, mêlée de travail, de plaisir, de disputes et de factions.

Le duc a licencié provisoirement son armée, et tout aux préparatifs de ses fiançailles avec Marguerite d'York, il laisse agir son lieutenant général, le sire d'Humbercourt. Celui-ci, qui commence à connaître les Liégeois, cherche à gagner quelques sympathies parmi eux en apportant certains ménagements dans l'exécution des dures conditions de la paix. Le légat du Saint-Père semble s'être pris d'affection pour cette race passionnée qui lui rappelle les plus remuantes républiques italiennes. Il a enfin levé l'interdit,— et cette décision, qui compense en quelque mesure l'échec de Brusthem, a excité une joie exubérante parmi le clergé et le peuple. Il n'est pas jusqu'à Louis de Bourbon qui ne semble vouloir réparer quelques-unes de ses fautes et qui ne marque enfin un certain intérêt à sa Principauté et à son église... Ce

n'est qu'à Liège qu'on voit le phénix populaire renaître aussi promptement de ses cendres. Pourquoi ? est-ce simplement la mobilité d'esprit de ses habitants ? Ou bien les rivières qui y convergent : la Meuse, l'Ourthe, la Vesdre, en lui amenant constamment l'afflux des provinces, renouvellent-elles aussi son âme ? Ou bien est-ce cette Liège souterraine, noir volcan de vie et de richesses qui, du fond de la terre, jette sans relâche par-dessus les ruines la lave d'une Liège nouvelle, non moins ardente que l'ancienne et toujours prête, elle aussi, à de nouveaux bouillonnements ?

Cet après-midi de février 1468, dans le quartier de la place Saint-Pierre, qui est non loin du Palais, plus vive qu'ailleurs déborde l'animation populaire. La foule s'y presse comme le sang afflue au cœur.

Une ruelle surtout, une de ces rampes étranglées, tortueuses qui grimpent vers Sainte-Walburge — où les maisons noires, ignorantes des lois de la symétrie, s'épaulent maladroitement comme des ivrognes ayant peur de choir, — regorge de tout un monde tapageur : bourgeois, paysans, forains, chalands, ribaudaille, attirés par l'attente d'un spectacle solennel.

A l'angle de la ruelle, dominant l'humilité des toits voisins, s'érige une hautaine construction

de pierre, ayant comme des allures de reine du quartier. Reine à l'aspect farouche, insoucieuse des élégances... Point de fines ogives, de graciles clochetons, de bretèques amenuisées, de tourelles en cornet. Les rudes ouvriers qui dressèrent ce donjon ignoraient ou méprisaient de telles futilités : le bâtiment est lourd et la façade massive flanquée de deux tours obèses. Sur cette façade, lézardée par endroits, le soleil se joue capricieusement, mettant çà et là des plaques d'ombre frissonnante. Au faîte, sous les créneaux, se profilent (seule fantaisie) des masques de bêtes mauvaises allongées en gargouilles et attaquées de lichen, lesquelles font la grimace aux piétons en attendant l'heure où elles pourront, de toute leur hauteur, leur cracher sur le chef.

Mais ce vieux manoir n'a plus de féodal que l'allure. Tandis que ses pairs du plat pays restent souverains des campagnes, lui, plus moderne, a pactisé depuis longtemps avec les gens de commune. La démocratie a pénétré au travers de ses épaisses murailles, puisque son maître n'est autre que messire Raes de la Rivière, seigneur de Heers, de Lintre et d'Aerschot, le premier serviteur — ou le premier chef — du parti populaire. Et si l'antique demeure a pris ce jour-là un air d'hospitalité, si elle arbore au-dessus de la poterne, en signe de bon accueil, la bannière du vinâve,

c'est que l'honneur lui est échu de servir de lieu de réunion aux principaux de Liège, de Looz et de Franchimont qui sont convoqués pour y délibérer sur les affaires communes. La convocation leur a été adressée par messire le chanoine de Chestret et par Raes lui-même, qui, après s'être réfugié à Othée et de là à Montjoie après la bataille de Brusthem, en emportant ce qu'il avait de plus précieux, est rentré dans la Cité pour y reprendre son rôle, dès qu'il a su que tout danger était écarté.

Afin d'organiser cette réunion, ils ont profité d'un voyage d'Humbercourt à Maestricht. Et c'est pour assister à la formation de cette assemblée qui, au caractère officiel près, lui rappelle un peu le "Sens du Pays" que le populaire, avide de nouvelles et de décor, se presse aux alentours du donjon.

Pour le populaire, le plaisir est de se coudoyer, gens du dedans et du dehors, paysans encore imprégnés de l'odeur de l'étable, rivageois venus du faubourg Saint-Léonard, montagnards en houseaux, vilains en surcottes de bure, bourgeois des bonnes villes, artisans, routiers, hommes d'armes cassés aux gages, ardente plèbe wallonne, d'une bonne humeur inaltérable en cette ville où l'on peut souffrir, certes ! mais s'ennuyer, jamais !... Les embarras causés par l'exiguïté des passages trop étroits, les pieds

écrasés, les visages meurtris, les atours chiffonnés, les protestations des uns, les jurons des autres, jusqu'à l'impatience de l'attente et aux discussions politiques, tout est prétexte à plaisanteries. Ce peuple est tout en dehors. Et de s'apostropher et de gouailler, si vient à passer quelque cavalier dont le cheval les couvre de crotte, et d'acclamer et d'interpeller si vient à passer quelque notable cher à leurs cœurs. Tout cela les réchauffe, les divertit, les réjouit. Les causes des querelles civiles peuvent les laisser indifférents, mais ils ne le sont point aux individus. Ils prennent leurs chefs en affection ou en haine, non pas tant à cause de l'intérêt qu'ils leur supposent ou leur dénient pour le bien-être de leur classe, mais tout simplement parce qu'ils leur plaisent ou leur déplaisent. Cette foule est comme les femmes. Elle aime un homme parce qu'il lui plaît, et il lui plaît parce que cela lui plaît. Ses adorations comme ses aversions trouvent en elles-mêmes leur raison dernière.

Sur le coup de trois heures, arrivent en groupes des magistrats du pays condrusien, de la Hesbaye, de la Famenne, des Ardennes, de la Campine, de la Thiérarche. Beaucoup ont voyagé de nuit dans leurs pesants coches revêtus de cuir fauve.

Leurs gestes somnolents et leurs yeux ternes disent les fatigues d'une longue route.

Viennent de graves docteurs, drapés dans leurs

ganaches de couleur sombre, le capuchon rejeté sur l'épaule. Viennent des maîtres des chefs-villes, parés de vair ou de petit-gris, signe de noblesse civile. Viennent des seigneurs vêtus à la mode de la cour de Bourgogne, coiffés du chapel à bec, serrés en leur jaquette à plis s'évasant en petite jupe froncée, épaules élargies par les amples mahoîtres, jambes moulées en leurs maillots bicolores, leurs vastes manches traînantes et les queues de lézard de leurs souliers à la poulaine, inventés en dérision du Créateur, menaçant la foule goguenarde.

Puis des chanoines tréfonciers, des échevins d'anciens membres du Tribunal des XXII qui jugeait les cas de force et de violence, d'anciens doyens des métiers enveloppés dans leurs housses d'apparat.

— Place ! place à Monseigneur de Chestret !

Et une litière fend la foule, par la Rue le long des compteries de Saint-Lambert, escortée de valets et traînée par deux haquenées dont les harnais s'ennoblissent d'armoiries cléricales. Derrière les courtines relevées apparaissent la figure replète et le triple étage de mentons du sire de Chestret, chanoine tréfoncier, docteur *in utroque* et chantre de Sainte-Claire. La fatigue de ses traits, hantés par la pensée et assagis par l'étude, se détendant en nuances de

sourires, disent tour à tour astuce de diplomate, finesse de théologien retors aussi bien que complaisances envers la foule. Devant le perron à montoirs, dans la cohue grandissante, il descend péniblement, aidé par un secrétaire, et chacun de s'extasier sur le luxe de ses bottes noires garnies de velours à l'évasement.

— Regardez, regardez ce galant accoutrement ! fait un clec d'aspect équivoque et minable sous son capuchon. C'est pour telles bedaines qu'est vrai le diction : " Liège, le paradis des prêtres ! " non pour nous, pauvres moines ou moinillons dont les hardes font se gausser les mauvais garçons. Sauf charité chrétienne, compère, ce trépotent chanoine eût pu laisser le goupillon à de plus dignes. Je gage que s'il dit d'aventure son bréviaire, c'est celui de Fécamp : trois psaumes ou trois leçons, ou si on veut, rien du tout.

— Voire ! voire ! don Kyrieleison, répond son voisin qui connaît l'apôtre : un ancien routier congédié par ceux de la " Verte Tente " qui le tenaient pour quelque espion. Vous ignorez, je cuide, vous qui savez tout, que le sire chanoine cache sous son petit bonnet plus de cervelle que n'en renferment maints vastes capuchons.

Mais le pauvre clerc se désole de ce que les prébendes n'aillent point aux plus dévotieux. Ses jérémiades se perdent dans une confuse rumeur,

tout à coup soulevée par l'apparition d'un vieux seigneur devant qui la foule s'écarte respectueusement. C'est le fameux comte de Berlo, patriarche de la Cité.

On s'étonne de le voir. Car le bruit courait que depuis Brusthem et la reddition de la ville, il s'était renfermé de nouveau dans sa tanière de Férister, plus farouche et plus ulcéré que jamais. Il passe, — et avec lui marche une rumeur d'admiration, justifiée par cent exploits.

Et puis, des seigneurs passent encore : Jean Lonchin d'Awans, le doyen de Saint-Pierre, Dia volos de Herstal, Anselme de Velroux et d'autres.

Le plus souvent, des quolibets les accueillent.

— Vois-tu ce hautbert doré comme un calice. Je le connais beaucoup.

— Oyez ! Oyez ! Marcachou qui connaît beaucoup ce seigneur.

— Pourquoi non ? Il me doit quarante florins du Rhin, mais il garnit d'or ses harnais au lieu d'en garnir ma bourse.

— En voici un autre qui ne semble pas avoir trop souffert de la paix terrible...

— Bah ! tu sais bien, compère, que lorsque les grands font la paix, ce n'est point sur leur propre dos qu'ils la signent !

Cependant parmi ceux qui se frayent un chemin, quelques-uns recueillent des acclamations. Tel le

jeune sire Josse de Strailhe, le chef de la " Verte Tente ". Tout un cortège triomphal d'ouvriers, d'enfants, de femmes en délire, dont la joie grandit et se propage de rang en rang, lui ouvre la voie parmi les remous de la foule curieuse. Il est impossible de n'être pas frappé de sa beauté fière et de la douceur presque féminine de ses grands yeux noirs sous la frange des cils soyeux.

Liège a vu grandir en lui le fils de ce bourgmestre Eustache qui vient de mourir à Brusthem. Elle s'est enorgueillie de ses premiers exploits de gentilhomme et presque autant des aventures d'amour où il gaspilla les loisirs de la paix. Les guerres étrangères et les émeutes, les querelles privées, les duels et les intrigues lui ont fait une auréole quasi légendaire dont les conversations s'alimentent. Les vieillards lui sourient et les femmes l'admirent.

D'autres notables défilent encore, laissant la foule plus indifférente, et quand les derniers sont entrés et que la poterne s'est refermée sur eux, la cohue s'éclaircit, se coagule en petits groupes, ou pérorent les gens bien informés.

Certes, le donjon du sire de Heers n'offre point aux comices liégeois le cadre majestueux de Saint-Lambert, où se réunissait naguère le " Sens du

Pays ", c'est-à-dire l'assemblée des délégations des États qui formait la représentation officielle de la république. Cependant, la grande salle de ce donjon, à laquelle on accède par un large escalier, n'est point indigne de la solennité de cette réunion.

Plus moderne que le reste de l'édifice, elle dresse d'un seul jet superbe les fusées de ses dix colonnes qui vont recevoir à la voûte les arceaux blasonnés. Entre ces colonnes, les panoplies de heaumes, d'épées et de targes ont, dans le demi-jour des verrières allumées d'un pâle soleil, des reflets de pierreries et de métaux.

Ces verrières, enfoncées dans les murs épais, laissent entrevoir la vie du paysage urbain, le fouillis des toits gris, le sommet des pilones, la multitude des clochers... Tout près Saint-Lambert, lourde masse qui porta la Cité dans ses flancs. Non loin, l'entablement des palais et des monastères et, comme une reine en deuil, la Violette, veuve du Perron liégeois. Une échappée sur la Meuse qui remue ses petites crêtes dans les nielles argentées de ses remous. Au dernier plan, des cimes aux ondulations molles et affaissées. Des remparts y courent en serpentant. De-ci de-là, sur un espace de plusieurs toises, on n'en voit guère que la place, comme d'une ceinture arrachée qui aurait laissé une plaie à la ville. C'est tout le

tableau de la vie religieuse, de la vie civile et de la vie militaire, toute l'histoire de ce peuple qui, toujours ardent, souvent vaincu, jamais soumis, ne connaît point le repos ni le calme.

Le manteau de la vaste cheminée s'orne de salamandres et d'écussons chargés des fleurs de lys que Raes de Heers porte dans ses armes.

Reculée sous ce manteau, trône la dame du logis, l'épouse de Raes et le principal artisan de sa gloire. Au travers de sa guimpe de crêpe noir, en grille d'enfer, sa chair rose apparaît comme nacrée. Dans ses yeux pers, on ne distingue d'abord qu'une expression de fierté douce, mais quand se relève le voile de ses cils longs, déliés comme ces fils d'or que les miniaturistes font rayonner autour de la tête des anges, quand sa pupille grandit et se dilate, ses regards deviennent de feu et leur éclat mystérieux trouble les âmes. Ces yeux à la surface calme comme celle des lacs profonds cachent comme eux les mauvaises tempêtes. Les lèvres un peu minces, et rouges comme les fleurs du pêcher, s'entrouvrent sur des dents serrées et éblouissantes.

Mystérieuse et troublante, bien qu'elle soit noble entre les plus nobles, petite-nièce de ce Jean d'Arkel qui fut en son temps archevêque d'Utrecht, puis prince de Liège, on a pu croire, à voir l'étal de sa volupté et le besoin de crime qui

la hante toujours du cœur au cerveau, qu'une semence vile a pollué sa lignée. Pourtant, — avec l'orgueil de la vie, une soif inextinguible de plaisirs et de richesses, de luxe et de domination, — elle est reconnue de grand esprit politique par les conseillers et les hommes de guerre.

Son mari est chétif, d'une ambition vulgaire. Les expédients dont il fit œuvre envers son père laissent planer sur lui une ombre persistante de mésestime. Mais elle prétend le faire triompher quand même, — attelée à ce rôle avec une volonté tenace de triompher des obstacles, hommes ou choses, qui lui barrent le chemin. Pour se ruer, plus libre encore, vers les apothéoses, vers les persécutions, vers les amours et les supplices, elle se veut, par son époux, l'absolue souveraine de ces âmes que la chevalerie déchue, la diplomatie naissante, les guerres sans pitié et les inimitiés mortelles laissent en un profond désarroi. Un signe d'elle a suffi récemment pour décider à la grève le métier-roi des febvres, afin de forcer les échevins à se saisir d'un procès du sire de Heers. Elle mate les patriciens par l'appât de ses faveurs. Elle enveloppe les prêtres des lacis de ses intrigues.

Comme une magicienne près de l'âtre, elle trône sous le manteau de la cheminée, frêle et presque languissante, accueillant les hommages du geste

gracieux d'un bras nu que cercle un lézard d'or constellé de turquoises.

Les portes sont fermées. On s'assure qu'aucun intrus n'assiste au conciliabule. Les notables prennent place. La préséance est aux membres de l'état primaire, c'est-à-dire aux chanoines tréfonciers de Saint-Lambert. Ces sénateurs ecclésiastiques siègent au premier rang, graves comme aux stalles du chapitre. Ils portent la croix à la chaîne de leur poitrine. Ils portent aussi la croix à la poignée de leur glaive.

Le second rang est occupé par les possesseurs de fiefs et de mouvances, chefs des familles nobles et maîtres du plat pays. Barons et chevaliers, cultivateurs et soldats, ils expriment la souveraineté par leurs visages et s'appuient sur leurs épées comme sur leur droit.

Autre souveraineté, la fière autorité des bourgeois est là toute vivante avec eux : magistrats des bonnes villes, syndics des métiers personnifient en un triple rang, derrière les puissances religieuse et féodale, les négoces, l'activité des ateliers, la preudhommie sentencieuse et satisfaite par les règlements qui dénoncent les supercheries et dols, détruisent les marchandises décriées, taxent à de justes prix le bon aloi des œuvres.

Le docte chanoine de Chestret invoque le Saint-Esprit.

Il préside avec la gravité qui représente son homme de bon lieu, élevé aux grandes affaires.

— Adonc, messires, dit-il, vous êtes mandés aux fins d'aviser à ce qu'il sied de faire parmi les difficultés où se débat le pays. Vous le savez, l'inquiétude est partout et la ruine avec elle. Nos ennemis nous foulent aux pieds, et la Cité vit dans la honte. Une paix que le sort des armes nous a seul forcés de subir méconnaît l'indépendance du pays, obscurcit sa gloire, compromet sa richesse, écrase nos métiers. Marc de Bade en qui nous avions eu confiance au point de le choisir pour prince, nous laisse sans secours et sans nouvelles. Que faire si nous entendons imposer le respect de nos droits à ce duc de Bourgogne qui veut notre or et notre terre pour assurer sa royauté ? Seuls nous pourrions peut-être lutter derechef, mais non pas vaincre. Nous avons cruellement éprouvé que le courage ne tient pas toujours lieu du nombre... Mais Louis de Valois nous offre aide et protection, et cela de la manière la plus formelle. Voici, en effet, messire Jehan Soyer, son bailli de Lyon, que le dit roi de France nous a dépêché avec des pouvoirs précis pour régler une alliance en bonne et due forme.

Le sire de Chestret se tait, et rentre ses mains grasses dans le manchon de son aumusse. Puis d'un signe de tête, et sans laisser aux notables le temps de se remettre de la surprise provoquée par la nouvelle qu'il vient de leur annoncer, il invite à la parole le bailli qui se trouve placé à sa droite.

C'est un petit homme au museau de renard : front fuyant, nez pointu et dont l'œil gris s'éclaire d'une paillette oblique disant la méfiance et la ruse.

Plusieurs font la grimace. Ils ont gardé male souvenance des envoyés français ; de Tristan l'Hermite, de Louis de Laval, de Jehan du Vergier.

Quant à ce bailli de Lyon, on sait qu'il a suivi d'assez mauvais gré l'armée liégeoise à Brusthem, qu'il s'y est prudemment tenu en dehors de l'action, et que, le plus tôt qu'il a pu, il s'est empressé de rejoindre le cardinal de la Balue qui voyageait dans l'escorte du duc Charles.

Soyer apparaît, dès l'exorde de sa harangue, comme persuasif et retors. Orateur, il possède ce don indéfinissable qui commande l'attention. Les compliments détournés et les évocations historiques dont s'encadrent ses propositions rendent manifestes à tous son érudition et son bon vouloir. Il a, au surplus, des richesses de mots qui le rendent parfois peu compréhensible,

et pour ce, lui concilient la respectueuse admiration des frustes campagnards auxquels la diplomatie en impose.

A l'état-tiers, il plaît, en présentant comme un honneur sa propre bourgeoisie.

— Or sus, messires, conclut-il, vous savez d'une part les sentiments que vous porte le duc de Bourgogne, d'autre part l'amitié de mon maître le roi Louis.

Voici ce que j'ai mandat de vous proposer. L'alliance sera conclue, jurée et scellée entre le roi et le Pays de Liège représenté par les membres des trois ordres. Le roi usera de son crédit auprès du Pape pour faire nommer Jean de Nevers en qualité d'évêque. Le roi s'engage à aider les Liégeois en offensive et défensive. Quand vous le voudrez, il vous fournira et soldera mille lances à trois hommes et trois chevaux chacune, plus des compagnies de Suisses rompus à l'action, plus deux maîtres bombardiers pour diriger l'artillerie et telle quantité de poudre suffisante pour faire la guerre. Aucune des parties ne signera quelque accord avec le duc de Bourgogne sans y comprendre son allié. Enfin, rétablissant le traité de 1460 entre Liège et le feu roi Charles VII, le roi offre si, les Liégeois concèdent en retour même faveur à ses bien-aimés sujets, d'exempter du droit d'aubaine

et de toute taxe pour le commerce les gens et marchands des pays de Liège, Looz et Franchimont et de laisser entrer en franchise tant par voie de Meuse que par autre voie charbons, métaux et toutes marchandises.

Ayant achevé la lecture de ces propositions, l'ambassadeur salue très bas, épiant l'effet de son discours sur l'assemblée visiblement émue, puis quitte la salle avec son secrétaire, abandonnant les notables à leurs délibérations.

Un grand silence est tombé derrière ces paroles. Chacun réfléchit avant d'assumer la responsabilité d'un avis.

Les premiers, opinent les magistrats du pays de Looz qui, essayant de temporiser, témoignent de leur pondération. Ils disent qu'il serait bon, puisqu'il s'agit de choses aussi graves, de rentrer, chacun chez soi, pour mûrir un conseil ; ils se déclarent cependant favorables à la franchise du commerce dont tous les artisans s'accommoderont fort. Deux ou trois vieux barons approuvent par des annuements de leurs têtes chauves l'idée d'ajourner une décision. Les membres du tréfoncier chapître, encore que le privilège leur échoie d'opiner les premiers, restent cois.

Diavolos de Herstal, qui ne rêve que plaies et bosses, insiste bruyamment sur les conditions du

traité qui sont, dit-il, pur profit pour le Liégeois. Il propose déjà des plans de campagne : le roi attaquera le Hainaut avec ses forces ; les milices et les chevaliers de Liège, avec les renforts que le roi leur assure, entreront en même temps dans le Brabant.

Cet avis belliqueux, auquel la solide assurance de Diavolos donne quelque séduction, est approuvé par Anselme de Velroux et quelques jeunes membres de l'état noble. Nourris dans la haine de tous ces ducs de Bourgogne qui l'un après l'autre ont fauché leurs familles, ils brûlent de venger ces anciens attentats.

— Une circonstance grave veut un conseil grave, déclare le chanoine de Chestret. Que pense de tout ceci le doyen des Etats ?

Ces paroles s'adressent au vieux comte de Berlo, impassible dans son vêtement guerrier.

— Ce que j'en pense, fait le vieillard, se levant de toute sa hauteur. C'est que ce serait folie de consentir. Je ne veux point parler aux rancunes, si nobles qu'elles soient. Je m'adresse à ceux qui veulent conserver ce qui nous reste d'honneur et de sang et leur demande si le temps est venu d'aller nous précipiter derechef sur le glaive de Bourgogne comme l'animal aveugle s'obstine à se ruer sur l'épieu qu'on lui présente... Allez aux campagnes, vous n'y verrez que ruines et désolation.

Le paysan vit comme un lièvre apeuré, terré entre deux sillons. Allez aux bonnes villes : les artisans essayent d'entretenir les cendres de leurs métiers et y parviennent à peine. Nous n'avons pour défense que des remparts tout ébréchés ou de simples palissades qu'un bœuf abattrait de ses cornes. Le meilleur de notre armée est demeuré à Brusthem et nous n'avons point de ressources pour armer et équiper le reste. Et c'est à cette heure que vous voulez vous mesurer à nouveau avec le plus fort qui soit, avec ce puissant duc d'Occident appuyé de ses bandes expérimentées dont vous venez d'éprouver la puissance et auquel vous venez de jurer fidélité !

Croyez-moi, prêtres, nobles et bourgeois, au nom du Christ que nous avons souvent offensé, profitons des leçons dont nous sommes les victimes ! Fermons nos plaies avant d'en ouvrir de nouvelles. Prudence n'a jamais, que je sache, fait de mal à personne, surtout aux faibles. Ecoutez cette vertu et non la rage qui déraisonne. Restez hors de ces dangers et sauvegardez le pays si meurtri au lieu de lui donner le dernier coup.

Le rang du vieillard, le souvenir de ses exploits dont le témoignage persiste en plus d'une cicatrice, l'ardeur de ce regard d'aigle qui a vu le conflit de tant de passions, se joignant à la

sincérité profonde de son accent, ébranlent plus d'une âme hésitante. Mais Raes de Heers interrompt :

— Est-il donc entendu que Liège n'aura plus d'autre volonté que le bon plaisir du Bourguignon et devra rester couchée à terre devant lui comme la caille qui entend les sonnettes du faucon ?

Jean de Ville, chef des milices liégeoises, assure que celles-ci sont prêtes à férir.

Josse de Strailhe s'écrie qu'au degré de misère où la Cité est tombée, elle ne risque rien à une tentative nouvelle qu'une alliance sérieuse peut couronner de succès.

Toutes ces voix guerrières s'échauffent. La perspective de nouveaux combats exalte les jeunes nobles. L'atmosphère leur semble hennir aux oreilles.

Cependant de plus sages commentent entre eux à mi-voix en les louant les dires du vieux comte de Berlo. Tant de deuils voilent le présent qu'il semble téméraire et fou d'épaissir encore ce nuage de sang et de ruines.

Alors dame Pentecôte intervient. De ses nerfs subtils de femme, elle a senti l'impression produite par le vétéran des guerres liègeoises. Or, elle veut reconquérir à Raes le rang dont la dernière paix l'a fait déchoir. Elle rêve déjà, puisque Marc de Bade se dérobe, de se servir de la politique

française et de Jean de Nevers pour assurer la mambournerie à son époux. Brusquement elle surgit de l'orfroi des coussins. Une haute dignité s'impose de sa taille à la fois fière et gracile. Sa voix ample et douce est semblable sur ces cris de passion à la noblesse d'un cygne sur des vagues orageuses.

Elle évoque l'âme héroïque des ancêtres. Elle rappelle, parmi les disparus de hier, Eustache de Strailhe et Baré de Surlet. Elle gémit sur l'impitoyable cruauté des vainqueurs d'Othée, sur le massacre des Perwez et des otages liégeois, sur le sac des églises et des villes, sur le désastre de Montenaeken, sur celui de Brusthem. Elle dit toute cette génération d'enfants que Bourgogne a fait orphelins et que les veuves élèvent pour la vengeance. Elle dit aussi les longues veillées de cet hiver où les artisans qui ont survécu à la journée de Brusthem fourbissent leurs fauchards, leurs tranchets et leurs piques dans l'espoir de proches revanches, tandis que leurs courageuses compagnes brodent de nouveaux étendards pour remplacer tous ceux capturés par le Bourguignon et dont s'enorgueillissent à cette heure les cathédrales du Brabant et des Flandres.

— Morts que nous avons juré de venger, nous permettez-vous d'oublier vos offenses ? Consentez-vous à ce que nous délaissions l'héritage de

haine que vous nous avez légué ? Tant que cette dette ne sera point payée, tant que les morts ne seront pas satisfaits, ne nous conseillez pas, messire, sous peine de parjure, ni la paix, ni le pardon, ni la pitié !

Cet hymne échauffe tous les civismes. Et plus d'un homme sage palpite de cette beauté de déesse comme de l'apparition de la Cité vivante, rappelant ses fils à la foi jurée.

A se savoir maîtresse et dominatrice sur tant d'âmes, Pentecôte s'exalte peu à peu. Elle accroît la puissance de son regard et la force de ses raisons de toutes ces volontés mâles tendues à l'unisson.

— S'il s'agissait de choisir aujourd'hui entre la paix et la guerre, poursuit-elle, le vénérable avoué de Hesbaye rallierait à sa prudence tout le Liégeois, que souffre assurément, et avant toutes choses demande à vivre. Mais c'est entre la mort et la guerre qu'il faut opter. N'avez-vous pas ouï dire que le duc n'attend que le printemps pour revenir à Liège et y achever l'œuvre qu'il a commencée ? Sans doute, compte-t-il offrir l'incendie de la ville en spectacle à sa nouvelle épousée. Si nous ne le prévenons, il sera avant trois mois sur les hauteurs de Sainte-Walburge. Qui l'empêchera, si nous sommes seuls et à sa merci, de nous tuer comme une ventrée de chiens ? Et voici que la Providence, attentive à notre infortune, nous

donne l'appui du plus grand roi de la chrétienté... C'est le salut ! Et nous le refuserions, plus inexorables envers nous-mêmes que nos ennemis les plus acharnés ?

— Mieux vaut compter sur soi qu'espérer en de chimériques alliances, riposte le vieillard. Si votre roi (et il appuye dédaigneusement seur ce mot " votre ") est si puissant, qu'a-t-il besoin contre Bourgogne de l'alliance d'un peuple de marchands et de petits gentilhommes ? Qu'il se batte seul, si c'est son bon plaisir et nous laisse en repos... Mais ceci n'est point à craindre, car ce qu'il veut c'est inquiéter Bourgogne du côté de Liège, et, tandis que le duc nous châtiera pour avoir violé la paix, tramer lui-même d'autres complots.

— Ne croyez-vous point, dit Raes, à la sincérité du roi qui promet de nous envoyer ses meilleurs hommes d'armes et des munitions ?

— Je crois surtout à sa perfidie. Certes, rien n'est plus sincère en lui que sa crainte de Bourgogne. Mais au lieu d'hommes d'armes, savez-vous qui il nous enverra ? D'autres faiseurs de discours chargés de nous exciter à la guerre et qui disparaîtront au début de la bataille, comme l'a fait ce beau parleur de bailli. Oú étiez-vous donc à Brusthem pour n'y avoir point recueilli cette leçon ?

Proférées d'une voix d'acier, dont résonnent les voûtes, ces paroles soulèvent des échos de

clameurs. La chanoine de Chestret pense que l'ardeur de sa croyance fait oublier au vieux comte le respect qu'il doit à un grand souverain, et même aux organisateurs de cette réunion, en les accusant de lèse-patriotisme, sinon de scélératesse. De sa chaire, il le déclare en termes circonspects.

Le comte a, pour la remarque du chanoine, un haussement d'épaules.

— Oui, dit-il, je pense que quelques-uns ne font point tant souci du bien de la Cité que de leur propre fortune,épiant l'heure et le moyen de jouer leur jeu, empressés toujours à provoquer l'intervention étrangère. Ainsi avons-nous vu ceux qui reprochaient à l'Elu de ne s'être point fait sacrer,—ce qu'il a fait depuis,—substituer à un prince en paix avec Bourgogne un Bade qui les soudoyait. Ils s'apprêtent aujourd'hui à verser notre dernier sang, sinon le leur, pour quelque nouveau profit—Dieu sait lequel !

A cette injure presque directe, Raes pâlit affreusement, tandis qu'à côté de lui, Pentecôte d'Arkel, le regard dans le vague, semble aussi sereine que si elle présidait à quelque cour d'amour. Ripostes, invectives, provocations, se déchainent vives et sanglantes, tandis que le vieux comte, les yeux injectés de rouge, avec un accent d'âpre sincérité, poursuit, tour à tour menaçant ou suppliant :

— Je vous en conjure, soyez en garde contre

ceux qui ne sèment parmi vous que division et batailles. Aujourd'hui, la prudence est devenue la vraie audace. Comment ! L'interdit est enfin levé. Votre évêque consent à rentrer parmi vous. Si la paix avec Bourgogne comporte de durs sacrifices, c'est vous qui les avez voulus. Et le temps et la sagesse aidant, la sujétion peut faire place à une alliance honorable et qui vous sera utile. Dès aujourd'hui, c'est le calme rendu à ce pays qui halète après tant de pertes et de discordes. Par Saint Lambert ! ne sacrifiez pas à l'illusion d'un profit ou même au désir d'une revanche le bonheur de tant de bonnes gens !

Ces exhortations sont à peine écoutées.

— Mais nous sauverons ces bonnes gens avec l'aide du roi de France ! s'écrie Anselme de Velroux. Préférez-vous les laisser misérables, taillés, opprimés, ruinés comme ils le sont, et vous en déclarer content ?

— Velroux dit vrai, soulignent vingt voix.

Mais cette tempête générale, maintenant à son paroxysme, soulève tout à son coup un orage particulier qui éclatera terrible.

Séparés l'un de l'autre par plusieurs rangs de nobles, le vieux comte de Berlo et le jeune sire de Strailhe s'interpellent depuis quelques instants au milieu des clameurs.

— Pensez-vous donc, seigneur comte, a dit Josse de Strailhe d'une voix irritée, que la race des forts soit épuisée, et que les enfants ne soient plus de taille à venger leurs pères ?

— Je pense, riposte le vieillard, que la fougue des jeunes prévaut aujourd'hui sur la prudence des vieux. Et j'en maudis le sort !

— Oui, dit Josse, surexcité au point de perdre la conscience de ses paroles, oui, la prudence est la vertu des vieillards, mais elle croît tant qu'à la fin ce n'est plus...

— Eh ! bien, achevez !...

— Que de la peur ! Puisque aussi bien vous tenez à l'entendre...

Mais le jeune homme n'a pas plus tôt proféré cette parole qu'il en a le remords, comme d'un blasphème affreux, et malgré lui il frissonne.

La dilatation subite et extraordinaire des prunelles du vieux guerrier dit la révolte provoquée au fond de son âme fière. Un flot de sang lui monte à la face, et c'est effrayant de voir ce vieillard à la barbe blanche, à l'armure blanche, au visage soudain empourpré.

— De la peur ! de la peur ! tu l'as dit, toi, le fils de cet Eustache de Strailhe qui fit lâchement périr le loyal Gilles de Metz... Tu l'as dit à un soldat qui cent fois avait vaincu quand tes yeux n'avaient pas encore aperçu une bannière... Tu l'as dit... à

moi... qui ai combattu dans toutes les guerres de mon temps avec Saint-Pol, avec Jean Bureau, avec Jean de Luxembourg, avec les plus vaillants... De la peur ! eh bien ! je te défie, toi chevalier menteur ! Je te défie, entends-tu...

Mais Josse reste atterré, silencieux. Toute clameur s'est tue. Une angoisse serre toutes les gorges, oppresse tous les cœurs. Tous les yeux sont fixés sur le comte, les gestes arrêtés, les haleines suspendues.

— Je te défie ! Je te ferai avaler le mot jusqu'à ce qu'il t'étouffe... Oh ! mais j'oublie qu'on ne se bat pas avec un vieillard ! De la peur !

Le comte, agité d'un tremblement convulsif, cherche un appui au dossier de sa cathèdre. Un sentiment l'écrase : le dernier acte de sa vie militaire et civile est accompli. Il sent enfin l'inépuisable insouciance des jeunes, l'égoïsme tranquille des fauteurs de troubles, l'éternel inaperçu des vides éternellement comblés, éternellement rouverts, toujours, par le flot qui passe, et devant ce flot fatal, il se voit resté seul sur le bord, pareil à une épave dont n'a pas encore voulu la mort.

— Liège, Liège, malheur à toi, ô peuple aveugle ! Malheur aux haidroits ! Malheur à tes chevaliers sans cervelle ! malheur à tes prêtres pleins de fallaces et de sophismes ! Heure viendra qui tout payera ! L'ennemi retournera tes membres

dans ton sang comme de la laine dans la cuve d'un teinturier. Il répandra sur tes montagnes les lambeaux de ta chair... Réjouissez-vous, nobles sans noblesse, qui avez oublié vos devoirs envers les humbles, qui avez déshonoré des innocents... Réjouis-toi surtout, femme impudique qui as pris le cœur des jeunes hommes avec le craquement de ta chaussure. Tu as dressé ta couche devant l'ennemi pour satisfaire les males œuvres de tes ambitions. Le Seigneur t'arrachera les artifices de ta magie et les cailloux manqueront pour lapider l'adultère !

Sous les voûtes pleines d'horreur, cette voix grossit, roule avec les déchirements du tonnerre et foudroie de ses éclats surhumains cette foule atterrée.

Les bras rament à l'air, menaçants et prophétiques. Les prunelles nagent dans leurs orbites, puis s'arrêtent en une effrayante fixité. Il ouvre la bouche pour maudire encore : la bouche reste ouverte, il n'en sort qu'un sifflement de râle. Terrassé par l'apoplexie, le vieillard s'affaisse, et dans une ultime pensée de prière, en tombant il croise ses bras sur son armure blanche. Plus grand encore couché que debout, il semble, envahi presque aussitôt par la lividité du trépas, une de ces statues de marbre qui commémorent, à l'ombre des cathédrales, la prouesse des chevaliers.

VI

NOCTURNE

Tendue de cuirs aux ors pâles, la salle ronde, formée par l'étage d'une grosse tour, dort dans une atmosphère saure et tiède, telle qu'en rêvent les ménestrels au palais de l'enchanteur Merlin. Car c'est à peine si, de l'hésitante lueur exhalée par la torchère, une pénombre s'avive aux poutres et aux corbeaux du gitage. Et c'est à peine si les quelques bûches qui se consument dans la vaste cheminée éclairent encore de leurs vacillants reflets l'inscription sculptée dans un listel, sur la pierre du milieu :

A flammis gehennæ
Libera nos, Domine !

Une tenture se soulève, au haut d'un petit escalier de trois marches. Le chevalier Josse entre chez lui, de très méchante humeur. Tôt assis au coin du feu, il fourrage à coups de tison parmi ces restes comburés, et se distrait sans doute un peu au spectacle de ces petites gerbes d'étincelles, puis de cette flammèche bleuâtre, souffreteuse, qui

s'en vient lécher les têtes de diables aux cornes recourbées et aux mâchoires ricanantes—formant chenets.

Il se dresse avec un soupir, — excédé, — et de long en large, de large en long, il déambule, promenant au cadre de la salle les remords qui le bourrèlent.

— Oui, ce fut insensé ! Certes, il m'avait traité comme un page. Mais me laisser emporter à ce point de le taxer de poltronnerie, lui, Berlo ! Pourquoi ai-je obéi une fois de plus au regard de cette femme qui m'a ensorcelé ? Quel était le but de Pentecôte ?

Et il revoit toute cette scène. Ah ! l'odieux souvenir ! Les malédictions du vieux chevalier, sa chute, sa mort, là, tout d'un coup, au milieu de tous !

— Et cela par ma faute ! quelle brute suis-je donc devenu ?

Domingo, son écuyer, interrompt cette méditation violente.

C'est un Espagnol d'Oviedo, issu de cette race des anciens Goths, réfugiée dans les monts d'Asturie et de Galice lors de la conquête arabe et qui plus tard délivra toute l'Espagne. Le père de Josse, le sire Eustache de Strailhe l'a recueilli tout enfant et ramené à Liège, au retour d'un

pèlerinage entrepris à Saint-Jacques de Compostelle. Depuis, Domingo s'est attaché à la famille de son bienfaiteur et c'est à lui que le sire Eustache, veuf de bonne heure, a confié le soin de son fils unique. Il n'a jamais quitté le chevalier Josse et le sert avec un dévouement jaloux. Il n'entend laisser à aucun autre son service, bien qu'il soit à peine rétabli de la blessure qu'il a reçue à Brusthem.

Arrêté aux degrés de la salle, l'écuyer contemple un instant son maître, et ses yeux perçants, qui luisent dans sa figure basanée comme ceux d'un oiseau de haut vol, s'attristent à voir l'air sombre et soucieux du chevalier.

— Messire, ne viendrez-vous point prendre la collation du soir ? Une cretonnée toute dorée vous attend ainsi qu'un plat de ces truites de l'Ourthe que vous appréciez.

— Laisse-moi, Domingo ! Je ne me sens point d'appétit. Je n'ai pas besoin de toi ce soir. Laisse-moi, te dis-je.

Domingo connaît son maître. Il sait qu'il veut être seul à ses heures d'irritation soucieuse. Il se retire.

Le chevalier continue à arpenter les dalles sonnantes.

Cet austère visage du vieux Berlo, soudaine-

ment empourpré de sang dans la blancheur de sa barbe flottante, ces yeux injectés, il les revoit —ces imprécations saccadées et furieuses, il les entend comme s'il était encore à l'assemblée. Certes, le premier émoi passé, ses amis lui ont dit qu'il n'avait pas à s'adresser de reproches. Velroux et Lonchin d'Awans, en le reconduisant tantôt par la rue Neuvice, le pont des Arches et le quartier d'Outre-Meuse jusqu'au seuil de son logis, lui ont répété, comme l'avaient déjà fait Raes et le chanoine de Chestret, que le vieux comte n'avait été victime que de la violence de son caractère, à laquelle son âge n'avait pu résister. N'importe ! il eût dû calculer ses propos en apostrophant ce patriarche de la Cité dont il il avait tout récemment admiré et partagé les prouesses à la journée de Brusthem. Maintenant ce noble cadavre repose à la collégiale de Saint-Pierre, d'où on le transportera sans doute au castel que le comte n'eût point dû quitter en une telle saison, à un tel âge, pour se rendre à une telle réunion... Il se surprend à réciter pour lui, presque machinalement, la prière du *De Profundis*.

Un peu soulagé par ce devoir, il s'affale dans le retrait d'une des fenêtres, sur un divan d'Orient, au hasard des coussins de soie bariolée.

Son regard erre maintenant au long des traverses de la haute fenêtre ogivale jusqu'aux meneaux

finement sculptés où des démons tourmentent un moine priant dans des chicorées frisées. Il suit les solives du plafond où des besans d'or parsèment un fond d'azur.

Suspendu au milieu de la chambre, un grand aigle déploie, à tout jamais rigides, ses deux ailes blanches jadis familières des hautes cimes et des tempêtes. Et l'association des idées évoque le souvenir de la chasse d'hiver pendant laquelle, d'une flèche audacieuse, il cassa net le vol de l'oiseau royal, au moment même où la bête, le cou tendu dans une volupté de proie certaine, planait au-dessus d'une haute futaie ardennaise. Oh ! la chasse sauvage et primitive, si passionnante. Ces nuées et ces forêts se renvoyant jour et nuit leurs profondes rumeurs. Puis, dans les fagnes immenses, coupées de marais à la surface glacée, ces furieuses chevauchées qui secouaient tout son sang. Si loin déjà, cette chasse de jeunesse, et si loin ses compagnons d'alors ! Un tel parti pour les guerres étrangères. D'autres massacrés dans les troubles civils. D'autres morts ens des batailles rangées.

Et de l'oiseau immaculé, son regard descend jusqu'à la rangée des portraits qui décorent le pourtour de la salle, et qui palpitent d'une apparence de vie aux furtifs reflets que la haute cheminée leur envoie. Un homme de tempérament

sévère, cet athlétique aïeul dont le buste armé semble étouffer dans l'étroitesse du cadre. C'est Jean de Seraing, le beau-père de son père, qui fut maintes fois maître de la Cité et qui se distinguait par son énergie au conseil comme au combat. Voici deux ans à peine qu'il fut massacré par un parti de factieux sur le grand marché de Tongres, étant déjà presque octogénaire. Soulignant son écusson, une banderole porte : *Tel fier qui fiert sans soucy* et cette devise, reflétée par les yeux d'acier, livre tout le secret de cette âme rude, asservie à son code de chevalerie comme à un credo jamais discuté. Tout à côté,—œuvre du même peintre, — ce seigneur au manteau de fourrure dont le front intelligent et les yeux vifs expriment l'habileté, l'amour de la vie et de ses ambitions, c'est Eustache de Strailhe qui par ses entreprises éleva si haut la fortune de la famille. De sa nature moins belliqueux que le sire Jean, méprisant volontiers les hommes, mais soignant ses intérêts propres, il ne s'est pourtant jamais dérobé à la défense de la Cité... Josse le voit encore besognant au premier rang des chevaliers dans la journée de Brusthem et tombant glorieusement, face au Bourguignon. Il se promet de hâter la construction du monument funéraire qu'il veut ériger sur sa tombe dans l'église

d'Othée, qui était le fief favori du sire Eustache et où il a fait transporter ses restes dès la paix intervenue.

A y réfléchir, Josse sent s'obstiner et s'agiter en lui l'influence de ces dernières générations. Oui, en dépit des résolutions plus chancelantes, des rêves plus inquiets, des actions plus contradictoires qui font de lui l'homme de la chevalerie déclinante, il retrouve en sa propre âme chacune des phases de l'évolution de sa lignée. D'ailleurs, tout homme n'est-il pas l'addition de sa race ? A moins que l'influence héréditaire ne soit tout simplement la survivance en chaque individu du type initial du premier homme et de ses toujours mêmes passions ?

Ces passions ne se manifestent pas chez tous, ni dans le même temps, ni de la même façon. Souvent elles restent ignorées de celui qui les détient à l'état de virtualités atrophiées. Mais pourquoi sommeillent-elles dans une âme tandis qu'en une autre elles bouillonnent ou débordent ? Certes, ce n'est point tant à cause des fatalités de naissance et de tempérament que par l'effet de l'éducation, du mode de vie, de la volonté libre ouvrant les vannes à l'une des mille écluses dont notre âme est cloisonnée.

Ses premières années ne les connurent point,

ces fâcheuses dominatrices. Ah ! la pure enfance ! l'âme est à sa source d'un cristal si frais. Sans doute, l'entendement et le merveilleux lacis de ses coraux n'y sont encore qu'en promesses, les mots n'y ont encore que leur sens formel, dénué de toute puissance évocatoire. Mais, dans le cœur, quelle douce affusion de chaleur au contact d'autres cœurs chauds, aux saintes allégresses de la prière, à la familiarité des grands héros de l'histoire ou de la légende ! Tant de sentiments s'y pressent qu'ils ont peine à prendre tous leur vol. Le chevalier revoit l'enfant blond et trop tôt privé de sa mère qu'il fut dans cette hautaine maison de Liège et dans le donjon familial d'Othée. Un vieux moine très savant lui enseigna, en même temps que les fastes de la Cité, l'Ecriture sainte, la numération des Arabes et les lettres latines. Il apprenait à faire sur le vélin des peintures mignonnes. Quand la leçon était terminée, ils descendaient ensemble dans le jardin, où, se promenant pas à pas, ils étudiaient les fleurs. Domingo lui fit connaître l'art de vénerie. Tout jeune déjà, il s'essayait à dresser les chiens, à affaiter les faucons, à reconnaître le cerf à ses fumées, le renard à ses empreintes, le loup à ses déchaussures. Il rentrait de ces courses au grand air plein d'une ardeur et d'une générosité puériles. Que de fois, en ouvrant sa fenêtre au

point du jour, après une nuit de beaux rêves, ne se sentit-il pas prêt à absorber la nature en une crise d'enthousiasme universel, et ne souhaita-t-il pas d'imiter ces preux dont les poèmes d'un Quènes de Béthune ou d'un Adenez le Roi exaltaient les hauts faits ? Alors, il sentait en lui frémir des ailes. Alors, il aurait voulu découvrir sur l'heure quelque grande cause à laquelle se vouer tout entier. Il s'enivrait aux projets de croisade nouvelle qu'il entendait parfois discuter autour de lui et se proposait bien, coûte que coûte, de marcher à l'Infidèle.

Mais, à peine échappé de cette source si pure, le fleuve de la vie, neuf encore, se précipite aux rapides, puis se trouble au limon des plaines. Ses premières rencontres avec la réalité du monde furent pour le jeune homme un désenchantement profond. Sa sensibilité excessive reçut de toute extériorité des contre-coups sans proportion avec les causes qui les provoquaient. Son âme très ingénue s'exagéra singulièrement les inévitables déconvenues de l'initiation sociale. En les confrontant avec les rêves qui les lui avaient fait entrevoir, il trouva odieux ou mesquins les actes, les mobiles, les expédients et jusqu'aux vices de cette société où il entrait trop brusquement. Pour s'être heurté à quelques mensonges, il crut bien vite que tout était mensonge. La morale lui parut

une sorte de langage conventionnel qu'on se transmettait d'être à être, d'âge en âge, comme les formules d'un tournois, comme les modes des équipements de cour, de chasse ou de combat. En même temps, sa vingtième année à peine franchie, il sentit ses croyances religieuses l'abandonner, — et pour avoir vu quelques-uns de ceux qui professaient sa foi ou qui devaient même en avoir le soin, se montrer infidèles et parjures aux lois qu'ils prétendaient enseigner, —il se laissa aller à croire que la religion pouvait bien n'être, elle aussi, qu'une convention mondaine entretenue par ceux qui y trouvaient avantage.

Tout d'abord il ne souffrit guère, il ne souffrit pas de la disparition de ces croyances qui avaient éclairé et échauffé sa jeunesse et sa première adolescence. Il lui semblait qu'elles se détachaient de lui tout simplement, tombant de très haut, en chute lente, comme des feuilles mortes que le vent soupèse un peu, puis qui rencontrent la surface d'un étang, y surnagent, puis insensiblement se détrempent, s'alourdissent et s'enfoncent à tout jamais sous l'eau claire.

Mais, pour lui paraître légère, cette chute ne le laissait pas moins désarmé contre tous les orages de la vie.

Plus de calme désormais. Toutes les passions, devenues pour lui des maîtresses, furent pour lui

des souffrances, dès que la volupté et l'orgueil, soufflant sur son âme dépouillée leur vent empoisonné, n'y rencontrèrent plus de résistance. En vain, méprisant toute règle, il connut les ivresses des sens. Il ne fit qu'y aggraver ses angoisses morales. En vain il se dépensa aux intrigues et aux aventures de rencontre. En vain il fit chanter à son indépendance de pensée toutes les chansons qu'elle voulut... Il ne connut plus de joie véritable. C'est que la volonté, chez le passionné dissolu, est expropriée par le désir qui ne la remplace pas et dont la réalisation n'est jamais, comme l'est celle de la volonté, un assouvissement satisfactoire.

Enfant, il avait ardemment souhaité la gloire, — non seulement la gloire militaire : les exploits de gentilhomme, les éclairs bleus des épées, le scintillement des lances, les charges furieuses au front des armées et l'entrée triomphale dans les places conquises, — mais aussi la gloire civique, que son père et son aïeul avaient connue et connaissaient encore : asseoir la prospérité de la Cité, assurer ses franchises, remédier aux injustices et aux maux du peuple. Il connut l'une et l'autre gloire. De bonne heure, aux leçons du vaillant seigneur de Bueren, ses membres se durcirent au contact des armures. A Saint-Omer, il se distingua au tournoi donné par les Croy. A Cologne, il défit en champ clos Ulrich de Werckenheim, baron rhénan. Un

jour, à Chèvremont, il tua en duel son cousin Jean de Hamal, qui l'avait plaisanté sur la longueur de ses poulaines. A Liège, il mena des émeutes contre les bourgmestres qui lui déplaisaient et, dans toute la Principauté, des expéditions contre les seigneurs du plat pays qui le critiquaient. Il prit part à toutes les guerres liégeoises et voisines. En 1465, il se battit à Montenaeken comme un lion. La paix faite, — banni et mis à prix — il résolut d'être le capitaine de tous les pauvres gens foulés par la conquête et les luttes civiles ; il défendit cette étrange armée des compagnons de la " Verte Tente " contre la famine et le désespoir qui, sans lui, l'eussent achevée. En 1466, il la mena à Dinant et ne rentra à Liège au dernier automne que pour la conduire à Brusthem. Auréolé d'une popularité singulière dans cette Cité de Liège que le scandale indignait peu et amusait toujours, il connut la domination des foules, mais aussi que cette domination le laissait de moins en moins maître de lui-même. Il vit l'impuissance d'un homme à modifier, soit pour les précipiter, soit pour les arrêter, les mouvements populaires dont il se croit naïvement le maître. Il vit l'incurable insouciance de ce peuple, perpétuel enfant, ses passions plus aveugles encore que celles des individus, sa reconnaissance prodiguée à ceux qui le dupent et le flattent, ses ingratitudes et ses injustices

déchaînées contre ceux qui veulent loyalement le servir. Et il conçut pour lui presque autant de mépris que de pitié.

Puisque tous ces mirages s'évanouissaient, et qui ses rêves d'antan se traduisaient tour à tour en déceptions, pourquoi ne chercherait-il pas un palliatif à ses amertumes dans les recherches de la science ? Pentecôte d'Arkel, cette femme troublante qui était venue à lui plus qu'il n'était allé à elle, lui vantait ces recherches où des âmes impérieuses comme la sienne prétendaient trouver une diversion aux vulgaires rumeurs de la vie : elle connaissait le pouvoir des pierres et le langage des tarots, la nature des esprits subtils renfermés dans le sein de la terre, l'influence des constellations et du cours des astres. Elle avait voulu qu'il fût le témoin et le disciple des mystérieux travaux d'alchimie, auxquels, avec une curiosité, une foi et une passion jamais lassées, elle s'adonnait en une salle ignorée de tous, perdue sous les combles de son manoir.

Là, dans la vapeur des fourneaux à soufflets, au milieu des fioles et des flacons aux formes baroques où la flamme allumait des topazes, des émeraudes, des sardoines et des grenats, parmi les alambics et les serpentins, les carapaces, les crânes, les racines, les araignées et les scorpions séchés, pendus à la voûte ou dressés sur des

tablettes poussiéreuses, elle l'initia aux mélanges des philtres et aux secrets du Grand Œuvre. Elle chercha à lui faire partager la passion qui la poussait alors, comme tant d'autres, à poursuivre par la transmutation des métaux la découverte de la pierre philosophale. Elle lui lut, dans de grands manuscrits tout jaunis, les commentaires sur le grand Hermès Trismégiste, sur Synésius et sur et Zozyme, et la fameuse "Clef de Salomon." Elle s'exaltait à lui expliquer en un langage prophétique les mystères des religions anciennes, admirant parmi toutes celle des Ophites qui tiennent le serpent pour le symbole de la divinité même. Elle souhaitait cingler un jour avec lui, sur quelque caravelle, vers les pays de la Nigritie où des dragons naissent et se développent d'eux-mêmes au sein des marais et des cavernes, où coulent des ruisseaux d'or et où les arbres dressent leurs rçaines en l'air.

Mais ces étranges leçons, qui tout d'abord offrirent un attrait à sa curiosité, le restituaient bientôt à ses ennuis, — et cette science qui n'expliquait rien lui parut plus vide que l'ignorance elle-même.

Le chevalier se revoit, après toutes ces irritantes expériences, abandonné sans principe ni formule, sans mât ni gouvernail sur les vagues de

l'existence. En vain, cerveau enfiévré, artères battantes, il s'est lancé, délesté de ses vieilles croyances, à la poursuite de tous les butins que ses passions lui désignaient... Tous ces leurres successifs n'ont eu sur lui d'autre effet qu'une sorte de désarroi définitif.

Le sentiment qu'il éprouve pour Pentecôte est à peine de l'habitude — et à démêler peu à peu les calculs de cette femme, il prévoit que ce sentiment se changera bientôt en aversion. Aucune curiosité ne le soutient plus, car il n'éprouve d'avance pour toutes choses qu'in différence ou dégoût. Il n'a même point cet égoïsme et cette ambition d'un Raes de Heers qui confinent à la monstruosité. Il n'a point non plus cette férocité sans remords, cette brutalité impavide qui caractérise un Guillaume de La Marck... Non, son âme est comme un voyageur égaré qui se résigne à ne plus retrouver son chemin.

Et pourquoi se fait-il que ce soir, tout remué encore par ce drame dont il vient d'être l'involontaire acteur, il est envahi par des inquiétudes dont il avait perdu le soupçon ? C'est comme un soudain retour de ses vieilles croyances exilées. Ne s'est-il pas surpris tantôt, lui qui a délaissé tout culte, à redire une prière de son enfance ? Comment se fait-il qu'à cette heure lui, complice de l'adultère, se reprend à rêver chastement

à une figure de vierge qui impressionna son cœur ?

A songer à ces croyances, à évoquer le souvenir de cette inconnue, il lui semble qu'enfin tout le faux décor de ses actions vaines et de ses vaines amours révèle son délabrement. Il éprouve, plus amère que jamais, la nausée de tant de vilenies et de lâchetés. Il voudrait s'échapper de cette fournaise où il se consume, et s'il en était temps encore, si de nouvelles floraisons pouvaient s'épanouir sur un sol desséché comme l'est son âme, il voudrait espérer une autre existence... Ah ! le charme pénétrant de cette tête aux cheveux noirs où se marque, en dépit du mystère du nom, la fierté des grandes races. Il revoit ces yeux brillant d'une jeune franchise, ce front candide, cette taille élancée. Que de fois, d'ailleurs, cette vision lui est apparue depuis le siège de Dinant, n'éveillant chaque fois chez lui qu'un souvenir et un désir très purs ! Que de fois elle a surgi devant lui là-bas dans les forêts d'Ardenne, pendant les longues veillées des campements, ou pendant les marches pénibles par les routes, les landes et les bois, lorsqu'il chevauchait en tête de ses hordes dépenaillées !... Mais ce soir, il ne sait pourquoi, au souvenir de ce frais visage se mêle le souvenir d'un autre visage : celui du vieux comte de Berlo, qu'il revoit tout accentué par la rigidité de la mort.

Il découvre entre ces deux visions comme une étrange ressemblance. Mais la douceur de l'une corrige et semble apaiser le courroux de l'autre.

Il prolonge longtemps cette évocation mélangée de remords et d'un semblant d'espoir, puis, vaincu par le poids de ses pensées, il allonge ses bras sur les coussins et y enfonce la tête en pleurant sans contrainte.

La bûche agonise dans le foyer. Et la torchère de cire éclaire la salle d'une lueur plus fumeuse oú se fond une clarté lunaire qui s'épand à travers les vitraux... Mais voici qu'au haut des degrés de pierre, la tenture s'écarte. Pentecôte d'Arkel y apparaît, le buste penché en avant sur cette salle familière où elle a plus d'une fois surpris le chevalier. Elle descend les marches, si légère que Josse ne l'a point entendue.

Toujours silencieuse, elle rejette à terre la housse qui l'enveloppe et sa lourde chevelure blonde s'en échappant ruisselle sur ses épaules nues comme une chape d'impératrice byzantine.

Souple, et malicieuse, elle glisse à lui et lui pose la main sur le front.

Le chevalier, redressé en sursaut, éprouve comme une première sensation d'effroi à cette apparition soudaine.

— Vous, Pentecôte ?

— Oui, moi. Je suis venue m'enquérir de mon cher chevalier et lui dire ce que je n'ai point pu lui confier tantôt dans cette cohue de gens et de discours. Que vous fûtes beau, mon ami, et supérieur à ces hommes vulgaires, pleins de scrupules et de sentences apprises ! Et quelle reconnaissance je vous ai de nous avoir si habilement débarrassés de ce ridicule paladin qui se plaisait à m'outrager en ma propre demeure. Ah ! messire, supprimer ainsi une existence sans verser le sang, sans même donner aux témoins le soupçon du meurtre, voilà qui est rare et admirable, et vous me voyez toute jalouse de votre science !

Ce langage, où se révèle impudemment cette âme perverse qu'il n'avait pas encore entrevue si odieuse (peut-être est-ce la méditation dont il sort qui l'éclaire mieux qu'il ne l'a été jusqu'ici ?) provoque chez le chevalier une brusque indignation dont Pentecôte, à son tour, reste surprise et blessée.

— Comment ! s'écrie-t-il, vous avez pu croire un instant que c'est de propos délibéré que j'ai atteint au cœur par mes méchantes paroles ce vieillard qui valait mieux qu'aucun de nous ? Ah ! ceci dépasse mon imagination. Quelle créature êtes-vous, quelle lave d'enfer coule donc en vos veines ?... Ecoutez, j'ai lentement appris à vous connaître. Maintenant je vois plus clair encore

dans vos maléfices. Je ne veux point davantage confondre ma vie avec la vôtre et je ne me sens point fait pour vous. Brisons là ! Je n'entends pas vous dérober plus longtemps à vos devoirs.

Féline, l'étrange créature s'est déjà ressaisie.

— En vérité, je pense que je suis survenue bien mal à propos et sans doute vous aurai-je dérangé en quelque doux rêve. Vous devisiez, je gage, avec les anges du paradis, ou, qui sait ? avec cette belle enfant aux cheveux sombres qui égayait pour vous les solitudes de la " Verte Tente ".

— Que dites-vous ? interrompt Josse d'une voix contenue.

— Oh ! rien que tous vos compagnons ne sachent. Un de vos plus dignes acolytes, qu'on appelle don Kyrieleison et dont l'esprit d'observation rend de grands services à la Cité, raconte l'histoire à qui veut l'entendre... Mais achevez en paix votre rêve. Je regrette de l'avoir si fâcheusement interrompu. Demain, vous serez redevenu vous-même et vous viendrez me dire que votre méchante humeur est passée.

— Ni demain, ni jamais ! s'exclame Josse. Ne croyez pas faire de moi plus longtemps le jouet de vos mauvais desseins. Je me sens la tête vide, le front brûlant, les bras las, trop las peut-être pour ressaisir le bonheur. Mais mon cœur te repousse. Va-t'en.

— A demain donc, redit Pentecôte, je te pardonne tes paroles insensées de cette nuit. Elles me prouvent que tu as le cœur moins cerclé que je ne le croyais contre les préjugés du commun. Mais ne t'avise pas de répéter ailleurs ces outrages. Tu sais qui je suis et ce que je puis.

Très calme d'apparence, elle se drape et disparaît, souple et souriante.

Le chevalier respire plus librement quand il l'a vu disparaître. Il est soulagé de ce qu'elle lui ait fourni elle-même l'occasion de rompre un lien devenu odieux. Il se félicite d'avoir eu le courage de lui tenir tête et se promet désormais, suivant le conseil que lui a souvent donné son ami Bueren, de la fuir comme l'œil du basilic.

Qui sait ? Cette nuit si sombre pour son âme marque sans doute l'approche d'un réveil ? L'aube va naître peut-être qui chassera toutes ces ténèbres mauvaises dans lesquelles il a trop longtemps vécu.

Il s'abandonne de nouveau aux coussins du divan. Il a besoin de détendre sa volonté, de se détacher du tumulte de ses pensées. Il s'abdique en un demi-sommeil où se confondent bientôt les réalités, les regrets et les vagues espoirs.

Ainsi, la nuit s'achève. Au petit jour, des rais de lumière sèment de pâles fleurs sur les dalles.

Il se réveille. Il a froid. Ses yeux qui clignotent

un peu s'efforcent de viser les saillies lumineuses des meubles pour prendre leur type exact. Ces perspectives reconnues, il se dresse comme ankylosé. Ses tempes vibrent encore de ce double cauchemar : la mort de Berlo, l'apparition de Pentecôte. Il reconstitue, d'un laborieux effort mental, ses angoisses et ses résolutions.

Puis il ouvre un des vantaux de la fenêtre et aspire à longs traits le premier souffle matinal.

Dans l'axe de la rue étroite qui s'étend, bordée par les hauts pignons de bois, du pont Saint-Nicolas au pont d'Amercœur. le jour hésite encore, et du pied de cette tourelle d'angle, où un large escalier baigne ses dernières marches dans l'eau, la rivière embuée lui envoie son odeur étrange et fade.

Peu à peu la vie liégeoise renaît en ses premières rumeurs et se dégage du brouillard : des fardiers et des coches ébranlent le sol de leurs cahots, venant du faubourg, amenant des matériaux et des vivres de toutes sortes. Au ras des façades défilent des artisans qui se hâtent vers les ateliers, les forges, les tanneries. Endeuillées de la chasteté de leurs voiles, passent des religieuses qui recueillent de porte en porte la provende des pauvres qu'elles hospitalisent. Des cris de botteresses et de marchands, modulés sur tous les tons, se croisent

dans l'air : " Cottes et surcottes ! " " les boulets à faire le feu ! " " Voici les beaux vitolets ! " Les interpellations qui descendent des fenêtres leur font écho... Et noyant dans leurs ondes toute cette suractivité populaire, les angélus multiplient leurs appels, semblables à des vagues qui rouleraint sur lui de la haute mer. Ils évoquent les lents défilés des moines et les troupes agenouillées des fidèles. Josse croit y surprendre la réprobation de ses fautes et l'encouragement à mieux faire...

VII

LA CHASSE

Pour tromper ses rancœurs, le chevalier Josse s'adonne au noble déduit de vénerie. A courre la bête sauvage dans le mugissement des orgues du vent, dans l'entière domination de soi-même et de l'espace, il libère son âme inquiète et tout son être.

Ce matin d'avril, Anselme de Velroux, ancien échevin de Liège, lui a fixé rendez-vous au calvaire de Tilff pour forcer un loup d'Ardenne qui, au rapport des veneurs, s'est avancé jusque-là. Et dès la première aube, accompagné de Domingo, son écuyer, il quitte la ville encore silencieuse et franchit les fossés d'où s'élèvent les relents des tanneries.

Il monte son cheval Passavant, la meilleure bête qu'il ait eue en sa possession depuis Marchegay qu'il a donné naguère à la jeune inconnue du campement. C'est un animal de quatre ans à peine, plein de sang et de nerfs, mais d'une fougue parfois excessive.

Les chevaux s'ébrouent dans la fraîcheur matinale et gravissent d'un pas alerte la colline boisée que les teintes grises de l'aurore découvrent déjà. Arrivés au faîte, ils coupent obliquement, et d'un même trot, le plateau creusé çà et là de ravines.

Peu à peu, le soleil s'éclaire et ses pâles rayons semblent une première caresse aux terres frileuses encore voilées d'une vapeur légère et comme nacrée. A l'horizon, des crêtes touffues s'escaladent les unes les autres, s'enfoncent, s'esquivent et se perdent en des jeux de vagues.

Josse et son écuyer atteignent le calvaire de Tilff. Ils aperçoivent la meute et les varlets, puis, auprès d'un feu de chenevottes, quelques chasseurs qui se dégourdissent.

En approchant, leur surprise est grande de trouver réunies avec Anselme de Velroux et quelques gentilshommes du pays, deux personnes qu'ils ne comptaient ni ne désiraient certes point rencontrer : Pentecôte d'Arkel et le sire Guillaume de La Marck.

Anselme ne leur a point annoncé une telle compagnie et rien ne pourrait être plus désagréable au chevalier que la présence de cette femme qu'il a évitée avec grand soin depuis la nuit de février. Domingo, pour qui cet ennui se double de l'appréhension d'un guet-apens,

voudrait que son maître rebroussât chemin. Il redoute l'influence sur Josse de cette belle et inquiétante créature qu'il enverrait sans le moindre scrupule, s'il en avait l'occasion, au bûcher des sorcières. Il ne déteste pas moins, — et méprise encore davantage — le brutal La Marck, pillard et paillard de profession, tout farci d'iniquités, de trahisons et de blasphèmes. Mais il n'est plus temps de reculer. Le sire de Velroux vient au devant du sire de Strailhe pour lui souhaiter la bienvenue. Et tandis que Domingo, en bon Espagnol, dirige vers Pentecôte et La Marck un double signe de conjuration, de loin, Josse, soulevant sa toque, arrondit à tous un correct salut d'arrivée. Pentecôte lui répond avec grâce. Anselme de Velroux, qui n'y voit point malice, d'autant qu'il ignore, — et tout Liège avec lui, — la violente rupture survenue, explique par quel hasard la vaillante dame et le Sanglier, rencontrés la veille chez des amis communs, ont accepté de participer à une journée de chasse qui s'annonce intéressante.

Les autres invités sont Lonchin d'Awans, Aubain de Hamal, Josserand de Moha et quelques jeunes écuyers, ravis à la pensée de donner la chasse à messire Isengrin, qui est le nom poétique du loup depuis le " Roman du Renard " .

Animés du même espoir, vautres et brachets

s'efforcent de leurs larges pattes et tirent après les laisses.

Tandis que le varlet-chef signale les déchaussures et les repaires que ses hommes ont relevés, les chevaux s'impatientent aussi et ériflent le sol caillouteux de leurs sabots de devant.

Sur leurs robes luisantes et frémissantes, les rais de lumière se jouent en reflets métalliques.

En selle ! Les chiens quêteurs, délacés, rampent doucement actifs dans les proches taillis, zigzaguent, s'arrêtent parfois pour prendre le vent, repartent, queues battantes... A mesure que le fumet s'échauffe, la certitude de lever la bête se confirme. Des brachets, vite réprimés, donnent de la voix... La cépée s'anime. Parfois, apparaît dans une éclaircie, sautant par-dessus les genêts d'or, quelque chien aux oreilles pointantes, au poil fauve. L'un veut se glisser hors du couvert, il fait un détour avec son nez à terre et sa queue fouettant les reins... Il pense que maître loup est sorti de l'enceinte.

Les chiens n'ont pas le droit de penser — pense à son tour le second varlet qui l'observe et fait claquer son fouet : Harlou ! à la voie, Rasselos. Et Rasselos disparaît.

Cinq minutes se passent encore... Le couvert tremble plus que jamais... On dirait d'un champ

de blé battu par l'ouragan. Les autres laisses envoyées en horde volante dans la direction probable où le loup partira, suivent les mouvements de leurs chefs... Sus ! sus ! les chiens ! crient les piqueurs aux limiers.

Voilà le couvert plus agité encore, et les chiens sautent les uns par-dessus les autres. Josse sent le gagner l'ivresse des bêtes chasseresses. Aux flammes de leurs yeux jaunes, aux haleines oppressées fumant dans l'air froid, son âme s'exalte peu à peu. Passavant hennit et piaffe, retenu de toute la force des poignets. Dans les genêts, un aboi résonne, puis deux, dix, vingt.

— Tayaut ! tayaut ! crie un homme perché sur un arbre.

Le bête est débusquée. C'est un loup maigre, de grande taille, au poil tout hérissé.

Vite, on dégrafe les chiens réservés qui s'élancent dans la voie. Les chevaux enfin libérés s'enlèvent comme des esquifs malaisément retenus sur les ais du chantier et qui tout à coup plongent aux eaux du fleuve.

Alors toute la meute sille la lande bossuée. A ses gais abois, toute la cavalcade des chaussers dévale par un chemin tournant. Bien en selle, fière en sa souple cotte de mailles, sur laquelle brille un cor d'ivoire, Pentecôte d'Arkel mêne le train, — et derrière elle, flotte au vent son

manteau doublé de vair. Aux arçons, à droite l'épieu, à gauche une hachette danoise.

A peine verdoyantes, des futaies, dégagées du brouillard, cerclent l'horizon d'une zone claire ; plus près à droite, à gauche, devant, d'autres bois profonds, dont la lisière cache çà et là des pentes capricieuses infléchies vers les torrents...

La bête entre au bois. Rien n'est plus enivrant au printemps que la forêt encore humide de rosée matinale et déjà scintillante de soleil, où la détrempe des feuilles mortes du dernier automne forme de molles et rougeâtres jonchées au parfum sauvage.

Un bref lancer a sonné dès l'orée et sa résonnance avant-coureuse pénètre au lointain de la drève qui s'ouvre, droite comme un glaive, haute comme une nef gothique. Cela s'enfonce, — pleurs des chiens et sons du cor, — s'éloigne et reprend au gré de la poursuite haletante. Les troncs d'argent tigrés de mousses, d'autres noirs, d'autres velus, forment des fûts parallèles. On dirait une double haie de titans dont les ombres dansent sur le sol. Au travers de cette colonnade, se devine la fuite de bêtes effarouchées, plumes et poils. Les premières fleurs, anémones et violettes, volent dans l'air, arrachées par le galop des chevaux.

Renonçant à la ligne droite, la bête suit les

ravines, les fossés, les scavées où elle espère un abri... La meute pourchasse de plus belle. Hardi, les chiens ! Hardi, les chevaux ! Parfois, un moment d'hésitation et d'anxiété... Une ruse du loup met les mâtins en défaut. Dociles à une fanfare, les voilà revenus au point où ils ont perdu la piste. Une chienne s'arrête, la queue en panache. Elle a retrouvé la voie et les voilà tous repartis plus ardents. Ils ne forment qu'un corps, toutes les queues basses, tous les nez hauts, car il n'est plus besoin de flairer à terre : la piste est à la hauteur de la poitrine.

Derrière la meute, par les bois et la plaine, les monts et les vaux, sonne maintenant sur le sol, le premier de tous, le galop de Passavant, galop sourd et saccadé, qui s'accentue du bruit des branches qui se cassent et des feuilles. Il a devancé tous les autres et ondule avec l'élasticité d'une barque sur la mer. Sa crinière flotte, ses naseaux charnus et roses enveloppent d'un brouillard chaud le front du chevalier. A courre ainsi contre le fil de la brise, Josse sent son cœur se gonfler d'une saine volupté... Oh ! l'ivresse de fendre la résistance de l'air, de se lancer dans la bataille des vents, de grandir sa puissance aux largeurs de l'espace. Le corps s'y trempe comme l'acier dans l'eau. Le sang chante d'orgueil. Cette chevauchée ardente l'emporte, loin des

rancœurs, des inquiétudes, des lâchetés qui meurtrissaient son âme au repos.

Et le bon compagnon, vraiment, que cette bête nerveuse et vaillante qui écrase joyeusement de ses sabots les sillons, les touffes d'herbes et de fleurs. Josse la flatte de la voix. Loin derrière les trompes des varlets rappellent, rappellent... Le voici avec la meute, hors du bois, dans une nouvelle fagne. Plus lointains les cors, plus limpide l'étendue...

Mais il s'aperçoit que d'autres galops suivent le sien. Pentecôte n'est qu'à quelques toises de distance, botte à botte avec Guillaume de La Marck, qui lui tient compagnie. Josse voudrait hâter l'allure de sa bête pour échapper à leur approche Il lui semble que cette poursuite s'acharne à ses trousses comme un remords obstiné. Il lui semble que c'est lui, la bête traquée par cette créature tyrannique qui l'a trop longtemps tenu dans ses rêts.

Mais sa science de veneur le rappelle à la réalité. Le loup se lasse, hésite, biaise, oblique, et tout à coup, d'un brusque crochet, il revient sur ses pas, doublant ses voies. Josse retient son cheval et sonne le hourvari. A sa gauche, la fagne se creuse en une sorte de large fossé, où se tassent quelques buissons épineux. Le loup, roulé dans ce fond par toute la meute, s'accule aux broussailles. Le flamboyement de ses yeux sanglants, la

menace de ses crocs acérés, la puanteur sauvage de son poil fumant coupent net à un rayon de vingt pas l'élan de la horde. Celle-ci s'enroule pour le cueillir, avec des pleurs et des sauts féroces, toutes gueules béantes.

Alors, arrêtant son cheval sur le bord du fossé, le chevalier saisit une courte arbalète pendue à sa selle. L'arbalète ronfle et le carreau au cou du loup vient se planter tout vibrant. Hurlant de douleur, le fauve tente un bond suprême, mais il retombe au milieu des mâtins qui, enhardis, le coiffent en un instant et le renversent. Dame Pentecôte, qui est survenue avec La Marck, saute à bas de son cheval. Armée de son épieu, elle court au loup déjà expirant. A coups de pied, elle écarte les chiens, et, sans désemparer, elle enfonce son épieu aux épaules de la bête. Les abois montent, violents, joyeux, accompagnés des acclamations bruyantes de Guillaume de La Marck et des sonneries triomphales.

Et Josse, demeuré à cheval sur le bord du fossé, éprouve comme un sentiment d'effroi à contempler l'expression de cruauté sereine qui brille aux yeux de Pentecôte. Des éclaboussures d'écume baveuse et sanglante souillent son vêtement et ses armes, ses mains et jusqu'à sa blonde chevelure toute dénouée. Aucune gêne. On dirait que cette boucherie l'a apaisée.

Les autres chasseurs vont contempler la bête et féliciter la chasseresse. Le sire de Velroux se multiplie en éloges. Il compare la dame aux héroïnes les plus fameuses. Il promet de lui envoyer la tête et les pieds du fauve, soigneusement embaumés.

Puis, après un léger répit, il prepose à ses invités de les conduire non loin de là, en une sorte de masure, dit-il, qui lui appartient et où une collation les attend.

Les chasseurs chevauchent maintenant en groupe sous le soleil déjà haut, au pas de leurs bêtes calmées, rênes flottantes.

— Vous serez donc le seul à ne pas me complimenter, messire de Strailhe, fait Pentecôte qui est voisine de Josse.

— Après les louanges du Sanglier, ce que j'aurais à dire ne pourrait plus rien ajouter à votre gloire...

— Est-il vrai, lui dit-elle plus bas, que vous ayez fait vœu de ne plus me regarder et de ne plus me parler ?

Et elle souligne d'un air de défit ironique sa question qui demeure sans réponse, car Josse, ayant interpellé Lonchin d'Awans, le rejoint à l'autre flanc de la petite troupe. Alors Pentecôte, tout en le suivant du regard, reprend avec La Marck un entretien secret qui semble mettre en

harmonie leurs âmes passionnées et redoutables.

— Est-il quelque nouvelle de France ? demande Josse à Lonchin.

— Je n'en ai point, ni personne à Liège, je crois. Voici tantôt trois mois que le bailli de Lyon a rejoint le roi, pour l'aviser que nous acceptions l'alliance proposée et que nous attendions l'armée offerte. Comment expliquer ce retard ?

— Es-tu donc aussi de ceux qui pensent que le roi se joue de Liège ? interroge Josse que les dures paroles du comte de Berlo poursuivent toujours.

— Ma foi ! beau cousin, si ce retard et ce silence se prolongent, je finirai par demander à Raes qu'il me permette de le croire... Et tandis que nous restons dans cette incertitude, Humbercourt que l'assemblée de février a violemment irrité, apporte grande rigueur à exécuter la paix terrible. Nos bourgeois écrasés de redevances n'auront bientôt plus ni sou ni maille, et chaque jour voit s'augmenter le nombre de ceux de nos artisans et de nos marchands qui émigrent les uns en Allemagne, d'autres en France, d'autres en Brabant. Crois-moi, nous sommes mieux en mesure de faire aujourd'hui la chasse que la guerre, et puisque le duc Charles ne s'est pas encore réservé tout le gibier des sept forêts d'Ardenne, profitons-en ! Cela est moins dangereux pour la Cité

que de nous battre entre Liégeois ou même contre Bourgogne.

Tout en devisant, la petite troupe, guidée par Anselme, est entrée dans un bois de mélèzes. Deux par deux, puis un à un, les cavaliers suivent un chemin creux bordé de vieux arbres dont les branches discourtoises contrarient à chaque instant leur marche. Une large clairière, envahie par les mauvaises herbes, s'ouvre dans l'obscurité de ce bois. C'est là que s'élève un débris de château fort dont les tours lézardées, les pans de murs noircis, les fenêtres béantes racontent la récente histoire ; histoire banale : pillage et incendie, dont l'honneur appartient, cette fois, à un parti de Hutois fidèles à Louis de Bourbon, et qui s'est chargé l'automne dernier de venger, suivant la mode courante, le sac de Huy qui venait d'avoir lieu. Le sire de Velroux, maître de ce donjon, fut d'autant plus surpris de ce méfait qu'il s'était précisément refusé à suivre Raes de Heers et Guillaume de La Marck dans leur équipée sur Huy.

— Vous voyez qu'il y a eu maldonne, dit-il à Pentecôte, et que vous n'auriez point qualité, non plus que messire Guillaume, pour vous plaindre de l'humilité de mon pavillon de chasse... Meubles, armes, argenteries, tapisseries de grand prix, ils

ont fait main basse sur le tout, puis brûlé la cage, tandis que j'étais en mon fief du Condroz.

— A mon prochain voyage à Huy, déclare La Marck avec son rire sauvage, je saurai bien leur faire rendre gorge...

— Sauf à conserver le tout pour lui, glissa Lonchin à l'oreille de Josse.

Malgré une aussi fâcheuse aventure, Velroux avait trouvé le moyen de faire apporter de Liège et de faire préparer dans une grande salle, moins délabrée que les autres, un repas de parfaite ordonnance. Des pavois mobiles où étaient représentées de curieuses scènes de vénerie, masquaient les murs dénudés. Sur la table, atournée d'un drap de Gênes à franges d'or, s'étalait un couvert vraiment digne d'un grand seigneur : des truites d'argent tiquetées de vermillon y voisinaient avec un jeune marcassin glacé de sauces vertes et avec des dauphins de crème. Les drageoirs aux épices y alternaient avec les flacons grêles ou pansus. Des faisans y brillaient dans l'ocellure de leurs pennes éployées. Enfin des hanaps en vermeil, où revivaient, par la fantaisie des orfèvres, des licornes, des salamandres et des griffons, invitaient aux larges beuveries les convives qu'attendaient les escabelles.

De tels préparatifs agréèrent aux chasseurs, qui sentirent du coup diminuer leurs rancunes à

l'endroit des Hutois. A table. La première fringale un peu apaisée, la rumeur des conversations monta, dominant bientôt le tintement des gobelets, des flacons et de la vaisselle plate. La voix du sire de La Marck couvrait toutes les autres, chaque fois qu'un avis à donner ou une riposte à lancer le décidaient à interrompre pour un instant le service très actif de son estomac qu'il chargeait de viandes et de vins, saisissant à même et sans la moindre bonne grâce dans les plats et parmi les pots rangés en cercle autour de lui. Avec le sire de Velroux, il discute les mérites comparés des plus fameux cabarets de Liège et de Namur. Ayant proposé un défi en vin d'Argenteau au jeune Josserand de Moha, il l'interroge avec de grands éclats de rire sur la beauté des femmes des Ardennes et la vertu de celles du Brabant, contestant contre lui l'une et l'autre. Puis il entame le marcassin, avec un formidable bruit de mâchoires, en feignant d'y reconnaître un des siens.

La grossièreté du sire ne choque pas la dame de Heers. Elle est sa voisine et l'excite volontiers à de nouvelles rasades, ripostant sans vergogne à ses propos émaillés de blasphèmes, de méchancetés et d'ordures.

Devant elle, Josse, accoudé à la table, semble goûter un certain plaisir d'estomac léger et de

tête libre à voir cette bonne intelligence s'établir entre la dame de Heers et un tel ivrogne. Il se demande comment il a pu, pendant de si longs mois, subir le charme de cette Pentecôte, dont la vilenie d'âme se révèle si nettement à lui. Une fois de plus, par contraste, la pensée le hante d'un amour plus fier, auquel il oserait confier en toute loyauté ses pensées et son cœur meurtri. Au bas bout de la table, où ont pris place les écuyers, les vins généreux du sire de Velroux font aussi merveille et les carrousses s'entrecoupent de phrases elles-mêmes interrompues de mots brefs qui s'échangent et se confondent dans un tumulte croissant :

— Oui, les Allemands qui ont inventé cette machine l'appellent un chenapan. Cela doit remplacer la lumière...

— Et à Echternach, quand elles virent qu'il frappait aux portes avec sa bande, plusieurs nonnes se jetèrent en grand effroi par les fenêtres.

— Non, une arme de jet n'est pas l'arme noble pour cette chasse.

— Je vous dis que les vigneries de Crexhan sont aux Awans par le mariage de Corbeau avec la fille de Colard Berkenheim...

— Je veux que Mahom m'emporte si elle n'avait pas une ceinture de cabochons verts...

— Goûtez donc ce vin d'Alicante. On dirait d'une coulée d'or au gosier.

Seul, le sire de Strailhe demeure taciturne.

— Pâques-Dieu, beau cousin, lui dit Anselme, vous paraissez bien dolent. Serait-ce fatigue de la chasse ? Ou cette collation n'a-t-elle pas l'heur de vous plaire ?

Guillaume de La Marck, auquel Pentecôte a conté le matin méme l'histoire de la belle inconnue menée au camp de la " Verte Tente ", se charge de répondre pour Josse.

— Non pas ! non pas ! Le sire de Strailhe songe, je gage, à certaine poulette qu'il a ramassée au sac de Dinant et qui était très fort à son goût.

— Comment ? Narrez-nous cela, firent quelques convives, curieux d'entendre l'anecdote.

Josse, surpris et irrité, lance au Sanglier un regard que celui-ci feint de ne pas comprendre. Au contraire, il renchérit :

— Comment ! vous ne connaissez point ce fait de guerre ? Messire Josse, qui censure assez volontiers les hommes d'armes réduits à vivre de leur métier, ne dédaigne point sa part du butin, quand le morceau est de choix. Cette fois, pour le mieux garder à son plaisir, il avait chargé un sien ami, déguisé en prêtre, de mettre la pucelle en lieu sûr...

— Assez ! Si vous continuez, je vous ferai

rentrer vos vilenies dans la gorge, s'écrie Josse en se levant de sa chaise.

— Mais on dit que l'ami, tout vieux qu'il était, et la poulette, si farouche au sire de Strailhe, se sont très bien entendus pour le jouer et le faire quinaud. C'était...

Saisissant d'un geste presque inconscient un drageoir qui s'offre à sa portée, Josse le brandit et le jette à la tête du Sanglier. Celui-ci, ayant vu venir le projectile, a pu, en s'écartant brusquement, éviter de le recevoir en plein visage. Mais il a été effleuré à l'oreille droite, où perlent quelques gouttes de sang.

— Tripes du diable ! hurle-t-il, voilà qui te coûtera cher, coquin fieffé ! Tu es le premier qui ait osé traiter ainsi le Sanglier. Mais je te jure bien que tu ne recommenceras pas...

Montrant ses crocs, dague hors du fourreau, il veut courir sus à Josse de Strailhe. Dix bras vigoureux le retiennent, et luttent pour l'empêcher de contourner la table. Domingo, l'écuyer de Josse, a dégainé tout en même temps et s'apprête à seconder son maître. Tous les convives sont debont.

— Paix ! paix ! messires, s'exclame Velroux, très ému et empressé. Songez donc que vous êtes sous mon toit. De grâce, pas de violences... Arrêtez, arrêtez ! c'est un simple propos de table, un malentendu d'après boire.

— Qu'il vienne donc, ce pourceau sauvage, riposte le sire de Strailhe, très déterminé. Son torse velu me fera une belle gaine d'épée.

Mais Pentecôte intervient à son tour. Elle encercle de ses bras le cou du Sanglier et lui parle à voix basse.

Cette fois, la brute hésite, — et son œil, de terrible qu'il était, devient sournois.

— C'est bien, nous en découdrons plus tard. Pour être mangée froide, ma vengeance ne perdra rien...

Ce dramatique incident a mis fin au repas. Anselme insiste vainement pour qu'on reprenne place. Il fait remplir les coupes. Mais on les vide en silence. La secousse a été trop forte et tout l'entrain est brusquement tombé, comme un oiseau planant auquel on aurait cassé les ailes.

Alors, cherchant un autre moyen de dissiper ce nuage de haine, le sire de Velroux propose, puisque l'heure n'est pas trop avancée, de courre un renard avant la nuit. Ses varlets savent où en trouver, à cent toises du château. C'est un amusant gibier, plein de surprises et de feintes.

Les chasseurs y consentent volontiers. Ils rajustent leurs pourpoints et assurent la boucle des ceintures. Puis, on va aux écuries qui s'ouvrent, assez mal éclairées, sur la cour intérieure

qu'encadrent les vestiges d'une galerie de bois.

Les chevaux sont tout apprêtés. Un des premiers, Josse s'est mis en selle, résolu à prendre congé d'Anselme au premier tournant et à regagner la ville.

Son cheval encense sans relâche. La brusquerie de ses allures, une série d'écarts que rien n'explique, témoignent d'une excitation anormale et d'une sorte de fièvre. Josse réprime la bête, d'abord doucement, puis sévèrement. Mais elle se défend contre l'éperon, fait des parades de chèvre. Son encolure cabrée projette un cliquetis de gourmettes, un étincellement d'acier et d'écume. Alors, pour mâter la bête, il lui fait durement sentir le mors. Passavant recule, pointe, recule encore. En une brusque secousse, le mors, sans doute mal assujetti, se détache et tombe d'un côté de la bouche écumante. Devenu inquiet, Josse serre la bête de ses cuisses nerveuses. Alors, tout d'un coup, semblant prendre son parti, la bête s'enlève sur le sol pierreux en un jaillissement d'étincelles et file droit devant elle.

Domingo, très anxieux, lance son cheval à la suite. Il soupçonne qu'une malveillance experte en sortilèges n'est pas étrangère à la chute du mors et à cette surexcitation furieuse de Passavant. Il se reproche amèrement d'avoir laissé la bête de son maître sans surveillance pendant

toute la durée de ce repas à la fin duquel il l'a retrouvée toute prête à partir, bridée et sellée il ne sait par qui.

Le Sanglier s'égaye bruyamment du désarroi de Josse dont le bonnet s'est envolé aux cahots de la bête.

— Le coquebin ne manie pas mieux les chevaux que les drageoirs, raille-t-il.

Il échange un regard d'intelligence avec Pentecôte et se lance à son tour sur les traces de Passavant.

Mais Josse est bientôt hors de vue, tant pour son écuyer que pour son ennemi, si grande est la vitesse de son cheval emporté.

Lui-même entend encore quelques instants, lui arrivant en ondes lointaines, le son des cors qui se lamentent... Mais ce son s'efface derrière lui. Quel train vertigineux ! Il ne se souvient de rien de pareil. Ce n'est plus l'élan du matin, conscient dans son ardeur. C'est un galop frénétique, une course absolument folle. La bête vole ras par dessus les quartiers de roches qui se multiplient, dévale des coteaux, saute les torrents, escalade les versants, — vite, si vite que la terre paraît venir en étourdie à la rencontre du chevalier, si vite que les arbres, fantômes aussitôt évanouis qu'apparus, semblent se dévorer les uns les autres, si

vite que les montées lui font l'effet de murailles où il grimpe, les descentes de parois où il glisse.

Les horizons se déroulent à ses côtés, le pays devient plus accidenté encore et plus sauvage. Josse se rend compte que sa bête court vers la vallée de l'Ourthe, cachée par un dernier pli du plateau.

Il retrouve des paysages vaguement familiers. Voici des halliers, des bruyères, un carrefour semé de troncs blanchis d'une tristesse de cimetière. Dans sa pensée qui se dédouble, des souvenirs se lèvent à la vision de ces lieux où il a passé naguère avec ses compagnons de la "Verte Tente," où jadis il a chevauché dans sa belle jeunesse. Où est l'adolescent qui s'instruisait ici au dressage des chiens et au vol des faucons ? Où est le damoiseau loyal dont l'âme chaste aurait alors absorbé le monde ? Qu'en reste-t-il ? Qu'en ont laissé subsister tant de détestables expédients de vie ? Tout s'enfuit derrière lui, et il a l'impression confuse que ce sont des lambeaux de son existence qu'il laisse à toutes ces branches qui l'accrochent et le blessent. Passavant va toujours affolé, hors de tous chemins, de tous sentiers, traversant des fouillis de buissons d'épines et de ronces qui l'irritent sans ralentir son train.

Furtive, à la vue d'une croix aperçue sur un pic voisin, la pensée vient au chevalier de la mort

possible, probable. Il n'y avait pas encore songé. Eh bien, soit ! Il comprend, sans trop deviner pourquoi ou comment, que c'est à Pentecôte qu'il la devra. Sans doute a-t-elle empoisonné le cheval ou l'a-t-elle même ensorcelé, si elle a vraiment les dons magiques que la superstition de Domingo lui attribue. Soit, être tuée par elle, c'est la réparation des fautes commises pour elle. A cette sanction, s'ajoutera la peine de ne jamais connaître ni revoir l'autre femme, celle dont il retrouve toujours les yeux dans sa mémoire. D'ailleurs, que faire ? Qu'opposer au destin ? Le cheval est emporté. Sans mors, aucune force humaine n'en pourrait avoir raison. Le précipice approche. Il le sent. C'est la fin. Soudain, il croit entendre derrière lui le bruit d'un galop de cheval. Il regarde par dessus l'épaule : ce n'est que le bruit des cailloux que les sabots de Passavant font voler en arrière. Aucun secours à espérer. Il a une idée très nette de ce qui l'attend : une culbute dans le vide, un manque complet de respiration et un grand coup sur la tête.

A quelque cent pas devant lui, le sol s'abîme en entonnoir. Un cône renversé s'enfonce, vertigineux, retrécissant ses cercles de roches noires, et il monte de là une vapeur glacée qui pénètre dans ses poumons avec un sifflement de râle.

La bête touche au gouffre. Alors, le chevalier, comme éveillé brusquement d'un cauchemar, pousse un grand cri : " Mon Seigneur Dieu ! " Mais il a conscience que Passavant s'enlève. Instinctivement il baisse les mains, ploie les épaules, serre les jambes comme il en a l'habitude lorsqu'il franchit un obstacle. Il ferme les yeux. Il s'abandonne. Il tombe.

VII

JOHANNE

Couché sur un lit bas, entouré de courtines, la tête toute enveloppée de linges, le chevalier repose depuis trente heures, et la résistance de son organisme le dispute à la mort.

Secoué d'un frisson, il entrouvre les yeux, avec un long soupir. Mais son esprit et ses sens, qu'une extrême faiblesse accable, résistent à reprendre l'exercice de leurs fonctions. Ce n'est plus le sommeil. Ce n'est pas encore le réveil. Les paupières à peine soulevées retombent et puis s'entrouvrent de nouveau.

Il fait obscur. C'est la nuit sans doute. Pourtant, cette nuit s'éclaire d'une vague lueur très douce, comme tamisée par des rideaux de pourpre. L'œil hésitant découvre peu à peu les aspects et les dimensions des choses. La voûte est très haute. Elle est faite d'épaisses solives où brillent d'indéchiffrables blasons.

Une sensation de douleur cuisante au front, au côté, dans les genoux, dans les bras lui arrache un gémissement... Tout à coup, — est-ce son rêve

qui se prolonge ?—il aperçoit, penché au-dessus de son visage, un jeune visage de femme, d'un ovale très pur, encadré de cheveux noirs, mystérieux comme une apparition. Oui, c'est bien la forme de l'inconnue jadis entrevue au campement. Ce sont bien le beau regard, le front si noble, les lèvres enfantines qui hantent depuis des mois son imagination tourmentée et maintenant surexcitée par la fièvre. Il se plait à admirer cette illusoire et chère image familière à ses songes et à laquelle, il ne sait pourquoi, se mêle le souvenir des traits du vieux comte de Berlo...

Mais voici que l'image semble s'animer. Vrai Dieu ! Ce pourrait n'être pas un rêve ! Cette forme a bougé. Elle est bien vivante, là, tout près de lui. Elle pose un doigt sur la bouche pour commander au blessé le calme et le silence, puis elle s'efface à peine et revient tenant en main un mouchoir trempé d'eau froide dont elle humecte ses lèvres sèches et son front en moiteur. Oh ! le suave et délicieux contact de cette main. Oh ! la divine réalité.

Il veut saisir cette main bienfaisante. Mais le geste qu'il tente lui révèle une nouvelle douleur à l'épaule, si intolérable qu'il pense défaillir.

La vision recule. Il penche la tête sur les coussins et la voit un moment tout entière, se détachant à contre-jour, en une silhouette svelte

et noble sur le foyer de la haute cheminée d'où émane la douce lueur qui filtre les ténèbres.

Voici que la vision se rapproche du foyer. Elle se baisse, arrange les débris calcinés, souffle à pleines lèvres et éparpille la cendre. Puis, elle prend à deux mains une bûche énorme, et la dépose promptement dans l'âtre qui se ranime aussitôt. La vision disparaît.

Les yeux mi-clos, Josse continue à la voir, avec la grâce de ses gestes, mais dans son esprit cette fois. Puis, il s'efforce de réfléchir, il cherche à rassembler les bribes de ses souvenirs... Que lui est-il donc advenu ? Où est-il ? Comment cette jeune fille s'est-elle trouvée là ? Pourquoi prend-elle soin de lui ?... Tous ses membres sont cerclés de ligatures... Ah ! oui, la chasse, le cheval emporté, la chute du haut des rochers. C'est tout ce que sa mémoire lui rappelle. Son regard interroge cette salle silencieuse, et rencontre, par delà les courtines soulevées, un carrelage ocre et rouge qui luit doucement au feu de la cheminée. Des fourrures y forment des taches noires. A droite et à gauche de la cheminée, de hautes fenêtres rectangulaires, étroites et profondes, se dressent obscures. Une escabelle près du large lit. Plus loin, un blanc massif. Dans le mur, une tenture, qui dissimule quelque passage par où la vision s'est évanouie.

Un sourd bruit de pas. Cette tenture s'écarte. Un homme apparaît, Domingo. Il approche, et son regard anxieux rencontre le regard du chevalier qui lui sourit doucement.

—C'est toi, ami.

— Par grâce ! évitez toute fatigue, messire. Ce n'est qu'à ce prix que vous pourrez échapper.

— Oui, oui, Domingo. Mais parle-moi. Que s'est-il passé ? Je ne sais rien, rien...

Le vieil écuyer s'instruit tout d'abord, au pouls du blessé, de l'état de la fièvre. Il est habile à panser les plaies, à saigner, à ventouser, à remettre en place les os déboîtés. Sa science des simples pourrait en remontrer à celle de plus d'un mire.

Un peu rassuré par cet examen, il juge qu'il peut, sans trop risquer, condescendre à un désir aussi impatient. Contrarier cette impatience agiterait davantage le blessé.

— Je vous dirai tout, messire, fait-il à mi-voix et en s'asseyant au chevet. Mais à la condition que vous ne bougerez pas, que vous ne parlerez pas. Vous avez, sans compter le reste, trois fractures dont la moindre est capable de vous faire passer dans l'autre monde, si vous n'êtes pas bien docile à mes avis... Sachez donc tout d'abord que j'ai eu grand'peine à vous retrouver parmi ces massifs de roches. Ce n'est qu'à la nuit tombante que je vous ai découvert au fond de la vallée de

l'Ourthe, gisant pâle et tout sanglant auprès du cadavre de Passavant. Si la pauvre bête n'avait amorti le choc, nul doute que vous ne vous fussiez tué net. Ah ! l'épouvantable chute !

Puis, arrêtant de la main la question qu'il prévoyait.

— Il n'est point difficile de deviner d'oú est venu le coup. Messire, me pardonnerez-vous jamais une telle négligence ? J'aurais dû, d'autant plus que je me défiais de cette sorcière, veiller moi-même à nourrir et à seller Passavant. Tandis que nous nous attardions au repas, cette femme—ou quelque misérable à sa dévotion, La March sans doute—aura fait prendre à la bête une de ces poudres magiques, telles qu'on les prépare en Orient, et qui ont la vertu de rendre les chevaux fous furieux. Pour éviter tout mécompte, les écrous du mors avaient été desserrés, et figurez-vous,—j'ai pu le constater en examinant le harnais de Passavant,—a le gueuse, pour mieux exaspérer votre cheval, avait fait attacher sous le bourrelet de la selle, un paquet de têtes de chardons. Ah ! elle vous aime vraiment, messire ! Bien plus, le Sanglier avait pour mission de vous achever si besoin était. Tandis que je vous recherchais partout, il vous recherchait de son côté. Vous devinez dans quel but... Je venais à peine de vous trouver et je m'efforçais de vous ranimer

lorsque tout à coup, dans un dernier rayon de soleil, j'ai vu La Marck longeant à cheval la crête du précipice et se penchant vers l'endroit où vous étiez tombé. J'ai eu le temps de lui décocher de ma fronde une balle de plomb qui doit l'avoir touché, car il a disparu en sacrant comme un païen.

— Mais cette jeune fille, ici ? interroge le chevalier dont les prunelles se dilatent.

— Pas un mot, messire ! je vous en conjure par ce que vous avez de plus cher. Vous saurez tout. Vous êtes au château de Férister. C'était la demeure la plus proche. Et je vous y ai conduit la nuit dernière avec quelques bonnes gens, sur un brancard façonné à la hâte. C'est ici que vivait le vieux Berlo, que vous avez bien connu. La petite-fille du comte, Johanne de Metz, qui y gouverne maintenant, a consenti de très bonne grâce à nous hospitaliser. Cette nuit, elle a voulu vous veiller elle-même, prétendant que je tombais de lassitude. On la dit très-bonne chrétienne, vivant seule dans ce castel en deuil avec un vieux chapelain, homme simple, doux et très savant et avec quelques bons soldats de garde. D'ailleurs le donjon est solide à défier toute entreprise.

— Johanne, Johanne de Metz ! La fille de Gilles de Metz ?

— Oui, messire.

— Ah ! dis-moi, Domingo, dis-moi... Lui as-tu révélé mon nom ?

— Je lui ai dit simplement que vous étiez chevalier liégeois et qu'un accident de chasse vous avait mis en cet état. Elle ne m'a rien demandé de plus et je ne lui dirai rien de plus, à moins que vous ne le commandiez..

Le regard du sire remercie le bon écuyer. Le peu de forces qu'il vient de réunir s'épuise déjà et sa tête, un moment dressée, retombe sur les oreillers.

— Johanne de Metz ! répète-t-il avec une expression d'effroi. Ah ! cette ressemblance ! Sais-tu...

Mais sa phrase est coupée par un douloureux accès de toux qui lui amène du sang aux lèvres.

— Dormez ! dormez ! messire, commande Domingo qui le borde et qui dispose les coussins sous sa tête comme il le ferait d'un enfant.

Le sommeil dans lequel le chevalier retombe est si agité que Domingo en conçoit une poignante inquiétude. Il se reproche de lui avoir parlé trop et trop vite. Il ne le quitte pas, et Johanne qui vient plusieurs fois par jour, sur la pointe de ses brodequins, prendre des nouvelles du blessé et renouveler ses compresses aux tempes et aux poignets s'offre inutilement à le remplacer.

Josse traverse une longue période de prostra-

tion, coupée parfois de délire et de demi-réveils, et c'est à peine si le chapelain a pu saisir un intervalle lucide pour le confesser et lui administrer l'extrême-onction. Sur ses traits, passent tour à tour des expressions de souffrance, de colère, d'attendrissement.

Souvent, au moment même où il croit reprendre conscience, les choses extérieures se brouillent à ses sens. Les couleurs qui l'entourent se décomposent en leurs complémentaires et dansent un ballet fou devant ses pupilles éblouies,—un ballet l'enserrant d'écharpes rouges, jaunes, bleues que l'obstination de ses doigts ramant à l'air tente vainement d'écarter.

Ou bien ce sont des monstres qui surgissent perfidement des ténèbres de sa fièvre. Son cœur est emmailloté dans une prison de fils blancs et visqueux. Les araignées des bois aux ampoules phosphorescentes fondent sur lui de tous les coins de la voûte... Le long de mares où tremblent les grandes araignées d'eau, il est entraîné dans les rondes vertigineuses que dansent des tarentules. Et il défaille enfin, épuisé par la blessure de sa poitrine où une bête féline, qui revêt les traits de dame Pentecôte, fouille de ses lèvres minces, mordant et déchirant, puis pateline et patiente,—pour ne point tarir en une fois son plaisir cruel.

A d'autres moments, il est le spectateur impuissant d'horribles scènes de meurtre. La tête décollée de Gilles de Metz ou le masque blanc de Berlo lui apparaissent grimaçants et convulsés.

Il délire haut et fort, demande son épée, puis s'apaise et s'assoupit en balbutiant des mots d'amour, d'une voix lente et endormie.

Mais au bout d'une semaine l'effet des appareils et des baumes semble agir plus heureusement et laisse entrevoir le salut. La souffrance physique est réduite à une faiblesse extrême et à des douleurs localisées ou intermittentes. Peu à peu les idées se font moins extravagantes et plus nettes. Josse les voit en quelque sorte se former dans son esprit, d'abord ténues, puis plus précises, semblables à ces longues aiguilles qui prennent naissance au sein des solutions cristallisées.

Il pense surtout à Johanne, et à la révélation que Domingo lui a faite : celle qu'il aimait sans la connaître est donc la fille de ce Gilles de Metz qu'Eustache de Strailhe, son père, a condamné à mort. Elle est la petite-fille de ce Berlo dont lui-même il fut l'involontaire meurtrier.

La nuit, cette fatalité assiège douloureusement son cerveau, tandis que ses muscles, condamnés à l'immobilité, mais oú la force revient, s'irritent, se contractent et se détendent sans cesse.

Autant ces nuits demeurent pénibles, autant les matins ont pour lui des heures bienveillantes. Dès que l'aube commence à blanchir aux vitraux, le hameau, les fermes, la vallée tôt éveillés lui envoyent d'en bas leur chantante rumeur de vie. Le soleil se glisse jusqu'à ses courtines. Il voit entrer ses rayons, il les sent venir jusqu'à lui et avec une âme d'enfant se livre délicieusement à leur douceur.

Mais ce premier charme vaut surtout par ses promesses, car il annonce au blessé la proche visite de Johanne. Et c'est alors un délice. Elle entre. Il la sent plutôt qu'il ne la voit entrer. Elle vient... Il reconnaît l'ondulation de ses cheveux sombres et son beau regard limpide : elle parle d'une voix douce et lente qui semble un écho d'une rive céleste. Elle prend sa place sur un escabeau, tout près de lui. Il l'écoute comme elle veut qu'il l'écoute, sans un mot, sans un mouvement. Mais il ne perd rien de ses paroles, de sa physionomie, de ses gestes.

Le trait distinctif de ce visage, qui dit la dignité de la race et l'éclat de la jeunesse, est une mobilité d'expression dont rien ne peut rendre la variété et la vivacité. A la lettre, on y voit courir les idées, comme on voit le reflet des nuages en un lac de montagne. Sur ces grands yeux brillants, les cils retroussés se baissent avec un battement large

comme le coup d'aile d'un oiseau qui plane. Tel est son charme, et si jeune son teint rosé dans ce cadre sombre, et si fine la ligne de sa bouche mignonne que le blessé, à la contempler parler, en oublie toutes ses peines et ses souffrances.

Elle lui conte son enfance dans ce château féodal, peuplé de grandes ombres, oú elle a grandi comme un lys dans un vase gothique.

— Ne trouvez-vous pas, messire, qu'on se sent moins orphelin dans ces vieilles demeures où songèrent nos jeunes ans et où dorment de leur dernier sommeil ceux qui nous sont chers ? Ces demeures ont quelque chose de maternel, surtout dans les deuils.

Elle lui parle de son père et de son aïeul dont les existences furent vouées au bien de la Cité. De son aïeul surtout, qui avait été la grande passion de sa vie et qui la berçait, lorsqu'elle était enfant, de si nobles récits.

— Certes, sa renommée a dû venir jusqu'à vous, messire. On le disait farouche, mais il ne l'était qu'à bon escient. Au demeurant, nul de fut si bon et si oublieux de soi. Quand il me quitta, voici déjà cinq mois, pour se rendre à cette assemblée, dont il ne devait pas revenir, il avait l'âme voilée d'un pressentiment de sa fin. Il convoqua ses serfs et leur commanda de m'obéir en son absence comme ils eussent obéi à lui-

même. Il me rappela d'avoir bien soin d'eux et de veiller, comme il l'avait fait, à venger la mémoire de mon père.

Puis, il appela notre chapelain et lui fit écrire ses volontés pour la disposition de son corps et de ses biens, demandant à être enseveli, revêtu de l'habit de Saint-Benoît, dans la chapelle du donjon aux côtés de mon aïeule, de mon pêre et de ma mère. Et avant de partir, il tint longtemps, longtemps mes deux mains pressées dans son unique main, qui me semblait toute froide comme si elle eut déjà été effleurée par la mort.

Elle s'émeut à ces souvenirs. Mais combien le chevalier en souffre davantage, lui qui porta par ses injures impies le dernier coup à ce héros. Peut-il, sans félonie, taire davantage à Johanne qui il est et quels furent ses torts ? Cette question qu'il s'adresse à lui-même lui serre étrangement le cœur.

Un jour il a résolu de lui découvrir son nom. Et tout d'abord il lui a dit sa gratitude et sa confusion d'être ainsi accueilli, lui inconnu, en cette demeure toute endeuillée, sans personne qui pût répondre de lui et de son état. Mais elle l'a aussitôt interrompu :

— Les maîtres de Férister se sont toujours fait de l'hospitalité un devoir qu'ils tiennent pour sacré. N'est-ce point une des premières lois de

la chevalerie ? Je sais que vous êtes chevalier et votre bon écuyer n'avait pas besoin de me le dire... Croyez-vous donc que j'ai oublié notre rencontre auprès de Dinant et comment vous vous y êtes comporté avec moi en vrai gentilhomme, me délivrant des routiers qui prétendaient me retenir et m'outrager, ne me demandant rien non plus de ma famille et du but de mon voyage. Non, certes, je ne l'ai point oublié, ni vos paroles d'alors qui m'avaient troublée, ni le don gracieux de Marchegay que vous viendrez voir aux écuries dès que le chirurgien vous le permettra. Je veux être aussi discrète que vous, et ne rien percer d'un mystère auquel vous oblige sans doute ce temps de guerres et de poursuites.

A la voir d'une confiance si ingénue, Josse a senti sa décision l'abandonner,—trop heureux d'une excuse qui lui permet d'ajourner un aveu sans doute déchirant. Tant de grâce et de tendre gravité l'enivre comme un parfum pénétrant. Pour avoir été jeté de bonne heure dans la mer houleuse de la vie, pour avoir été battu de maints orages, son cœur ne s'est point flétri. Il s'épanouit maintenant à un charme si nouveau et si candide qu'il n'ose l'appeler de son nom véritable trop souvent profané par lui : l'amour.

La convalescence vient peu à peu avec les efflu-

ves vivifiants d'un radieux été. Déjà, Domingo peut l'enlever de sa couche ; avec des soins infinis, il le transporte sur une terrasse extérieure et demi-circulaire, abritée contre les ardeurs du soleil et qui surplombe la vallée. Etendu sur un haut divan, le malade y respire avec joie le grand souffle des Ardennes et se récrée au spectacle de la rivière qui coule aux pieds du château-fort comme un ruban d'argent.

Johanne s'y installe souvent auprès de lui. Et sans cesser de travailler aux menus objets qu'elle destine à l'une ou l'autre des bonnes gens du hameau, elle l'entretient de toutes les grandes choses qu'elle aime : de ses souvenirs, de ses nouveaux devoirs de petite dame du fief, des inquiétudes que provoque parmi ses vassaux une sécheresse qui persiste depuis le printemps.

Des jours, des semaines s'écoulent. Le mois de juillet touche à sa fin.

Par cette lourde après-midi, d'une chaleur caniculaire, elle lui narre les nouvelles apportées au donjon par les messagers, les pèlerins ou les colporteurs de passage.

On dit que Liège est de nouveau livrée à un grand désarroi.

Le sire d'Humbercourt préside durement aux confiscations et aux bannissements. La ville se vide peu à peu de ses marchands et de ses artisans

qui. inquiétés par de nouveaux bruits de guerre ou par le manque de ressources, vont chercher abri ou fortune ailleurs. Pourtant, le duc ne semble pas songer pour l'heure à de nouvelles campagnes. Il vient d'épouser à Bruges la princesse d'York, au milieu de cérémonies et de fêtes merveilleuses. On dit qu'on y a vu les choses les plus extraordinaires : par exemple, une grande bête marine qui portait dans son ventre cinquante géants, cinquante nains et cinquante sirènes, puis une tour de quarante et un pieds copiée sur le modèle de celle que le duc fait construire à Gorcum, toute garnie de singes, de loups et de sangliers mécaniques dansant et chantant. Il a joûté lui-même, déguisé en saint Georges, dans une grande passe d'armes où figuraient des seigneurs de tous les pays, et le prix du tournoi était le Perron liégeois si honteusement mené en Flandres !...

Mais comme elle devine les soucis qui lui barrent le front, lorsqu'elle lui parle des choses de la Cité, pour laquelle son mal lui défend encore d'agir, elle s'avise de le distraire en lui chantant quelque romance.

Elle prend son luth d'ivoire, et adossée au merlon d'un créneau, elle semble effeuiller de ses doigts légers la vieillotte mélodie dont le refrain pleure comme un glas :

Bele Doette as fenestre seant,
Lit en un livre, mais au cuer ne l'entend.
De son ami Doon li ressouviant
Qu'en autre terre est allé guerroyant.
Or, en ay deuil.

Un escuier aux degrés de la salle
Est descendu, si détrosse sa malle.
Bele Doette les degrés en avale
Ne cuide pas oïr nouvelle male.
Or, en ay deuil.

Bele Doette lui prit à demander :
Où est mon sire que je dois tant aimer ?
Au nom de Dieu, dame, ne le puis celer,
Mort est messire, occis fut au joûter.
Or, en ay deuil.

Bele Doette a pris son deuil à faire.
Pourquoi partir, Doon si débonnaire ?
Par votre amour vestirai-je la haire
Nonne serai-je au cloître Sainte-Claire.
Or, en ay deuil.

Sa voix jeune, écho d'une âme cristalline où tout semble chanter, monte dans le silence et le recueillement des choses, accompagnée de la grave résonnance des cordes dorées qui miroitent à ses doigts comme des rais de soleil. Et le chevalier, étranger toute autre pensée, se laisse délicieusement bercer par cette musique qui lui paraît venir du ciel.

Encore ! il voudrait que cela durât toujours. Et l'exquis concert reprend complaisamment et se prolonge jusqu'à l'heure où le couchant épand

par l'immobilité des espaces ses écharpes rouges qui flamboient,—jusqu'à l'heure où, la nuit étant descendue sans un souffle, les étoiles s'allument une à une dans les plaines sombres du firmament.

Le chevalier n'est plus à Férister. Il n'est plus auprès de Johanne de Metz, la fille du chevalier décapité et l'héritière des vengeances de son aïeul. Echappant à sa raison, son imagination flotte librement avec les soupirs du luth et la cadence du chant, dans le beau royaume de la fantaisie où toute chose est ce qu'on veut qu'elle soit.

Oh ! pour son esprit altéré, quelle fontaine aux eaux vives que d'unir sa destinée à celle de cette vierge douce et vaillante,—non point une fillette au front fermé où s'impatientent des vanités mesquines et des caprices tyranniques,—mais une vraie femme, de large bonté et de large intelligence, telle qu'il connaît cette idéale créature dont le cou flexible et le candide visage, auréolés des sombres cheveux flottants, se profilent avec la grâce d'un camée sur le ciel du soir ! Quel essor y trouveraient les ardeurs les plus généreuses de sa nature. Il sent remonter à la surface de son âme, comme du fond d'un lac, les chères croyances de sa jeunesse qu'il avait cru à jamais englouties. Il n'éprouve plus d'autre passion que celle d'une existence simple et utile, au besoin modeste et obscure dans le parfum jeune d'un tel amour.

Et toute l'agitation factice où il s'est complu jusqu'ici lui semble n'être déjà plus que l'illusion de la vie.

Mais elle, à quoi songe-t-elle ? Ne devine-t-il point dans le tressaillement de ses grands yeux bruns et la douceur de sa voix la naissance d'un autre sentiment que n'expliquent pas seulement les lois de l'hospitalité ? A peine cette idée surgit-elle que sa raison, reprenant le dessus, lui rappelle les lois du devoir et de l'honneur. Il n'a pas le droit de laisser ces sympathies croître à l'abri de l'ignorance. Il est temps, grand temps de dire à Johanne quel est le blessé qu'elle a recueilli... Mais la passion qui lui gonfle le cœur écrase l'aveu sur ses lèvres. Il ne dit rien encore. Il l'écoute et, honteux de lui-même, il évite ce soir-là son regard au moment où elle prend congé de lui.

Demain il dira tout... Mais sa lâcheté recule de jour en jour ce lendemain.

Le chirurgien l'autorise déjà à faire ses premiers pas au dehors. Soutenu par Domingo et par Johanne elle-même, il essaie ses forces sur les routes du plateau auquel on accède après avoir traversé la vaste métairie accolée au donjon. Les blés étaient verts la dernière fois qu'il vit les campagnes. Aujourd'hui, ils sont

dorés et rabougris par le soleil trop ardent. Les bois, où éclataient alors les jeunes sèves, ont déjà des ramures poussiéreuses où s'annoncent prématurément des teintes d'automne. A ce contraste, il se rend mieux compte du temps écoulé. Il s'effraie à calculer la longueur de cette convalescence, où la souffrance physique alla s'atténuant de plus en plus dans le charme grandissant d'une volupté d'âme si nouvelle.

A la fin, c'est trop de faiblesse ! Et tandis que le midi les rappelle vers le donjon, dont l'austère décor dressé devant lui réveille en son âme les lois chevaleresques, il décide qu'il lui dira tout tantôt, dès qu'il sera seul avec elle.

— Vous ne m'avez point encore demandé mon nom, Johanne. Vous n'avez point voulu jusqu'ici que je vous dise qui fut mon père et quelle fut ma destinée. Et vous ne savez rien de moi, sinon que j'étais banni comme bien d'autres et qu'au temps du siège de Dinant, je faisais campagne avec ceux de la " Verte Tente " pour reconquérir la liberté de la Cité et la nôtre.

Mais vous avez certes ouï parler d'Eustache de Strailhe, seigneur d'Othée et d'Hamale, qui est mort vaillamment à Brusthem... Or, celui-là était mon père. Mon nom est Josse de Strailhe. Et c'est moi qui eus avec votre aïeul, dont Dieu

ait l'âme ! la querelle dont il mourut brusquement au dernier hiver.

A cette révélation, la stupeur et l'indignation se lisent sur les traits presque défigurés de Johanne. Et après un instant de silence, lourd d'angoisse, un cri, presque une plainte, presque une malédiction, s'échappe des lèvres blêmes de la jeune fille :

— Ah ! je n'aurais point cru que vous fussiez un lâche !

Josse a la conscience de sa faute. Mais une telle injure est plus forte que son remords. Il ne songe pas qu'il l'adressa lui-même et moins justement à l'illustre comte de Berlo. Il se dresse en un soubresaut de fureur presque menaçante.

— Johanne ! s'écrie-t-il.

Mais il la voit si sublime de douleur, frémissante, regard étincelant et front impérieux, que malgré lui il se tait et détourne les yeux. Et de nouveau il tressaille, mais cette fois de honte, et sa tête retombe sur sa poitrine haletante.

Immobile comme une statue, elle l'accable du poids de cette colère filiale qu'il a voulu tromper.

— J'avais deux adorations après Dieu : mon père et mon aïeul. Ils étaient tout pour moi, et je leur dois tout. Et c'est par votre père que le mien fut déshonoré et mis à mort ! Et il faut

que ce soit vous, vous, qui ayez été la cause de mon second deuil. Et vous vous êtes assis à ce foyer éteint dont ils m'ont confié la vengeance et vous avez cru pouvoir vous jouer de l'hospitalité d'une femme ! Ah ! si vous aviez vu près d'elle une main capable de la défendre, non, vous n'eussiez point agi comme vous l'avez fait.

Josse n'en peut supporter davantage, et avec une sorte de cri sourd :

— Vous êtes trop cruelle ! Par pitié ! ne me dites point cela, à moi, qui donnerais sur l'heure tout mon sang pour vous protéger. Vous ai-je adressé un mot que le fils d'Eustache de Strailhe n'eût pu dire à la fille de Gilles de Metz ? Et cependant vous avez deviné vous-même, n'est-ce pas, que désormais cette vie que je vous dois est toute entre vos mains. Oui, je crois que mon père fut injuste envers le vôtre, et qu'il fut aveuglé comme tant d'autres par ce rouge ouragan de sang qui a passé sur notre malheureuse Cité. Oui, je n'ai pas mesuré mes paroles passionnées devant ce noble et admirable vieillard qui vous éleva. Pourtant Dieu sait si sa gloire et sa vie m'étaient chères ! Et d'autres vous diront si à Brusthem je n'ai pas déployé autant d'efforts pour le protéger que pour secourir mon propre père. Demandez-moi d'expier les fautes de ma race par tous les supplices.

Dites-moi de renouveler tantôt l'horrible chute dont j'ai failli mourir. Dites-moi de m'éloigner de vous pour toujours. Je serai heureux de vous obéir. Mais ne me parlez plus comme vous venez de le faire. Pour Dieu, ne me haïssez pas, ne me méprisez pas...

Elle se tait.

— Certes, je n'avais pas osé espérer votre pardon. Je vous prévoyais fidèle à cette âme de fer dont le souvenir emplit encore ce donjon. Je sentais autour de moi une inexorable fatalité contre laquelle mon cœur et ma volonté étaient sans forces. Ecoutez, Johanne, j'ai vu un jour, quand j'étais encore enfant, un jeune homme qui avait commis je ne sais quel crime et que la cour des échevins avait condamné à mort. Il était au pied du gibet et le bourreau allait faire son œuvre, lorsqu'une jeune Liégeoise, qui ne le connaissait pas, mais que son sort avait émue de compassion, s'écria tout à coup : " Grâce ! grâce ! je vous le demande pour époux ", et, selon l'antique coutume, on délia aussitôt, pour le lui abandonner, ce jeune homme qui se croyait le jouet de quelque rêve céleste. J'ai vécu sous votre toit comme ce condamné, dans l'espoir de je ne sais quel coup de la Providence. Je n'ai certes point mérité votre grâce et je ne la demande point. Mais votre haine, Johanne, votre mépris ! ah ! vous êtes sans pitié.

C'est à peine si cet homme bronzé par la vie et

les combats peut contenir les sanglots qui l'étouffent, et qu'il ne veut pas laisser entendre.

La jeune fille muette, et comme pétrifiée sur les dalles, le regarde et l'écoute, l'âme traversée de vingt sentiments contraires. Elle paraît hésiter un moment, puis, s'avançant lentement vers lui :

— Messire Josse, dit-elle.

En entendant prononcer son nom pour la première fois par cette voix si chère, le chevalier éprouve un nouveau frisson.

— Messire Josse, dit-elle, je ne vous en veux point...

Ah ! la douceur soudaine et ineffable de cette parole qui le pénètre au plus profond de son être.

— Je ne vous en veux point. Et il me semble que j'aurais souhaité ne jamais connaître votre nom. Mais vous me l'avez confié, et vous deviez le faire, et ces deux mémoires sacrées sont à jamais entre nous. Ce sont elles désormais, et non plus ma volonté, qui doivent me dicter mon devoir. Ecoutez-moi, messire, voici ce que je vous demande. Demain matin, avant que vous ne quittiez Férister, vous viendrez partager la prière que j'adresse chaque jour à Dieu pour mon père et mon aïeul dans la chapelle de ce donjon. C'est là que leurs corps reposent, c'est là que je veux prendre conseil de leur souvenir.

Elle s'éloigne, calme en apparance.

Josse s'incline. Il reste seul, accablé. Dans cette frêle créature, il a senti une énergie et une foi d'un principe supérieur aux passions dont il est agité lui-même. Il l'en admire davantage, résolu à ne point déchoir à ses yeux et à se relever, fût-ce au prix des plus poignants sacrifices, de ces reproches que lui a valus la tardivité de son aveu.

Il appelle Domingo et lui donne ordre de préparer le départ pour le lendemain. Le vieil écuyer qui l'aime ne fait point d'objection, car depuis plusieurs semaines il prévoyait tout, et, à la voix altérée du chevalier, il comprend tout.

Pendant cette dernière nuit, c'est en vain que Josse chercherait quelque repos. Par la salle déserte, qu'éclaire à peine la lueur d'un tortil de cire, il marche des heures entières pour tâcher de calmer son agitation nerveuse. Il s'efforce de prier, croyant apaiser ainsi les vagues qui déferlent dans son âme en débâcle. Il n'y réussit point. Sa propre volonté se dérobe à lui. Gonflé de tristesse, il se lamente d'une voix haletante, dans un appel confus vers quelque chose. Ses larmes le soulagent et en même temps lui font honte. Parfois il colle aux vitraux son front brûlant, s'impose même de s'absorber dans la contemplation de la vallée silencieuse : rien ne lui échappe du paysage lunaire, ni les cimes boisées, ni l'écharpe de vapeur de la rivière mugissante, ni

l'éclat sidéral des joyaux semés sur le manteau du ciel. Mais partout lui apparaît, triomphant du décor, la noble et fière beauté de Johanne, et toujours retentit à ses oreilles l'écho grave de ses dernières paroles.

L'aube indistincte affleure dans la nuit. Un reflet de nacre lointaine se pose sur les hauteurs, et des demi-clartés naissantes hasardent leurs teintes gris de perle sous le bleu nocturne. Enfin, au croisement de deux lignes d'horizon, une flamme jaillit : ce jet d'aurore subit, éblouissant, éteint les astres, perce la vapeur, illumine les versants et la vallée, réveille la vie des forêts, des étables et des chaumières. Fenêtre ouverte, Josse boit à longs traits le pur souffle matinal et se sent enfin plus fort contre son cœur et prêt aux décisions viriles.

Bientôt, la cloche qui tinte une sorte de glas très doux, l'appelle au rendez-vous suprême. Il sort, traverse la cour d'honneur, franchit le seuil de la chapelle.

La lueur des cierges, allumés sur l'autel, y fait un mystérieux faux-jour. Devant cet autel, enchâssée dans le chœur, une grande dalle de marbre noir marque la sépulture du comte de Berlo. C'est là que Johanne attend, agenouillée, et son front aux bandeaux noirs est cerclé d'une

lamelle d'argent agrafant par derrière un voile qui la couvre presque tout entière. Après avoir confessé ses fautes au chapelain, Josse s'agenouille à son tour, au côté de Johanne, tout au bord de la dalle. Ensemble, dans ce recueillement et cette solitude que rien ne trouble, ils suivent dévotement le sacrifice de la Messe que célèbre le prêtre revêtu de ses ornements noirs. Et la commémoration des Morts fait monter dans l'étroite nef les noms des deux chevaliers endormis sous cette voûte : Gilles de Metz et Guillaume de Berlo.

Alors, s'approchant de l'autel, Johanne s'offre à recevoir l'hostie sainte et, tout près d'elle, agenouillé au même banc, si près qu'il entend battre leurs deux cœurs, le chevalier Josse s'absorbe en même temps qu'elle dans une ardente préparation. Ils communient, — les âmes confondues dans l'exaltation du mystère divin, qui les emporte en un moment, d'un vertigineux coup d'aile, loin, bien loin, tant au-dessus des existences et des pensées humaines. Et leurs prières se mêlent adorantes et implorantes pour répondre à celles du prêtre.

Avec le pain sacré, une force toute nouvelle descend en eux, dissipant le doute et l'incertitude, leur rendant nette à l'un et à l'autre la conception du devoir. Josse s'étonne du courage qui le ranime. Il lui semble qu'une fleur sou-

daine vient d'éclore et de s'épanouir en lui, l'envahissant d'un âpre et invigorant parfum qui réveille les meilleures énergies de sa prime jeunesse.

Quand les grâces sont dites et les cierges éteints, Johanne lui fait signe et le conduit derrière l'autel, où s'érige le tragique monument élevé par son aïeul sur la tombe de son père. La pierre sculptée brille faiblement au jour des vitraux, et Josse se sent troublé à cette vue, comme Johanne l'avait été elle-même, le jour où le vieux comte de Berlo l'y mena pour la première fois. Ce corps décapité, recouvert de son armure, cette devise vengeresse : " Heure viendra qui tout payera ! " lui font mieux sentir l'horreur de ce deuil et le poids de la faute paternelle.

— C'est à moi de les venger, dit Johanne à mi-voix, et je sens que l'heure est venue et je veux vous associer à mon œuvre. Ensemble, nous venons de prier pour le repos de leurs âmes. Faisons mieux encore... Sacrifions-leur notre amour. Oui, je puis vous le dire aujourd'hui : dès le premier moment où je vous rencontrai, surgissant parmi ces hommes qui m'effrayaient si fort, vous m'étiez apparu comme un vrai chevalier, et tandis que vous me parliez des choses de la Cité, je retrouvais dans vos paroles quelque chose de l'accent des miens, avec des idées nouvelles et sauvages qui me troublaient sans me déplaire.

J'avais senti la flamme de votre âme, je l'avais emportée avec moi, j'en avais entretenu le souvenir ici même, à l'ombre de ce donjon. Et je crus que Dieu vous envoyait à Férister pour remplacer ceux que j'ai perdus. Et vous comprenez combien votre révélation me fut cruelle... Il faut nous séparer, messire, et suivre nos voies. Si tout était calme au pays, vous partiriez pour l'Orient, où la chrétienté demande du secours contre les musulmans. Mais la Cité a besoin de vous.

Vous y retournerez. Elle veut ses enfants. Les humbles que vous aimez vous y attendent pour les défendre contre les ennemis du dedans et du dehors. Le chevalier que vous êtes continuera pour eux l'œuvre que Gilles de Metz et Berlo ont cherché à accomplir. Et ce sera leur vengeance d'outre-tombe. Puisse le sort vous être plus clément qu'il ne fut pour eux... Pour moi, ajouta-t-elle après un silence, vous ne me reverrez pas et je ne veux pas que vous cherchiez jamais à me revoir. Nos âmes se sont unies aujourd'hui, j'espère qu'elles le resteront dans la grâce de Dieu et qu'elles seront réunies réellement au jour de l'éternité. Je ne vous aurai point pour époux, messire, mais je n'en aurai pas d'autre que le Christ. Ma résolution est prise. Je me présenterai au couvent de Sainte-Claire où les nonnes soignent les pauvres malades, et si on m'y accepte

comme novice, je ferai de ce donjon, désormais sans maître, une maladrerie pour les gens de ce pays. Et je pense qu'en décidant ainsi l'un et l'autre, Dieu agréera notre sacrifice et que mon père et mon aïeul bien aimés retrouveront leur sang en moi.

Malgré la vaillance de son âme, la jeune fille essuya du revers de la main une larme fugitive qui naissait à sa paupière, et Josse, qui n'eût pu trouver une parole, lui saisissant la main, la baisa, buvant cette larme comme le plus doux et le plus réconfortant des philtres.

Ils sortirent de la chapelle et Johanne se retourna, ayant un dernier mot à lui dire :

— Je veux vous rendre votre bon cheval Marchegay, dit-elle. Voilà bientôt deux ans qu'il fait ma joie. Il est intelligent, vigoureux et doux, et j'ai fait en sorte de ne le point gâter.

Elle ajouta avec, dans ses yeux encore humides, un de ces sourires presque d'enfant comme en ont souvent les religieuses :

— Il vous sera désormais plus utile qu'à moi.

Marchegay, amené au perron, agita la crinière et souffla par les naseaux en reconnaissant son maître, et celui-ci comprit que Johanne lui laissait un souvenir d'elle en même temps qu'elle lui restituait tout ce qu'elle tenait de lui.

— Adieu donc, Johanne, fit le chevalier, qui

mit un genou en terre pour prendre congé de l'héroïque jeune fille. Adieu, et si c'est pour toujours, eh bien ! pour toujours encore adieu ! J'ai connu par vous la plus grande douleur de ma vie, mais je sens que cette douleur, en brisant mon âme, l'a élargie et l'a rendue meilleure. Désormais, la vie et le devoir ne m'apparaîtront plus qu'à travers le souvenir de vous et de vos dernières paroles. Adieu ! Priez pour moi.

— Adieu, mon chevalier.

Josse et Domingo montèrent en selle, et leurs chevaux allant au pas, disparurent lentement au tournant de la cour, et passèrent sous l'obscure poterne du château. Par les chemins en lacets, ils descendirent vers la vallée, suivant celle-ci dans la direction de Liège. Et tant qu'il put, le chevalier Josse ne quitta pas des yeux le vieux donjon, qui se dressait maintenant au-dessus de lui comme un géant noirci par les pluies et bronzé par les soleils.

Et il cherchait à se raidir contre l'angoisse d'un tel arrachement, lorsqu'il vit sur la haute terrasse, où ils passèrent ensemble quelques heures ineffables, une femme aux cheveux sombres qui s'appuyait de la main gauche aux créneaux et qui, d'un long geste de la main droite, lui adressait un dernier adieu.

IX

LA FIEVRE OBSIDIONALE

" Ne trouvez-vous pas, messire, qu'on se sent moins orphelin dans ces vieilles demeures oú songèrent nos jeunes ans et où dorment de leur dernier sommeil ceux qui nous sont chers ? Ces demeures ont quelque chose de maternel, surtout dans les deuils. . . " Le chevalier Josse se souvient de ces paroles qui lui furent dites par Johanne au chevet de son lit de souffrances. Et il en éprouve la vérité en franchissant le seuil de l'antique maison liégeoise où ses ancêtres ont vécu, où il a connu lui-même tant d'heures vaines, et où il rentre aujourd'hui à la fois plus triste et plus vaillant.

Mais quel changement en quelques mois, dans la physionomie de la Cité. . . Josse s'étonne d'y découvrir partout un désarroi qu'il n'y a jamais connu.

La plupart des demeures patriciennes sont closes. Plusieurs couvents sont abandonnés. Presque tous les ateliers chôment. Des deux bourgmestres, un seul, Gilles de Lens, est à son poste,

Mais il est timoré et sans initiative, D'autre part, depuis trois mois déjà, Raes et Pentecôte, sous le coup d'une confiscation, ont quitté Liège et la Principauté, emportant avec eux toutes les richesses qu'ils ont pu réunir. La Marck les a suivis. La moitié du chapitre a disparu. Humbercourt et ses officiers n'en ont été que plus ardents à multiplier les exécutions sur les personnes et les biens. Chaque jour a vu augmenter le nombre des notables et des artisans qui désertent la Cité. Et tandis que ses tribuns et ses enfants l'abandonnaient ainsi, les pauvres gens des campagnes, pour lesquels un été d'une effrayante sécheresse est venu aggraver tous les maux de la guerre, se sont amassés dans la ville avec l'espoir d'une subsistance qu'ils n'y ont pas trouvée.

Hâves, couverts de haillons, défigurés par leurs cheveux et leurs barbes en broussaille, ils cherchent en vain quelque tutelle, quelque travail ou quelque aumône. Le légat, chez lequel ils se sont rendus en un pitoyable cortège, comme auprès de la seule autorité qui soit demeurée debout dans l'universel désordre, s'est décidé, touché par tant de maux, à aller trouver l'évêque Louis de Bourbon, qui s'est établi à Maestricht. Au nom de ses sujets, il l'a conjuré de rentrer dans Liège. Mais Bourbon, soumis aux volontés du duc et à ses propres frayeurs, n'y a point consenti et s'est

borné à déplacer sa cour, en l'installant à Tongres, sous la protection personnelle d'Humbercourt. Alors, pendant la nuit du samedi 8 octobre, ces malheureux, conduits par Jean de Ville et ses rivageois, ont risqué un hardi coup de main. A l'improviste, ils ont fait irruption dans la place forte de Tongres, tuant les quelques soldats qui avaient pu se mettre en défense et ils ont poussé droit au logis de leur évêque. Vainement Louis de Bourbon avait tenté de s'esquiver par une ouverture pratiquée à la hâte dans le mur d'une maison voisine. Ces demi-sauvages se sont saisi de lui et l'ont ramené à Liège au milieu d'eux, en guise de trophée ou d'otage destiné à les protéger contre leurs infortunes et leurs ennemis. Leur entrée à Tongres a été si inattendue qu'il n'a tenu vraiment qu'à leur fantaisie de se venger du seigneur d'Humbercourt. Ils l'avaient découvert, dissimulé sous un vêtement de laine au milieu de gens du commun. Mais Humbercourt ayant demandé à Jean de Ville, tout en se constituant son prisonnier, de pouvoir s'absenter pendant quarante jours, lui promettant de se trouver au bout de ce temps en tel lieu qu'il lui plairait de lui assigner, Jean de Ville, d'un geste très chevaleresque, lui avait octroyé cette licence. C'està la suite de cette aventure et en cette singulière compagnie que l'évêque, dès de lundi, est

rentré bon gré mal gré dans sa bonne Cité de Liège.

Ce retour de l'évêque n'arrangeait guère les choses. Tant s'en fallait ! Ses sujets voulaient bien de sa personne, mais non de son autorité. Ils le gardaient comme un otage, non comme un souverain. Lui-même s'en rendait compte et n'avait qu'une pensée : celle de se soustraire à ce subit attachement des Liégeois dont il appréhendait les excès ou les violences.

Comme pour confirmer ces craintes, celui qui était son compagnon et son confident le plus intime, le chanoine Robert de Morialmé fut victime d'un de ces excès. A peine arrivé à Liège, l'évêque avait demandé à voir Morialmé blessé à Tongres dans le tumulte, et quelques Liégeois empressés consentirent à aller le chercher. Mais tandis qu'on amenait le chanoine de Tongres à Liège en chariot, il fut rencontré sur la grand'route par des bandits inconnus qui, sans pitié pour son rang et ses blessures, le tuèrent à coups de dagues et de bâtons.

Josse, auquel Anselme de Velroux et Jean de Ville rapportent ces nouvelles toutes fraîches, comprend mieux qu'eux l'imminence du danger qu'elles annoncent. En ramenant l'évêque à Liège, Jean de Ville a cru prendre un gage contre le

duc de Bourgogne. Mais celui-ci ne trouvera-t-il pas dans cet attentat à main armée un motif de plus à sa fureur ? Que fera-t-il quand il saura que ces audacieux Liégeois, au mépris de son autorité confirmée par la victoire et les traités, ont assailli Tongres et tué la garnison, qu'ils se sont rendus maîtres de Louis de Bourbon et de Humbercourt, son propre lieutenant ? Quelle sera son exaspération à la nouvelle du meurtre de ce chanoine qu'il tenait en particulière estime ?

Jean de Ville croit qu'avant que le duc puisse marcher sur Liège pour la châtier, Louis XI sera accouru au secours de la Cité. En effet, depuis que Soyer, le bailli de Lyon, a quitté Liège après l'assemblée de février en réitérant aux Liégeois l'expression de l'amitié et du dévouement du roi, d'autres agents français de moindre importance, il est vrai, mais dont on ne peut méconnaître la qualité, répètent à qui veut les entendre que le roi fait ses derniers préparatifs en vue de prêter main forte à ses bons compères de Liège. Certes, disent-ils, les événements ont un peu contrarié ses désirs. Sinon il serait déjà sur la place Saint-Lambert avec ses lances, ses archers, ses piqueurs, ses bombardiers. Précisément, il vient depuis quelques jours de se débarrasser des Bretons avec lesquels il a signé la paix, sans même avoir dû combattre. . . Son armée toute fraîche lui servira

d'autant mieux contre Bourgogne qu'elle n'a pas dû servir contre le duc de Bretagne.

Comment ne pas ajouter créance à de telles affirmations ?

Tout ce qui reste à Liège de gens valides s'apprête déjà à faire fête au plus grand Roi de la chrétienté. Les plus empressés préparent déjà ses logements. Les rivageois et bien d'autres avec eux ont écussonné sur leurs habits la croix droite aux armes de France.

A la vérité, Josse n'a plus cette crédulité irréfléchie qu'il affirmait avec tant d'énergie et de violence à l'assemblée de février. Les défiances de Berlo ont mûri son esprit. La fuite et le silence de Raes lui paraissent un nouvel enseignement.

D'une part, il s'étonne d'apprendre que parmi ces agents français, qui circulent çà et là dans la Cité annonçant la toute prochaine arrivée du roi, un des plus actifs n'est autre que ce misérable défroqué qui s'est naguère introduit, avec son sobriquet de don Kyrieleison, dans les rangs de la "Verte Tente," d'où il a été honteusement expulsé. Mais d'autre part, le roi Louis recourt volontiers à des émissaires de petit état et de petite vertu. Et ce n'est point là un motif suffisant pour douter de la parole d'un aussi grand souverain.

A quel parti se résoudre ? Où est le devoir ? Attendre des nouvelles décisives du roi de France ? Se rendre auprès du duc de Bourgogne pour conjurer un châtiment qui sera, cette fois, sans pitié ? Essayer d'organiser une défense dans cette ville presque démantelée et livrée à l'anarchie ?

Dans cette perplexité, le souvenir de Johanne et l'écho de ses paroles renaissent plus vivants en son cœur. Il la voudrait auprès de lui pour apaiser ses inquiétudes et diriger sa conscience.

Et ce sentiment lui inspire pour la première fois une sorte de révolte contre l'implacable détermination de Johanne.

A se dire qu'elle a fui vers les cloîtres, sans pitié pour son loyal amour qui l'appelait éperdument, il s'irrite d'un tel sacrifice. A songer qu'à cette heure ses yeux s'illuminent peut-être d'extase et que son cœur se pâme dans la volupté d'un inutile holocauste, il sent le blasphème qui lui monte à la gorge. Oui ! pourquoi ce Dieu jaloux, qui la lui a enlevée et contre qui il ne peut se défendre, ne la lui laissait-il pas ?

Ne se fut-elle pas sauvée aussi en le sauvant lui-même ?

A deux, ne se fussent-ils pas aussi bien acheminés vers le ciel, elle plus sainte encore d'avoir

franchi les difficultés et les périls qui sont la loi des créatures humaines ?

Pourquoi ce Dieu barbare l'abandonne-t-il maintenant lui-même aux plus lourdes responsabilités sans ce guide qu'il espérait sien, qui était fait pour l'être, qui l'eût été sans ces influences d'éducation et ces enthousiasmes illusoires qui violent la nature. Oh ! la bonne et vaillante compagne, le soutien indéfectible qu'il eût pu avoir en elle...

Mais c'est à elle-même qu'il faut en vouloir, à sa cruauté inconsciente et obstinée, qui n'a point voulu comprendre l'amour et qui, pour cette émotion qu'il cherchait en vain à cacher, pour les larmes qui éclataient sous sa paupière, pour cette ouverture éperdue de son âme, n'a eu à la dernière minute qu'un doux sourire déjà absent de la terre.

En vérité, ne fut-elle pas aussi perfide que celles qui trompent, qui mentent ou qui tuent ?

La pensée d'elle ne le quitte plus et dans cette évocation d'une image qui le charme et le torture en même temps, il lui arrive, puisque aussi bien Johanne n'est pas tout à fait morte, de souhaiter qu'elle soit malheureuse comme il l'est lui-même pour qu'au moins une douleur serve d'expiation à une autre douleur.

Mais à la vesprée, tandis qu'il promène son

désespoir par les ruelles silencieuses, quel instinct le pousse dans cette chapelle inconnue ? La porte sourde s'est ouverte devant lui, comme si elle l'attendait, et il est resté longtemps dans les ténèbres, plus sombre qu'elles.

Le chœur seul est éclairé. Des cierges et une lampe sacrée projettent leurs larmes fulgurantes sur l'autel diadêmé et sur des vitraux aux velours profonds.

Des moines tout en blanc chantent nocturnes. De ce plain-chant sévère comme l'harmonie des grands espaces s'impose pour lui une sorte d'apaisement physique qu'il accueille avec surprise. Il s'agenouille sur un banc qui se trouve là, à l'usage des pauvres ou des enfants. Ces vagues de louanges viennent jusqu'à lui déferlant de l'autre extrémité de l'édifice. Avec elles, sa douleur flotte et monte dans la nef. Sans cesse mourante et renaissante, tour à tour navrante ou triomphale, cette psalmodie est comme le flux et le reflux d'une marée palpitante qui de terre l'enlève vers l'infini.

Il retrouve dans cette exaltation soudaine, celle qu'il éprouva sous la voûte de la chapelle funéraire, quand il communia à côté de Johanne, avec elle. Il comprend l'injustice de ses reproches contre cette fille vaillante qui s'est sacrifiée sans une plainte. Il éprouve l'horreur de ses

blasphèmes contre ce Dieu oú ils ont pu tous deux, sans forfaire au devoir filial, confondre leur amour.

Et tandis que la cadence du chant s'éloigne enfin dans les profondeurs du cloître avec le cortège des religieux impassibles, le chevalier sent bien qu'il est armé désormais contre toute nouvelle défaillance. Il lui suffit d'élever plus haut et toujours plus haut son amour, et d'aimer en Dieu et dans son éternité celle que la vie lui refuse.

Raffermi dans ces sentiments qu'il exprimait à Johanne en prenant congé d'elle, il envisage avec plus de calme et de netteté les devoirs que lui crée la détresse de la ville.

Cette détresse croît cependant à la mesure des pires anxiétés. Des rumeurs, colportées par des gens venus du Namurois, disent que le duc Charles, en ce moment à Péronne, a conçu une fuerur inouïe en apprenant le cour de main sur Tongres, la captivité de l'évêque et le meurtre de Robert de Morialmé. On l'a entendu jurer qu'il tirerait une horrible vengeance de ces éternels " haidroits " et qu'il traiterait si âprement leur ville par le feu et le pillage que ceux qui viendraient plus tard pourraient se demander : où donc fut la Cité de Liège ?

Et le roi de France ? Il approche au secours, disent les uns. D'autres prétendent au contraire qu'il cherche à gagner du temps et qu'il vient de se rendre à Péronne pour obtenir du duc le pardon des Liégeois.

Josse croit qu'il importe, à toute éventualité, d'organiser le mieux qu'on pourra les hommes les plus résolus qui sont encore dans la Cité. Il ne songe pas, les moyens et le temps faisant d'ailleurs défaut, à armer indistinctement toute cette cohue de gens inquiets, affamés, apeurés qui sont bien plutôt accourus à Liège pour y chercher une protection que pour lui en apporter. Mais tandis que Jean de Ville groupera solidement ses rivageois, lui-même, de concert avec Gilles de Lens, cherchera à rallier les rares artisans aguerris dans la milice et qui n'ont pas encore abandonné la ville. Il enverra Domingo chez les bûcherons du ban de Theux qui sont d'âme et de corps vaillants et ne lui refuseront pas leur aide. Enfin il fera appel aux survivants de la " Verte Tente " à l'épreuve de la fatigue et du danger.

Le souvenir de ses compagnons évoque aussitôt à son esprit le, nom du sire de Malempré-Bueren. Comment n'a-t-il point songé de suite à demander conseil et main forte à cet ami et à ce soldat qu'il tient en grande estime, malgré la fantaisie de son

existence ? Sans doute, le sire des Repues franches est-il, depuis Brusthem, reclus dans sa mouvance que le droit féodal met à l'abri du brandonnement. Il n'en sort, chacun le sait, qu'aux jours des marchés libres qui viennent d'être fâcheusement abolis par Humbercourt, ou bien lorsque le "gros Henri,"—le bourdon d'alarme,—appelant les milices aux combats, proclame l'état de guerre et suspend le pouvoir des procureurs et des sergents.

Josse décide d'aller lui-même et sans plus différer à la recherche de ce précieux compagnon.

Par la montagne, où les taillis grimpent en désordre, puis, à travers le plateau où les bruyères, qu'un rigoureux soleil a calcinées, font comme un tapis de cendres, il chevauche vers Bueren. Le repaire du digne gentilhomme s'élève sur une légère éminence d'où ses tours commandent assez fièrement la contrée. Vu de plus près, il apparaît comme une grande maison lépreuse flanquée d'appentis et de constructions disparates, tout cela de guingois et triste comme une ruine.

C'est là que le vaillant baron, fort de ses privilèges féodaux, vit tranquillement à l'abri des poursuites de ses créanciers et nargue ceux qui ont la naïveté de venir le relancer.

Josse s'arrête au bord d'un fossé creusé devant le château et dont le lit, n'ayant pas d'autre aliment que la pluie, profite de la sécheresse pour exhiber sans mystère le mélange de débris végétaux et de résidus domestiques qui le tapisse. Et les grenouilles s'y lamentent.

Un pont enjambe le fossé. On ne le relève sans doute que dans les circonstances solennelles, et avec grande prudence, à en juger par le délabrement de ses planches et la rouille de ses ferrailles.

Mais au-delà du fossé, se dresse la porte de chêne solidement verrouillée. Sur les ais, suivant l'usage campagnard, sont cloués, ailes déployées, toute une collection d'oiseaux de nuit : chouettes, buses, chauves-souris, saisis dans le château, — et leur mine piteuse semble un avertissement aux créanciers trop entreprenants.

— Eh ! portier ! ouvre-moi, crie le chevalier.

Après un laps de temps considérable, un petit guichet s'ouvre parmi ces macabres trophées : une figure jeune et bouffie y encadre ses joues rouges. Et reconnaissant le visiteur, le portier déverrouille l'huis et ôte la barre.

Les battants ouverts, Bueren lui-même apparaît dans toute la majesté de sa taille corpulente et de son visage enluminé. (On disait qu'il trompait l'ennui de la solitude par de fréquentes libations.)

— Ventre Mahom ! voilà la visite la plus agréable que j'eusse pu souhaiter. Il embrasse rudement son ancien disciple et capitaine, puis :

— Ohé ! sénéchal ! dit-il au gros garçon à mine de valet de ferme qui repousse laborieusement la porte, mène le cheval de messire à l'écurie et réconforte-le d'une bonne provende.

Par des couloirs aux murailles nues où de longues toiles d'araignés pendent grises comme des voiles imprégnés de cendres, Bueren conduit son hôte dans une grande salle qui est à elle seule presque tout le château. Sur de vieilles tapisseries dont les vers n'ont guère laissé que la corde, se détachent des collections de bois de cerf et de daim, entremêlés de trompes bossuées, de coutelas ébréchés et de panoplies dépareillées, débris d'une antique splendeur.

— Eh bien ! ami Vincent, qu'es-tu donc devenu depuis Brusthem ?

Mais avant de répondre, Bueren court à une fenêtre et l'entrebâille. Elle s'ouvre sur la cour intérieure où une pauvre vache, dont le poil rouge colle à l'échine et aux flancs, broute une herbe avare. On y voit aussi le gros garçon occupé à soigner Marchegay. Le châtelain l'interpelle :

— Ohé ! sommelier, apporte-nous un flacon de ce vin de Nuits qui est la seule bonne chose que nous devions aux Bourguignons. C'est que, voyez-

vous, messire, ajoute-t-il en reprenant place auprès de Josse, la langue est comme les roues de moulin qui ne peuvent fonctionner convenablement à sec.

Quand la fiole est apportée, avec de grands ménagements, et le liquide aux teintes de rubis versé dans les coupes, Bueren donne la parole au chevalier :

— Maintenant, je vous écoute, mon bien aimé seigneur.

— Eh ! je veux d'abord te demander comment tu supportes de rester cantonné ici comme un saint dans sa niche tandis qu'on parle de nouveaux combats ?

— Par les Trois Rois de Cologne, tu me la bâilles belle ! Ne sais-tu donc plus que ces maudits plaideurs et recors, qui sont la peste de Liège, me guettent comme un chat guette la souris et qu'il faut une guerre carillonnée par le " gros Henri " pour qu'ils se résignent à se cacher à leur tour ? Je veux bien me battte, mais non à coups de procès. Mourir d'un beau coup d'estramaçon en luttant pour le Pays, á la bonne heure ! Mais être plongé pour la vie dans les cachots de la Violette ou me trouver réduit à faire la grimace aux corbeaux du haut du gibet de Saint-Gilles, nenni, je ne m'en soucie point.

Mais Josse lui fait le récit détaillé de tout ce qui

vient de se passer à Liège. Le désarroi provoqué par l'émigration des uns et l'invasion des autres. La marche sur Tongres, la détention de l'évêque, la fureur et les menaces du duc de Bourgogne. Et Bueren interrompt fréquemment ce récit de ses "Ventre Mahom !" et de ses coups de poing énergiquement décochés sur la table.

— Et Raes qui a cuisiné tout ce gâchis ?

— Il a disparu et passé la frontière. On le dit à Montjoye, bien décidé à y demeurer tapi et abrité.

— Que le maulubec le trousse ! Voilà longtemps, si je m'étais écouté, que j'aurais envoyé une bonne estocade dans sa face blafarde de carême-prenant.

— Dans ce désarroi, mon vieux maître, j'ai tout de suite pensé à toi. Et je viens te quérir afin que nous cherchions ensemble à défendre, comme nous le pourrons, cette pauvre Cité que nous aimons.

— Par les Trois Rois, messire, vous avez bien fait. Et je suis à vous corps et âme, tripes et boyaux. D'ailleurs il m'ennuie déjà aux champs, car les nuits sont froides, et j'ajouterai en confidence que nous y faisons assez maigre chère, ma valetaille et moi. Tous ces croquants de marchands, quand j'envoie chez eux mon vivandier aux provisions me refusent tout crédit, — je ne sais pourquoi... Et concluant : Eh bien donc, en

route ! on verra que le sire de Bueren en vaut encore quelques autres.

— Allons, écuyer, clame-t-il, arrive donc ici et aide-moi à me vêtir de toutes pièces.

La " valetaille " accourt, toujours représentée par le jeune garçon joufflu. Elle aide son maître à revêtir son armure démodée et compliquée. Bueren se coiffe lui-même d'une salade à panache. Il détache de la muraille une de ces dagues à pommeau et à lame forte dites " miséricordes " et un marteau d'armes muni d'un côté d'un long bec de corbin, de l'autre de deux dents plates et carrées, puis s'en va présider au harnachement de son fidèle Bayard. Enfin, prenant appui au montoir de la cour, il se met en selle avec une étonnante souplesse sur son bon courtaud enjuponné de fer.

Il appelle encore le gros garçon, ému de tous ces préparatifs.

— Or ça, bailli, je te confie pendant mon absence qui peut être longue, la lieutenance de ce fief. Jure-moi de le maintenir en bon et fidèle état et de le défendre contre toute déloyale entreprise jusqu'à ma mort. Après, il en sera ce que Dieu voudra !

Le pauvre garçon jure en pleurant. Bayard et Marchegay s'engagent sous la poterne. Mais arrivé au pont branlant, le sire de Bueren se ravise et tourne bride.

— J'oubliais un dernier avis. Jure-moi aussi, mon ami, de murer ma cave dès ce soir. On ne sait pas ce qui peut advenir...

Puis il rejoint le chevalier Josse, et tous deux prennent le trot, devisant sur les circonstances présentes, Bueren entremêlant ses propos de jurons pittoresques, d'un certain nombre de réflexions morales à l'usage de la jeunesse et de ses habituelles récriminations contre l'emploi des armes à feu.

Avant de rentrer à Liège, ils firent le tour de quelques castels proches de la ville espérant y trouver du renfort. Mais là où les exécutions et la guerre n'avaient point supprimé les hommes valides, la crainte des confiscations et des emprisonnements les avait chassés.

A leur approche, des paysans s'enfuyaient, les prenant sans doute pour des officiers d'Humbercourt.

Puis ils croisèrent sur les routes, à plusieurs reprises, des gens de petit courage qui, pour se soustraire aux horreurs et à la ruine d'un pillage qu'ils redoutaient, gagnaient qui le Limbourg, qui les Ardennes, qui le pays rhénan avec des chariots pleins de coffres et d'approvisionnements.

Bueren reconnut parmi eux un de ses créanciers les plus âpres.

— Ohé ! maître Pirotton, fit-il en l'interpellant

par son nom. Vous vous trompez de chemin. C'est par ici qu'on va à Liège, car je suppose bien que c'est à la défense de votre Cité que vous destinez ces victuailles et ces marchandises.

Et comme le créancier tâchait de gagner du champ, sans répondre à la question :

— Comment ! vous ne me reconnaissez plus ! Vous qui lâchiez à mes trousses tous les gens de justice dès que je me mettais en promenade, et cela pour une misérable dette dont j'ignore même le chiffre ! Savez-vous bien que j'ai grande envie de vous larder les reins de cette broche que voici.

Josse admirait l'intarissable bonne humeur de son vieux compagnon. Lui-même tirait le plus triste augure de ces défections qui ne s'étaient pas produites auparavant en de pareilles occurrences, et il ne pouvait croire avec tous ces fuyards que la défense fût à ce point compromise, puisque l'armée du roi Louis, forte de 40,000 hommes, était annoncée et qu'elle était de taille, même sans les milices, à tenir en échec toutes les bandes bourguignonnes.

Mais à peine rentrèrent-ils que, dès les remparts, ils furent accueillis par une nouvelle que des groupes de gens leur criaient en tumulte et dont ils ne voulaient point admettre d'abord la vraisemblance.

Si follement absurde, si atroce et désespérante était la nouvelle que les gens de Liège, n'y croyant pas non plus, avaient mis en pièces le premier voyageur qui l'avait apportée, le tenant pour un imposteur et presque un sacrilège. Puis, d'heure en heure, la nouvelle s'était précisée et confirmée. On donnait des détails très nets qui ne laissaient plus place au doute. Et dans les rues, de fenêtre en fenêtre, de porte en porte, on la répétait, on la commentait avec de grandes imprécations, et des hommes tordaient leurs mains de fureur.

Louis de Valois marchait sur Liège. Il avait quitté les bords de la Somme et se trouvait déjà en Hainaut, dans les états du duc, au plus à trois ou quatre journées de la ville.

Mais il n'y venait point pour secourir ses alliés !...

Il s'y rendait en compagnie du duc Charles et d'une formidable armée où les gens de Bourgognes et de France étaient confondus ! Il s'y rendait pour prêter main forte au duc et l'aider à châtier ces Liégeois qui avaient mis tout leur espoir dans ses promesses !

Une duplicité aussi inouïe, une aussi flagrante félonie, c'était pour Liège le coup de grâce !

Comment cette volte-face du roi avait-elle été provoquée ? On disait qu'il était à Péronne, occupé à négocier avec le duc, lorsque celui-ci avait vu arriver ce sire d'Humbercourt auquel

Jean de Ville avait chevaleresquement donné congé après l'avoir fait captif à Tongres.

Humbercourt avait conté à sa façon l'arrestation de Louis de Bourbon, le meurtre de Morialmé et sa propre humiliation. Sans doute, il en avait imputé la faute aux instigations de Louis XI ou de ses agents. Et Charles, qui tenait le roi sous la main, le contraignit sous toutes sortes de menaces à l'accompagner à Liège. On disait même que Louis avait dû signer cet engagement et confirmer sa signature en prêtant serment sur la fameuse relique de Saint-Lô, qu'il portait toujours avec lui en ses voyages et qui lui inspirait une particulière terreur.

Quelle que fût la cause de cette perfide détermination du roi, la nouvelle n'était plus contestable. Ce roi de France, que Liège attendait comme un sauveur, s'avançait pour la détruire, en compagnie du terrible duc, son grand vassal, qui n'entendait plus cette fois faire quartier aux Liégeois.

Liège se sentit définitivement perdue. Sur qui compter encore ? Qui donc pourrait conjurer un péril aussi certain et aussi proche ?

Des prédicateurs, s'inspirant de Jonas et de la ruine de Ninive, prêchaient à grand fracas la calamité imminente. A leurs appels prophétiques un

vent de mysticisme souffla sur la Cité désespérée. Processionnellement, suivi de ses moines et des fidèles chantant les psaumes de la Pénitence, l'abbé de Saint-Jacques porta le 16 d'octobre, qui était un dimanche, un morceau de la sainte Croix par les rues du vinave d'Ile. Les uns suivaient la procession à pieds nus, d'autres lacéraient leurs vêtements et se fustigeaient à grands coups de cordes ou de chaînes, d'autres faisaient à haute voix la confession générale de leurs péchés.

Les jours suivants, on vit des malheureux, qu'une sorte de folie sauvage avait gagnés, se livrer en groupes à d'affreuses cérémonies : on les eût dit tout d'abord atteints du haut-mal ou de la danse de Saint-Guy. Puis, après toutes sortes de convulsions et de contorsions, ils s'entretuaient sans distinction d'âge ou de sexe en mêlant des invocations religeuses à des cris lubriques.

Au milieu de ces scènes d'angoisse, quelques-uns cependant conservaient toute leur raison. Le légat, dont le dévouement et la sympathie pour Liège n'avaient fait que grandir depuis Brusthem, décida le Prince-évêque à se rendre avec lui à la rencontre des deux souverains afin d'intercéder en faveur du peuple. Monseigneur Onuphrius parlerait au nom du Père commun de la Chrétienté. Anselme de Velroux s'offrit à partir avec eux.

De son côté, Jean de Ville songeait à renouve-

ler, avec ses rivageois, un de ces audacieux coups de main qui lui avaient plus d'une fois réussi. Il se tenait presque heure par heure au courant de la marche de l'armée ennemie. Celle-ci était déjà concentrée à Tirlemont dès le 22, et l'avant-garde sous la direction du Maréchal de Bourgogne approchait à fortes étapes. Dans quelques heures elle pouvait être sous les murs.

Quant à Josse, n'ayant point encore de nouvelles de Domingo, qu'il avait dépêché auprès de ses amis de Franchimont, il décida Bueren à visiter avec lui les houilleurs, parmi lesquels il comptait bien recruter quelques hommes déterminés.

Par la soppe des Vignes, ils se rendent tous deux à la grande fosse près de Saint-Léonard, dont les ouvriers ont été prévenus.

Descendus de cheval, ils pénètrent sous un rocher taillé en creux et y trouvent une porte massive qui s'ouvre et se referme sur eux. L'homme à la baguette, qui découvre les filons et les sources, les attend pour leur servir de guide. A sa suite, ils s'engagent dans une première galerie. La voûte en est basse et la pente rapide, ce qui les oblige à marcher penchés et, comme le dit Bueren, dans la posture gênée d'un créancier qui présente son grimoire à un débiteur redoutable.

Après deux cents pas, la galerie s'élargit et ils arrivent à l'entrée d'un puits creusé à vif dans le rocher. Le trou est béant et sombre, plus enfumé qu'éclairé par quelques torches enfoncées dans les parois.

— Faites comme moi, dit le guide, qui descend le premier dans le puits, posant un pied à droite, puis à gauche, dans des entailles disposées à cet effet, puis mettant l'une ou l'autre main dans les mêmes entailles.

— Est-ce bien profond ? lui crie Bueren, un peu perplexe.

— Quatre-vingts pieds, messire. Il serait prudent de ne pas parler pendant quelques instants.

Un sourd "Ventre Mahom" échappe au baron.

Enfin, les voici à un nouvel étage où, dans une sorte de cavité assez spacieuse, tapissée de pyrites, s'ouvre un second puits plus large que le premier, mais qui n'est pas perpendiculaire comme lui. Cette fois, leur guide prend place dans un petit chariot et les invite à en faire autant. Puis, après s'être confié à Sainte-Barbe et à Monseigneur Saint-Léonard, et après avoir prévenu les visiteurs que le moindre mouvement peut leur coûter la vie, il laisse couler le chariot qui descend comme une ligne de plomb dans un vent noir et humide

causé par la rapidité de la chute et par le voisinage des eaux qui pleurent sur les parois.

— Nous y sommes, fait le guide, quand le chariot a touché terre.

Du point où ils se trouvent maintenant, comme d'un centre, ils distinguent sous les longes galeries et à des distances qui leur paraissent infinies, des centaines de mineurs ou plutôt des centaines de torches réduites par l'éloignement à n'être plus que des gouttes de feu.

D'un long sifflement, le guide appelle ses compagnons.

Les flambeaux se rapprochent. Silencieux et graves, les mineurs arrivent, formant bien vite comme une petite foule autour des deux seigneurs.

Presque tous, ils connaissent Josse qui est intervenu plus d'une fois en faveur de leur métier. Plusieurs ont passé par l'association de la " Verte Tente " ou y ont eu des amis. Ils auréolent volontiers le nom du jeune chevalier d'une sorte de légende sympathique et attendent curieusement de connaître l'objet de sa visite.

Pour ne point se gêner les uns les autres, ceux des premiers rangs se couchent à terre, les suivants pliés sur leurs genoux noirs et calleux le regardent aussi de bas en haut, les derniers seuls sont debout. Ils ont tous des jambes arquées et

des épaules voûtées qui disent le long labeur accroupi dans d'étroites galeries, au milieu de la poussière du charbon et sous l'eau glacée.

Josse leur explique l'abominable félonie de Louis XI, le désarroi de la Cité, l'approche des armées de France et de Bourgogne. Il requiert leur assistance.

Les charbonniers écoutent avec une attention profonde cette parole tantôt vibrante comme celle d'un prophète, tantôt douce comme celle d'une femme,—et qui allume parmi eux des colères et des enthousiasmes. Ils connaissent peu de chose des événements. La plupart restent toute la semaine au fond de la mine. Et lorsqu'ils y sont, bien que Liégeois, ils parlent peu, car l'isolement ôte graduellement l'envie de transmettre sa pensée et, couche à couche, la résignation et le détachement s'étendent sur les âmes souterraines. Mais, sous cette écaille, l'ardeur de la race éclate à l'heure des grandes secousses.

— Avant trois jours peut-être, la Cité subira le sort de Dinant. Nous laisserons-nous égorger comme des moutons ? Sera-t-il dit que les femmes seront violentées, les maisons et les églises pillées, les vieilles gens mises à mort sans que nous ayons rien tenté pour les défendre. Sans doute, nous pouvons encore, comme d'autres le font, gagner les forêts d'Ar-

denne, avec nos familles, au risque d'y périr de froid et de misère. Mais, mort pour mort, ne vaudrait-il pas mieux une fin glorieuse ; et peut-être par une décision hardie, mettre cette fois la victoire de notre côté,—en tout cas montrer à ce roi félon qu'il ne s'est pas impunément joué de nous ?

Les houilleurs décident que cent d'entre eux, les plus jeunes, les plus solides, accompagneront le chevalier de Strailhe et lui obéiront en tout pour la défense de la Cité. Les anciens les désignent. Les adieux sont bientôt faits et cette noire escorte remonte à la surface avec les deux seigneurs.

Bueren se réjouit bruyamment, lorsqu'il sent enfin que ses coudes, ses genoux et son ventre ne froissent plus ces glissantes et inquiétantes parois qui s'exfoliaient à son passage.

Arrivé au grand air, il aspire à pleins poumons la brise délà rafraîchie par l'approche du soir, en remerciant sainte Barbe et saint Lambert.

Du plateau où ils se trouvent réunis, ils embrassent d'un côté les hauteurs familières de Sainte-Walburge et de Publemont qui inclinent leurs surfaces raboteuses ou boisées.

Plus près, presque en dessous d'eux, les faubourgs de Vivegnies, et de Saint-Lénoard descendent jusqu'au rivage.

Mais quelle est leur surprise de découvrir, s'amassant dans les rues de ce dernier faubourg, s'élargissant sur les places, envahissant les vignobles et les jardins, des hommes d'armes qu'ils reconnaissent à leurs vêtements de guerre pour des archers et des piquiers bourguignons. Leur noire et interminable colonne défile au détour de la route qui mène à Liège. Autour de la masse des fantassins, des cavaliers se multiplient, comme des mouches d'automne autour d'un bœuf.

Sans nul doute, c'est déjà l'avant-garde de l'armée ennemie qui prend ses positions. Les houilleurs cherchent à la dénombrer. Ce corps, qui se grossit de minute en minute par l'arrivée de nouveaux rangs, compte assurément déjà six à sept mille fantassins, un bon millier de chevaux, sans compter un train d'artillerie très bien fourni et dont on entend le sinistre roulement.

Ils choisissent leurs logis et allument leurs feux.

Quelle masse d'hommes ! Josse dit que l'armée du duc en compte quatre ou cinq fois autant.

— Bah ! nous compterons ceux que nous aurons mis par terre, dit Bueren pour conclure. Le reste importe peu.

Par la soppe des Vignes, les houilleurs franchissent la ligne de remparts et descendent sur la ville.

Le soleil est déja bas. La Meuse qui coule à leurs pieds semble rouler du sang dans ses flots, et les façades se colorent de reflets pourpres. Ils entrent en bon ordre, Josse et Bueren en avant. Et ces cent soldats au visage noirci portent le pic et le marteau réunis sur l'épaule.

Un lourd silence pèse sur Liège. C'est la ville désolée, dans l'abandon de ses ateliers, de ses quais, de ses chantiers et dans l'attente d'une catastrophe. Les rues s'allongent mornes entre les façades engourdies. A peine une maigre fumée à de rares toits. Pourtant, à l'annonce de l'arrivée du Maréchal de Bourgogne avec l'avant-garde, quelques autres bandes se sont ainsi organisées à la hâte, presque sans direction. Sur la place devant Saint-Lambert, les houilleurs rencontrent Jean de Ville et les rivageois qui veulent tenter cette nuit même une sortie sur le campement du Maréchal de Bourgogne. Voici les bûcherons de Franchimont. Plusieurs centaines, ils viennent d'arriver avec Domingo, fidèles à l'appel du chevalier de Strailhe. Ce sont des hommes robustes, mi-sauvages, aux yeux résolus, aux dents brillantes. Ils sont armés de leurs solides cognées.

Enfin, des rues et des venelles, débouchent sur le marché, des groupes en désordre. Des femmes

en grand nombre se disent aussi prêtes à combattre. Accourues du quartier Saint-Nicolas,—et suivant un récollet qui tient à la main un crucifix,—voici des mères en guenilles, aux cheveaux épars, dépeignés par la course. Il en est qui portent d'avides nourrissons entre les bras, les soulèvent et les agitent ainsi que des drapeaux de deuil et de vengeance. D'autres, plus jeunes, avec des gorges gonflées de guerrières, brandissent des bâtons. Derrière elles, des enfants traînent à grand fracas des piques faussées, de vieilles hallebardes rouillées.

Malgré tout, cette Cité ne veut point mourir.

X

LA PROUESSE DES SIX CENTS

La catastrophe était inévitable, et tout faisait prévoir qu'elle serait terrible.

Si quelque espoir d'atermoiement avait pu subsister, l'accueil que le légat Onuphrius et ses compagnons venaient de trouver auprès du duc aurait suffi à le dissiper. En effet, les délégués de Liège ne s'étaient pas plus tôt fait connaître aux avant-postes de l'armée bourguignonne qu'Anselme de Velroux avait été jeté en prison. Le nonce lui-même eut la plus grande peine à pénétrer jusqu'au quartier général, et toutes les supplications que lui suggérèrent son âme de prêtre et sa sympathie pour les pauvres gens de Liège, se heurtèrent à une résolution inébranlable.

— Par le droit de la guerre, avait répondu Charles, je suis le maître de la vie et des biens de cette race d'incorrigibles rebelles et j'entends, sachez-le, les châtier à mon bon plaisir.

On ajoutait que le roi de France, sans doute

pour raffermir le duc dans ces dispositions, lui avait donné son avis sous forme d'apologue :

— Mon père, avait dit le faux bonhomme, était fort incommodé par un arbre très élevé qui se dressait vis-à-vis de sa chambre à coucher et sur lequel nichaient des oiseaux criards qui troublaient son repos. Croyant faire cesser cet ennui, il fit abattre par trois fois les nids de ces méchantes bestioles. Mais elles y revenaient toujours et criaient de plus belle. Enfin, d'après le conseil de ses amis, il fit couper l'arbre et le brûla. Et depuis ce moment, il fut tranquille.

Rapportés à ses alliés de la veille, les odieux propos du roi transformaient leur désespoir en exaspération. Dans la ville, le désarroi venait d'être aggravé encore par la perte d'un chef valeureux, le seul dont l'autorité et l'expérience fussent de quelque poids à côté de celles du sire de Strailhe.

La nuit même qui suivit l'arrivée de l'avant-garde bourguignonne au faubourg Saint-Léonard, — et qui était la nuit du lundi au mardi — Jean de Ville, avec cette folle bravoure qui l'avait déjà poussé à Brusthem contre les archers gênois, imagina de faire, à la tête des rivageois, une soudaine et furieuse sortie contre cette avant-garde. Telle fut leur impétuosité que deux mille Bourguignons furent tout d'abord mis en déroute.

Le sire d'Iseghem fut occis et le prince d'Orange et Humbercourt sérieusement blessés. Mais le Maréchal ayant rallié ses gens, et leur ayant fait honte du petit nombre de leurs agresseurs, n'eut pas de peine à repousser vers les remparts ceux qui avaient cru l'y acculer. Les rivageois furent écrasés. Quelques-uns purent rentrer en ville par la porte de Vivegnies. Mais quand Jean de Ville, qui avait été un des derniers à tenir bon, arriva à cette porte, il la trouva déjà fermée. Alors il tenta, à la faveur de l'obscurité, de gravir le mur qui était fort élevé. Déjà, il s'accrochait à un merlon, tout épuisé de fatigue et surchargé du poids de ses armes, lorsqu'un Liégeois, qui, de l'intérieur, l'avait pris pour un ennemi, le rejeta dans le vide en le poussant du fer de sa pique. Ce furent les Bourguignons qui le relevèrent tout froissé de cette terrible chute dont il mourut après quelques heures.

Josse restait seul, secondé par Bueren, à porter tout le fardeau de la résistance. Mais, à part les bûcherons et houilleurs dont il était sûr, le reste de la population n'était plus fait que de groupes misérables et hagards qui, en proie à une sorte d'affolement, couraient des maisons aux églises, des églises aux remparts, incapables désormais d'obéir à un mot d'ordre. De-ci

de-là, ils s'imaginaient de faire flamber des maisons, des édifices, des quartiers entiers, et les sinistres lueurs de ces fournaises augmentaient encore leur délire. Le jeudi, ayant appris que le roi et le duc avec le gros de leurs forces prenaient position sur les hauteurs de Sainte-Walburge, ils mirent le feu au faubourg de Sainte-Marguerite. Le vendredi, ce fut le tour du quartier Saint-Laurent. Ils se proposaient de brûler la ville entière plutôt que de laisser cette satisfaction à leurs vainqueurs.

Des gens de Sainte-Walburge, qui avaient été chassés de leurs logis par l'arrivée des hommes d'armes bourguignons, avaient entendu dire par ceux-ci que l'attaque aurait lieu le dimanche. Ils ajoutaient que les soudards se promettaient grande liesse et grand profit du pillage et de la boucherie qui allaient leur être offerts. Du haut de la montagne, ils se désignaient déjà les bonnes prises, et d'avance, hennissant après le butin, ils s'en distribuaient les parts.

Josse, qui se rongeait d'impuissance, voulut entendre ces gens de Sainte-Walburge. Il apprit par eux que le duc de Bourgogne et le roi de France avaient, suivant toutes les présomptions, établi leurs logements presque au centre du faubourg dans deux modestes maisons campagnardes, séparées l'une de l'autre par une grange.

Ce renseignement fut pour son esprit un trait de lumière.

Puisqu'une chance aussi rare réunissait ainsi porte à porte, à quelques toises de cette Cité aux abois et toute haletante, ses deux pires ennemis : le farouche duc de Bourgogne et ce roi de France, combien plus odieux et plus détestable encore par sa perfidie ! — ah ! quelle fortune ce serait, à défaut de pouvoir repousser cette armée, de pouvoir du moins écraser ces deux monarques : l'un dans sa rage, l'autre dans son venin. Qui sait ? Le désordre ainsi semé dans les rangs enemis, ce serait peut-être le salut. Ce serait la preuve, en tout cas, que Liége n'abdiquait pas devant la force du nombre et entendait disputer chèrement sa liberté et sa vie contre de lâches agresseurs. Il ne fallait point pour cela disposer de quarante mille hommes de guerre ! La Providence aidant, il suffirait d'une poignée de gens hardis, habiles et n'ayant nulle crainte de la mort... Ces hommes, Josse les avait. Houilleurs de Saint-Léonard et bûcherons de Franchimont, il pouvait compter sur eux comme sur lui-même.

A tous, il fit dire d'être, ce samedi soir, à dix heures, devant Saint-Lambert.

D'avoir pris une telle décision, il se sentait très calme maintenant et plus maître de lui-même

qu'il ne l'avait jamais été, — à la hauteur de tout son devoir cette fois.

En attendant l'heure du rendez-vous, il arrêta avec Bueren et Gilles de Lens les détails du plan qu'il comptait réaliser : Profiter des ténèbres et de la fatigue de l'ennemi, escalader de flanc la montagne Sainte-Walburge, pénétrer dans le camp par petits groupes silencieux, pousser aux logis des deux souverains, et faire justice... Si ce coup réussissait, Gilles de Lens prévenu pourrait, avec ce qu'il trouverait de gens valides, faire une sortie directe qui augmenterait la confusion et dérouterait peut-être les assiégeants.

Or, tandis qu'il envisageait, pour essayer de les prévenir, toutes les difficultés que rencontrerait l'exécution d'un projet aussi terrifiant d'audace, un prêtre demanda à lui parler.

Josse, qui ne tremblait pas à l'idée d'affronter bientôt toute une armée, tressaillit en reconnaissant dans ce vieux prêtre le chapelain de Férister.

— Messire, lui dit le chapelain, j'arrive tout d'une traite du moustier de Sainte-Claire-hors-les-murs où Johanne de Metz s'est vouée définitivement à Dieu ce matin même. Elle m'a chargé de vous dire qu'elle prierait chaque jour pour vous et m'a remis à votre intention un message dont je suis porteur.

Il lui tendit un objet enveloppé dans une écharpe

de soie et aussitôt prit congé du chevalier. Josse n'attendait rien de Johanne. Il lui semblait déjà qu'elle n'était plus de ce monde. Et si la pensée d'une telle expédition, où il laisserait sans aucun doute la vie, lui était si légère, c'est qu'il lui semblait qu'il serait désormais plus proche de Johanne au-delà qu'en deçà de la mort.

Demeuré seul, il s'empressa de dénouer l'écharpe.

Ah ! l'indicible émotion qui l'étreignit... C'était sa chevelure, toute sa chevelure, tranchée à l'heure de sa consécration à Dieu, et qu'elle lui envoyait comme le trophée de leur mutuel sacrifice. Ces chers et bien aimés cheveux sombres qu'il soupesait de ses mains comme une gerbe souple et soyeuse, il les revoyait agités au vent sauvage de la nuit ardennaise,— il les revoyait à Férister, se penchant sur son lit de blessé et descendant jusqu'à lui, presque maternels, — il les revoyait dans la chapelle du château, s'inclinant tout près de lui à la table sainte, à l'heure où elle avait demandé à Dieu le courage de l'immolation.

Comme une relique sacrée, il les serrait sur son cœur, et le contact de cette chose d'elle qui avait grandi avec elle, et qu'elle quittait aujourd'hui en abandonnant le monde, l'emplissait d'une sorte de volupté divine, comme doivent en éprouver les

martyrs. Et sa joie et sa reconnaissance étaient si ardentes que peut-être, en dépit des espaces, Johanne au fond de son cloître en recueillit le lointain écho.

Vincent de Bueren, lorsqu'il rejoignit son ami, fut frappé de son regard rayonnant.

Renseigné par une confidence, mi-avouée mi-devinée, il le mit en garde contre toute distraction sentimentale.

— Vous rêvez d'amour, messire, au moment où vous avez besoin de toute votre tête. Défiez-vous... Il faut choisir. L'âme est un sablier dont la tête et le cœur forment les deux moitiés. Quand l'une s'emplit, l'autre se vide.

— Je l'ai cru comme toi, mon vieux compagnon, répondit le chevalier en souriant. Je ne le crois plus aujourd'hui. Il me semble au contraire que l'équilibre est plus stable et l'harmonie plus parfaite quand ces deux moitiés sont emplies l'une et l'autre.

Voici la nuit, noire et pluvieuse.

Silencieusement, avec des précautions félines, les charbonniers et les Franchimontois arrivent, se rejoignent et se massent. La Cathédrale Saint-Lambert, mère de la Cité, — close au milieu des demeures closes, — protège leur prudence de la lourde masse de ses ombres.

Ils sont trois cents, quatre cents, cinq cents, six cents bientôt. C'est tout ce que Liège haletante va opposer au terrible duc et au félon des fleurs de lys.

Josse de Strailhe, leur chef, les instruit de ses brèves recommandations. D'exhortations, point. De harangue, pas davantage. Une prière :

— Grand sire Dieu, qui haut sieds, prends-nous en ta miséricorde... Nos ennemis préparent à la Cité grand deuil et grande désolation. Donne-nous de réussir en notre entreprise, pour que, en punissant l'insigne déloyauté de ce méchant roi, nous puissions sauver nos droits et nos concitoyens. Et si nous t'avons offensé, nous implorons ton pardon.

Tous ont ainsi prié dévotement, le genou en terre, le front tourné vers le chœur de la Cathédrale. Puis, selon le rite, ils baisent le sol patrial et se signent une fois encore.

Par les venelles misérables, leur troupe s'allonge maintenant... L'averse se lamente toujours, elle cingle les toits et ruisselle des ardoises, glouglote dans les gargouilles, tombe en cascades, gonfle le ruisseau, noie la rue, court au fleuve, toute chargée de limon et d'immondices qui tournent en tourbillons, s'accumulent en digues vite rompues, enfoncées par la violence du vent. Une obscurité tragique traîne partout, brusquement

troublée çà et là par un rai de lumière filtrant par l'entrebâillement d'un volet. De çi de là, des maisons incendiées répandent encore une âcre odeur. De loin en loin, une petite flamme jaune de veilleuse, protégée par une niche, éclabousse d'une plaque livide une statue populaire.

Parfois, au passage de la cohorte, un chien enfermé qui hurle lugubrement, ou une enseigne qui grince autour de sa tige de fer. On devine derrière ces murailles d'humbles vies qui prient et espèrent quand même. Du seuil de sa masure, une vieille femme toute branlante contemple au passage ces derniers défenseurs de Liège et leur souffle en son patois : "Hardi, mes fils ! ne lâchez nie."

Ayant vite atteint les murs à demi ruinés, ils sortent les uns par Hocheporte, les autres par la porte Sainte-Marguerite. Puis, au risque de se rompre le col, ils se laissent glisser dans le profond ravin de Fauconpire, qu'on appelle aussi le Fond-Pirette. De là, il s'agit de gravir, à travers les roches ou les "vigneries," le versant qui grimpe à Sainte-Walburge. Accoutumés aux chemins abrupts, ces montagnards ont bientôt fait d'escalader la rampe par laquelle les Bourguignons se croyaient protégés. Pour éviter de donner l'éveil, ils se dispersent, ils multiplient les détours et se dissimulent aux moindres depressions du terrain. Une ardeur telle les charrie

qu'ils ne sentent point les difficultés de la montée, ni l'invraisemblable danger de leur projet.

Déjà tout proche d'eux dort le quartier général de l'immense armée ennemie, dont les feux, contrariés par la rafale, se devinent à peine. Là repose au milieu de la foule de ses chevaliers, de ses reîtres, de ses varlets d'armes, la puissance du grand duc d'Occident. Là veille sans doute, en une fièvre d'insomnie, la duplicité du Valois qui hier encore encourageait d'illusoires promesses la résistance liégeoise.

Les premiers soldats d'avant-poste sont surpris et occis sans avoir pu se reconnaître. Pas un bruit... Voici les Liégeois dans l'ost bourguignon. Retenant leurs haleines et leurs pas, ils se rapprochent du groupe de maisons où on dit que le roi et le duc ont pris leurs quartiers.

Mais où est logé le roi ? où est logé le duc ? Quelques-uns, se méprenant, s'arrêtent auprès d'une large tente qui domine le ravin. Mais ce pavillon n'est point le logis du roi. Il sert au duc d'Alençon et à Monseigneur de Craon.

Méprise irréparable qui peut tout faire échouer. En effet une rumeur s'est produite, elle va courir de proche en proche.

Qui sait ? avant quelques minutes peut-être, l'alarme sera partout.

Des questions anxieuses, des indications impré-

cises, contradictoires, s'échangent, chuchotées d'abord à voix basse, puis à voix plus haute, dans la hâte fébrile qui agite les assaillants. De fait, les habitations des deux monarques sont toutes voisines l'une de l'autre, séparées seulement par une grange où Charles a placé trois cents hommes d'élite, qui ont la garde spéciale de sa personne.

Bueren, avec les gens du faubourg qui servent de guides, arrive un des premiers au seuil de la maison occupée par le duc. Il entrouve la porte. Dans la salle du rez-de-chaussée,—nouveau contretemps !—quelques vivandières, groupées autour d'un grand feu, vaquent encore à leur tâche. Les Liégeois veulent se faire passer auprès d'elles pour des sentinelles bourguignonnes transies par le froid. Mais leur accent les trahit. Et les commères s'écrient avec terreur : " Les Liégeois sont là ! "

De son côté, et en même temps, Josse a découvert aux fenêtres basses de l'habitation qui confine à l'autre pignon de la grange, des archers écossais qui, brusquement réveillés, allument à la hâte des flambeaux. Plus de doute. C'est le logis du roi.

D'un bond, il se rue sur cette maison. Les Ecossais occupent le rez-de-chaussée. Deux ou trois d'entre eux seulement, armés plus vite que

les autres, sont déjà à l'huis qu'ils viennent de déverrouiller. Le chevalier les renverse d'un élan furieux. En quelques enjambées, il escalade un escalier de vingt marches et se trouve à l'étage sans que ces archers aient pu se reconnaître. Où est-il, le roi félon et parjure ? Il enfonce une porte dont les ais mal joints laissent percer une clarté. C'est la chambre principale de l'étage, qui donne sur la rue. C'est celle du roi.

Le voilà ! Oui, c'est bien lui. Terrifié avec la mine et les yeux d'un méchant usurier de campagne qu'on mène pendre.

— Qui va là ? balbutie-t-il, cherchant où et comment s'esquiver.

— Qui je suis ? Je suis Liège, entends-tu, Liège que tu as honteusement trahie. Défends-toi, défends-toi, roi félon !

Le roi veut gagner la porte. Josse lui coupe la retraite.

— Défends-toi donc !

Mais le roi, au lieu de saisir son épée qui se trouve placée sur une petite table, s'accroche vivement et des deux mains à la table elle-même. Et au moment précis oú il voit Josse s'élançant sur lui, l'épée tendue, d'un coup, il renverse la table et tombe à genoux derrière elle, se servant du meuble comme d'une targe. Si agile et

imprévue a été sa parade, que la pointe du chevalier s'est engagée dans le bois et que seon épée rompt à quelques doigts de la garde. Il n'a pas eu le temps de jeter ce tronçon à la face de son adversaire épouvanté qu'un, deux, trois Ecossais puis d'autres, se précipitent dans la chambre, couvrant le roi, cherchant à terrasser ou à pourfendre son agresseur. Malédiction ! impossible d'atteindre le monarque qui, se glissant derriére les archers sans se relever, a déjà gagné le palier tandis que Josse lui-même est acculé à la fenêtre n'ayant à la main qu'un tronçon d'épée. Le chevalier ne veut point mourir ainsi. Il avise la fenêtre, et agile comme la pensée, il la brise et saute à bas, le sol n'étant qu'à deux hauteurs d'homme.

Il se confond dans la cohue, l'orage et l'obscurité, laissant les Escots ahuris comme s'ils avaient vu passer le diable au milieu d'eux.

Tout le camp s'éveille déjà en une grande clameur d'alarme. Hagards et maudissant, les Liégeois s'irritent de leur déconvenue. Ils abandonnent une maison pour essayer d'en envahir d'autres. Quelques-uns assaillent la grange dont les occupants se défendent vivement. Dans le désarroi de cette attaque terrible, qu'elles ne savent à qui imputer, les troupes bourguignonnes et françaises ripostent de leurs fléches, de leurs

carreaux d'arbalète, de leurs pertuisanes, de leurs piques, par toutes les fenêtres, par toutes les reus. Le fracas des armes attire à toute seconde de nouveaux soldats équipés prestement. Josse essaye de rallier ses hommes pour rentrer avec eux au logis du roi. "A moi Franchimont ! Liège à Saint-Lambert !" Des cris gutturaux répondent. C'est une sorte de signal au moyen duquel les bûcherons ont coutume de s'appeler dans la forêt : "Harr ! Harr !" mais ils sont déjà éparpillés de-ci de-là, chacun à sa besogne.

Comme des encouragements qu'ils s'envoient sans se voir, leurs cris retentissent toujours, stridents, métalliques, formidables par l'ensemble : "Harr ! Harr !" Cris de bêtes fauves plutôt que cris d'hommes. Quelques-uns ont des armes tranchantes. Ils s'en servent des deux mians, taillant obliquement dans l'ennemi comme dans la forêt, ne donnant que des coups mortels. Les autres assènent de grandes estocades de pics qui rompent les membres et fracassent les crânes... Jacques de Lannoy, les sires de Vilgernal et de Virnenbourg, Guillaume Sterwinck et maints autres chevaliers bourguignons sont ainsi assommés. Des cadavres tombent sur des cadavres. Bataille dans la nuit et la tempête. C'est une indicible confusion. Pêle-mêle dans les ruelles du camp, foulant aux pieds morts et mourants, pous-

sant des blasphèmes ou des cris de guerre, surexcités jusqu'à l'oubli d'eux-mêmes, les uns et les autres à l'envi, sans se voir, frappent à gauche, à droite, derrière, devant, sur amis et ennemis.

Harr ! Harr !

La fureur animale va croissant. Ceux qui ont perdu leurs armes, luttent des pieds, des mains, de la tête. Terrassés, ils se défendent encore des ongles et des dents. Chacun se choisit une proie, s'y accroche comme un chat-tigre. Et dans ces corps à corps, les os se brisent avec les armures. Jamais tant de sang ne coula sur une surface aussi étroite. On ne réfléchit plus : on tue ou on est tué. Chacun des Liégeois fait face désormais à dix ou vingt ennemis. Quelques-uns résistent longtemps.

Tout couvert de sang, retranché derrière des corps amoncelés, les pieds enraçinés au sol, Bueren défie encore les hommes d'armes avec la superbe d'un lion harcelé par une meute de chacals.

— A toi... à toi ceci... Cet estoc pour Brusthem... Ce coup de masse pour Dinant... Boute ceci au roi félon.

Il ponctue chaque apostrophe d'un coup de sa dague ou de son marteau. Il est bientôt tellement couvert de sang qu'il est rouge comme une braise enflammée. Son visage est enflé par le travail qu'il endure... Enfin, il succombe, comme

il avait toujours rêvé de mourir, d'un beau coup d'estramaçon dans la mâchoire. Mais il a la consolation en s'affaissant d'avoir rendu aux Bourguignons tout ce qu'il avait reçu d'eux en maintes rencontres, et de leur avoir même payé ses dettes de guerre avec usure.

Dans la blafarde leur qui s'échappe de quelques fenêtres, Josse l'a vu tomber. Domingo n'est point à ses côtés ; il a donc succombé déjà, lui aussi, comme les autres. Et lui-même tantôt un coup de claymore lui aurait percé la poitrine si la pointe n'avait glissé précisément sur la chevelure qu'il porte sur le cœur, cachée dans la doublure de son pourpoint.

Johanne ! Cette image traverse encore sa pensée reconnaissante, s'associant au souvenir de la Cité, se confondant presque avec celui-ci. Johanne et Liège, les deux amours qui lui furent si chers et pour qui il donne aujourd'hui sa vie sans regrets... Il lutte toujours et, adossé à un mur, fait tournoyer d'un geste opiniâtre la braquemarde qu'il a saisie à terre pour remplacer son épée, et ce geste maintient autour de lui un demi-cercle d'agresseurs jusqu'au moment où, d'une fenêtre, un archer lui décoche une flèche qui lui fait au cou une si profonde blessure qu'il sent la mort entrer dans ses chairs avec ce fer. Ses forces font

défaut à son courage. Il s'affaisse. Dans son râle, une dernière invocation le fait trembler des pieds à la tête...

Avec des cris de triomphe sauvages, le demi-cercle de fer se referme sur lui et ses membres sont dispersés.

Ainsi se dévoua pour cette ardente Cité, non moins prodigue du sang de ses enfants que jalouse de leurs libertés, un chevalier dont l'âme voluptueuse fut reconquise au devoir par la douleur. Et seule, une vierge le pleura au fond d'un monastère, conscience d'avoir satisfait aux vengeances que lui imposait la piété filiale en s'immolant elle-même... Sacrifier son amour ou sacrifier sa vie à quelque haut idéal de foi, de patriotisme ou d'honneur,—sottise ! eût dit La Marck,—préjugé ! eût insinué Raes,—mais Berlo eût pensé : l'héroïsme, c'est cela !

Wyman & Sons Ltd., Printers, London and Reading

"EVERYMAN."

Revue littéraire et politique internationale.

Directeur-Fondateur : CHARLES SAROLEA.

"EVERYMAN" est la première Revue hebdomadaire à un penny de l'Empire Britannique.

"EVERYMAN" a recueilli un Million Trois Cent Mille Francs pour les Belges.

Les campagnes de propagande du Directeur d' "EVERYMAN" ont produit plus de quatre millions pour les œuvres belges.

"LE FONDS EVERYMAN" a doté et équipé un hopital et a secouru les réfugiés belges en Grande Bretagne, en France et en Hollande.

"EVERYMAN" est la seule Revue Britannique publiant chaque semaine un supplément belge special.

Bureaux, 21-22 Royal Terrace, Édimbourg.

BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 003997755b

CE PQ 2605
.A67C5 1904
COO CARTON DE WI CITE ARDENTE
ACC# 1231405